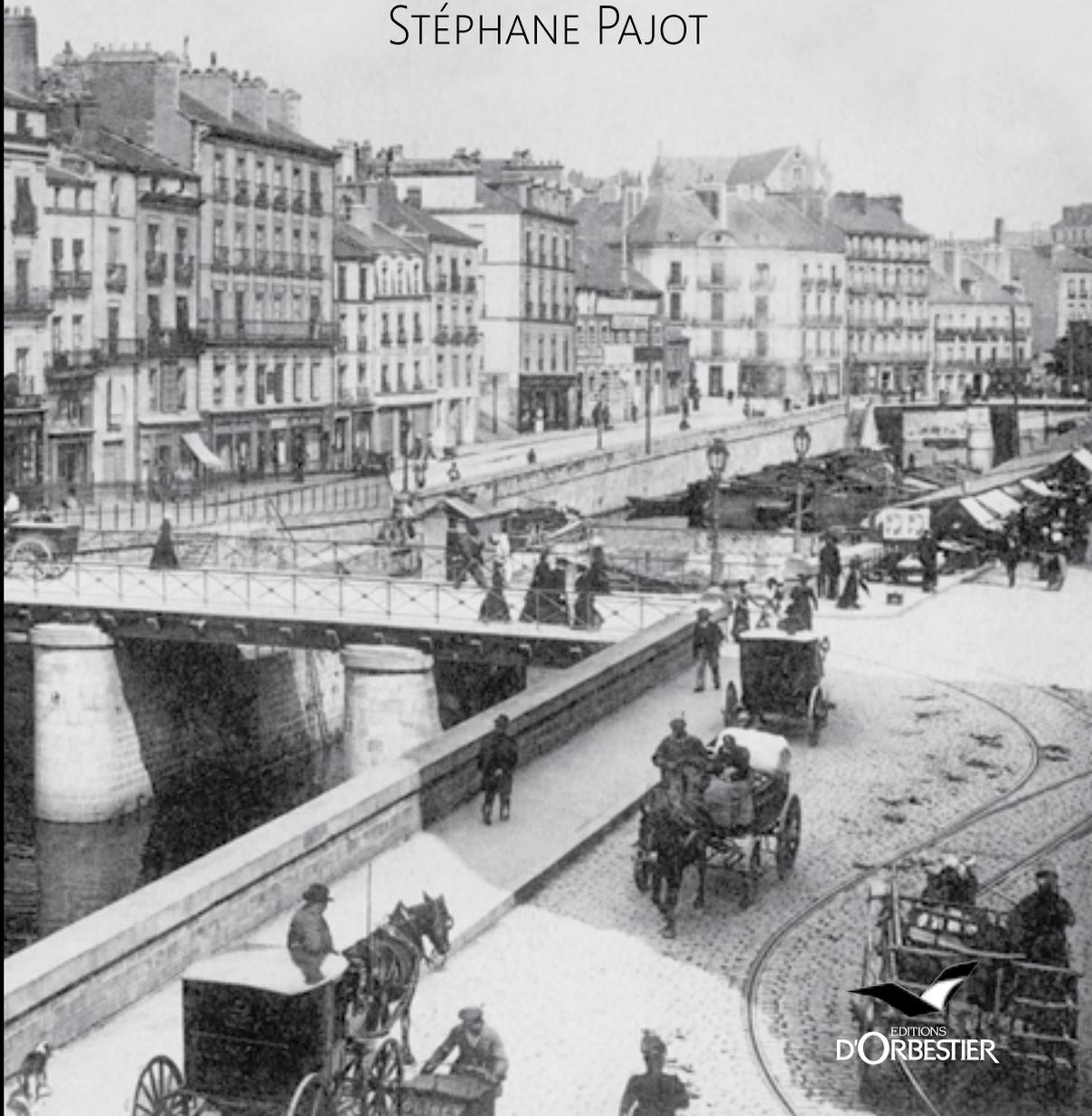


NANTES

HISTOIRES DE RUES

STÉPHANE PAJOT



NANTES

HISTOIRES DE RUES



STÉPHANE PAJOT, journaliste, est auteur de nombreux livres sur Nantes et sa région et de plusieurs essais et romans. Collectionneur de photos et de cartes postales, fouineur d'archives toujours à la recherche d'anecdotes inédites et de témoignages, il se passionne pour l'Histoire et la petite histoire d'un passé méconnu qu'il se plaît à ressusciter.



NANTES

HISTOIRES DE RUES

STÉPHANE PAJOT

//////////////////// « L'aventure est-elle au coin de la rue ? » Jacques Dutronc

L'histoire des rues n'a d'intérêt que si elle est prétexte à raconter la vie de ceux qui ont prêté leur nom ou quand elle rappelle des événements dont ces rues ont été témoins. Dans cet ouvrage, qui ne se veut pas exhaustif, nous ne mentionnerons pas les rues dont la définition des appellations rue des Abeilles, des Acacias, d'Adour, par exemple, n'apporterait que des connaissances banales à nos lecteurs.

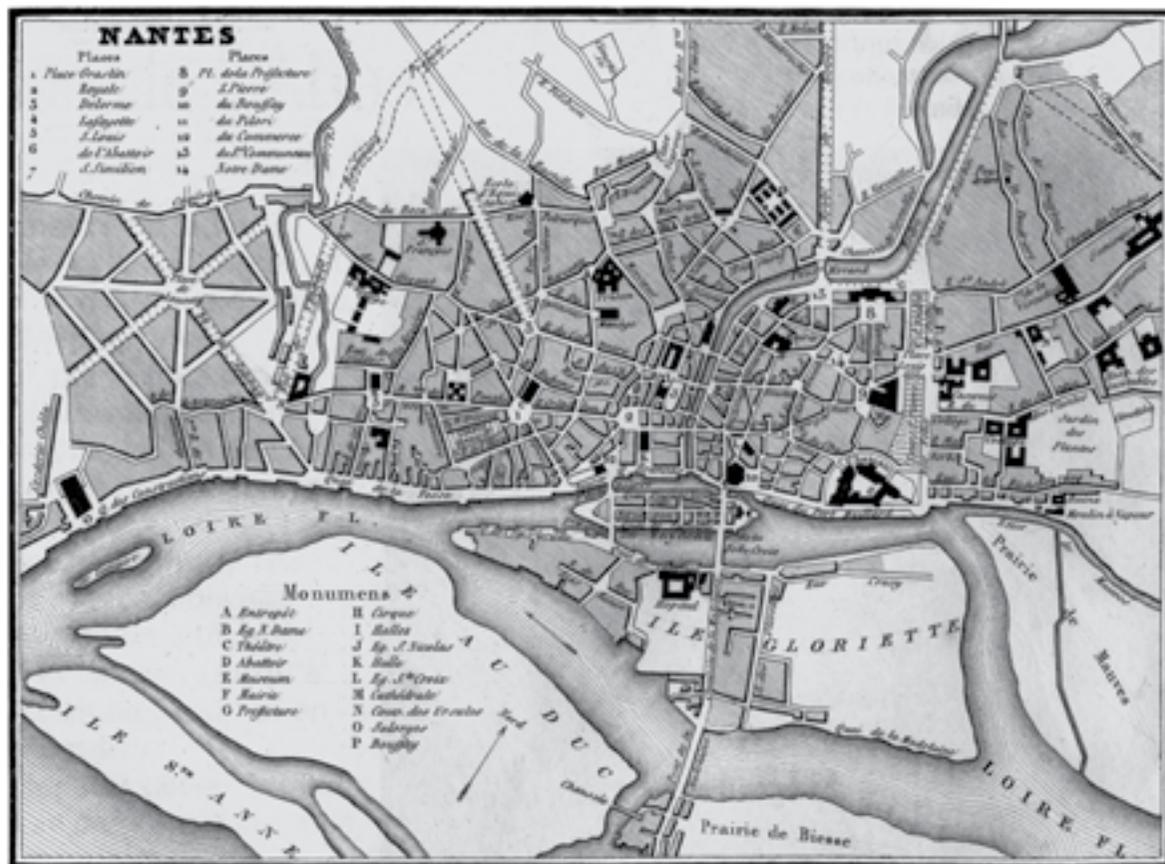
Ce livre étant aussi – et d'abord – un livre d'histoire, de biographies et d'anecdotes, nous avons tenu à privilégier les personnages et les faits en rapport avec l'agglomération de Nantes ou les communes de la Loire-Atlantique et de la Région, pour mieux faire connaître l'histoire et les hommes de l'Ouest.





*Les rues racontent l'histoire des hommes,
les hommes font l'histoire des rues,
la ville se bâtit aussi de cette mémoire...*

Louise Antonini, pour aller se battre, se déguisait en homme...



Dessiné par Berthod. Gravé par Engelmann et Rambou. Rue des Rois 36.

LES ARRONDISSEMENTS DE NANTES DE 1790 À 1958

Nantes a connu un découpage administratif en arrondissements à partir de la période révolutionnaire en 1790. Il s'agissait d'arrondissements ou cantons de justice de paix (1^{er} échelon de l'organisation judiciaire, créé par l'Assemblée constituante).

Ces arrondissements étaient d'une autre nature que ceux qui divisent les villes de Paris, Marseille et Lyon qui sont des arrondissements municipaux administrés par un maire et des conseillers d'arrondissement.

À Nantes, ils ont été initialement fixés au nombre de six en fonc-

tion du nombre d'habitants et pour les dix-huit sections de la ville, soit un arrondissement pour trois sections.

L'ordonnance de police du 4 septembre 1809 impose que la mention du numéro d'arrondissement soit portée sur les plaques indicatives des noms de rues de la ville.

À la suite de l'annexion en 1908 des communes de Chantenay et Doulon, Nantes sera divisée en huit arrondissements.

La réforme judiciaire de décembre 1958, supprimant les justices de paix pour les remplacer par les tribunaux d'instance, a fait disparaître ce découpage urbain en arrondissements ou cantons.

Abattoirs (rue et passage des)

Il n'y a plus d'abattoirs à Pont-Rousseau où se trouve cette rue. Les vieux bâtiments créés en 1933 ont vécu, à l'image de ceux qui les ont remplacés à proximité. Les abattoirs de Nantes, « la tuerie aux bestiaux », ont été installés en 1829 sur l'actuelle place du marché de Talensac, longée alors par le passage des Abattoirs, désormais rue Basse-Porte, qui accueille régulièrement les mélomanes. Ici ont été construites les salles de concerts Paul-Fort et le Pannonica, où la chanson, le jazz et la musique expérimentale sont rois. L'œil averti repérera néanmoins l'inscription « Anciennement passage de l'abattoir » sous la plaque de la rue Basse-Porte.

Abreuvoir (rue de l')

Jusqu'en 1818, elle se nommait rue Raphaël. Selon Auguste Pageot, ancien maire de Nantes, elle tient son nom d'une ancienne auberge, *L'Abreuvoir du Cheval Blanc*, qui se situait près de l'ancien pont à péage des « Petits-Murs ». Autrefois en pente, la rue relie la place du Cirque à la place Bretagne. La côte a été remplacée par un escalier de 63 marches.

De nos jours, on peut se restaurer à *L'Abreuvoir*, restaurant gastronomique de Héric, commune au nord de Nantes, sur la route de Rennes.

Acadiens (rue des)

En haut de la butte Sainte-Anne dans le quartier Chantenay, une remarquable fresque réalisée par le peintre américain Robert Dafford commémore le départ des Acadiens du port de Nantes pour la Louisiane en 1785.

Au Mémorial de Saint-Martinville en Louisiane, le même peintre a représenté en 1996 l'arrivée des premiers Acadiens.

Anciens abattoirs de Pont-Rousseau.



Abbaye (rue et impasse de l')

C'est un prieuré bénédictin du XI^e siècle qui est à l'origine du nom de la rue où un château fut construit au XVIII^e siècle. Depuis 1925, le lycée et collège Notre-Dame-de-l'Abbaye a investi les lieux dans le parc de la Boucardière.

Abéliard (rue Pierre)

Triste destin que celui de ce philosophe mondialement connu, né au Pallet, charmante commune du vignoble nantais, en 1079 et décédé en 1142. Amoureux de sa jeune élève Héloïse, ils eurent ensemble un enfant qu'ils appelèrent du doux nom d'Astrolabe. Mais l'oncle de la jeune femme, le chanoine Fulbert, désapprouvant cette union, chargea deux hommes d'émasculer le pauvre Abéliard pour le punir. Héloïse se retira dans un couvent.

Les lettres des deux tourtereaux furent retrouvées des années plus tard et leur histoire d'amour éternel passionne toujours autant les foules. Ils reposent ensemble au cimetière du Père Lachaise.

Abélias (impasse des)

Au cœur de l'été, la floraison de cette plante déploie des milliers de petites clochettes roses. Un spectacle à recommander dans les Pays de la Loire, la Bretagne et le Sud-Ouest.

FOCUS *L'Acadie est fondée en 1604 par des Français de l'Ouest. Les Anglais s'en emparèrent et déportèrent ses habitants entre 1755 et 1763, mettant fin à l'Acadie historique. À partir d'octobre 1775, plus d'un millier d'entre eux allaient débarquer à Nantes et vivre pendant dix ans dans le quartier de l'Hermitage, à Pilleux ou à la Pinerie. On releva près de 550 actes de mariages, baptêmes et sépultures durant cette période. En Louisiane, à partir de 1778, ils furent colonisés par les Espagnols, puis par la France quinze ans plus tard et devinrent Américains en 1812. L'Acadie correspond aujourd'hui aux provinces maritimes de la Nouvelle-Écosse au Canada.*

Ader (rue Clément)

Pionnier de l'aviation, Clément Ader naît en 1841 à Muret et décède en 1922 à Toulouse. Il se lança en 1868 dans la fabrication de vélocipèdes dénommés « véloces caoutchouc ».

En 1875, il imagina une machine à poser les rails et fabriqua un planeur de 9 mètres. Le 9 octobre 1890, aux commandes de *L'Éole*, il effectua – peut-être, car non homologué – le premier décollage motorisé d'un engin : une sorte de machine à voilures plus lourde que l'air et imitant la chauve-souris. Sept ans plus tard, il réitéra l'exploit pour l'armée qui le finançait avec *L'Avion III*. Cependant, les archives militaires étant mises au secret, il faudra attendre les années 1980 et les travaux du général Pierre Lissarague pour prouver la véracité de ses vols.

La rue porte son nom depuis 1962.

Affre (rue)

126^e archevêque de Paris, Denys Auguste Affre est né en 1793 dans l'Aveyron. Il mourut dans la capitale victime d'une balle alors qu'il tentait de jouer les médiateurs place de la Bastille, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, lors des insurrections de juin 1848 suite au licenciement de 120 000 ouvriers.

Entré au séminaire de Saint-Sulpice à 14 ans, il enseigna quelque temps la philosophie au séminaire de Nantes. Il fut ordonné prêtre le 16 mai 1818 et nommé successivement vicaire général des diocèses de Luçon et d'Amiens.

L'appellation de la rue date de 1851.

Agenets (rue des)

Situé dans la paroisse de Saint-Donatien, ce nom était celui d'une propriété. Dans une demande d'alignement de 1850, on lit ceci : « la petite pièce des Agenés, près la maison du Casternot ». Déjà mentionnée sur le cadastre de 1835, la cité des Agenets, qui comprenait alors 208 logements, fut construite à Nantes en 1956 sur les plans des architectes Bourgneuf et Gueinault. Elle fait suite aux habitations à bon marché (HBM) qui devinrent les habitations à loyer modéré (HLM).

Aguesse (impasse)

Auteur d'un travail sur l'histoire du protestantisme en France, Laurent Aguesse (1794-1862) ne fut publié qu'après sa mort grâce à sa famille et à son gendre. Son ouvrage narre l'histoire politique et religieuse de la nation depuis François I^{er} jusqu'à l'Édit de Nantes.

Aguesseau (rue d')

Jusqu'en 1791, la rue établie sur une partie du terrain cédé par les cordeliers en 1786 s'appelait rue Saint-François, avant de prendre le nom d'Henri-François-d'Aguesseau, gloire de la magistrature française. Seigneur de Fresne, d'Aguesseau est né en 1668 à Limoges et mort à Paris en 1751. Sur les pas de Descartes, on lui doit l'ouvrage *Méditations métaphysiques* et la conception d'un système de philosophie politique. On considère que son œuvre législative est à l'origine de la codification napoléonienne. Isabelle Storez a consacré en 1996 un livre à sa vie : *Le chancelier Henri François d'Aguesseau, monarchiste et libéral* (Publisud). Au n° 1 de la rue d'Aguesseau, se trouve l'ancien hôtel de Sesmaisons, construit en 1838 par l'architecte Chaigneau.

Aiguillon (quai de l')

À la Révolution, ce quai était appelé Palamède. Il avait été construit trente ans plus tôt par le bureau de la ville qui avait décidé « qu'un chemin praticable serait établi pour éviter la montée du coteau et porterait le nom de quai d'Aiguillon, que ce nom serait gravé sur une pierre avec la date et les armes du duc ». Emmanuel-Armand de Wignerol, duc d'Aiguillon, neveu de Richelieu, connut l'exil sous Louis XVI après avoir été ministre. Il fut lieutenant général du comté nantais puis gouverneur de Bretagne en 1753.

Albert (rue François)

François Albert est né à Bordeaux en 1877 et mort à Paris en 1933. Il fut sénateur de la Vienne, député des Deux-Sèvres, ministre

de l'Instruction publique et des beaux-arts entre 1924 et 1925 sous Édouard Herriot puis ministre du Travail en 1933 dans le cabinet d'Édouard Daladier.

Albion (avenue d')

Autre nom de la Grande-Bretagne, souvent associé à « perfide » car les rapports des Français et des marins nantais n'ont pas toujours été cordiaux avec leurs voisins d'outre-Manche. Selon Bède le Vénérable en 730, « la Bretagne est une île de l'océan qui autrefois se nommait Albion ».

Alger (rue d')

Cette voie a été réalisée en 1837, en pleine conquête de l'Algérie, sur l'emplacement d'une ancienne verrerie.

Aliez (ruelle)

Avocat au parlement en 1679, Zacharie Aliez défendra la cause protestante, selon l'auteur Jacques Sigot. Dans une missive, il explique que les « protestants ont peur d'être abandonnés par le Roi à la passion du clergé » et espère que le roi, par sa bonté, leur permettra de « vivre en liberté de conscience dans le temple et lieu que l'Édit de Nantes leur a marqué ». Aliez sera embastillé un an en 1683 pour cet écrit.

Allaire (rue du Frère)

Né à Crossac en 1902, il s'éteignit à Nantes en 1975. Il travailla au sein de l'Institut départemental des sourds et muets de la Persagotière à Nantes avec Alexandre Lemesle, alias Frère Benoît (1856-1939). Entré en 1920 à l'âge de 18 ans, il en deviendra le directeur à partir de 1949. La Persagotière a été fondée en 1856 par les frères de Saint-Gabriel qui s'occupaient autrefois des petites écoles, des maisons de formation et des écoles de sourds-muets. Frère Allaire fut une personnalité reconnue à Nantes ; son cinquantenaire a été célébré en 2006.

Allais (rue Alphonse)

Sa « Marche Funèbre » composée pour les *Funérailles d'un grand homme sourd* est une page de composition vierge, parce que « les grandes douleurs sont muettes ». Journaliste, écrivain et humoriste né en 1854 à Honfleur dans le Calvados et mort la même année que Jules Verne, il fournit de nombreux bons mots et aphorismes à la littérature française et une œuvre romanesque pleine d'humour et de dérision.

Allard (boulevard)

Anciens propriétaires du parc de Launay, qu'ils tenaient de la famille Bertrand de Saint-Pern, les frères Allard et M. Vaulou vendirent l'espace en parcelles à partir de 1826 et le viabilisèrent avec les architectes Amouroux et Blond. Onze ans plus tard, le boulevard sur ce terrain prit le nom d'Allard.

Allonville (rue d')

Avant de prendre le nom d'Armand-Octave-Marie-Allonville (1809-1867), cette voie se nommait Bourg-Fumé et occupait l'ancienne partie est de la rue Richebourg, coupée par le prolongement

du Jardin des plantes. Allonville, général de brigade, a combattu en Crimée en 1864 avant d'être nommé sénateur par décret. C'est à l'angle de la rue Frédéric-Cailliaud et de la rue de Richebourg que vécut le sinistre proconsul Jean-Baptiste Carrier (1756, décembre 1794) qui fit noyer plus de cinq mille personnes et finira par être guillotiné. Sa demeure fut rasée en 1975.

Allouée (rue de l')

En pays nantais, La Louée (en deux mots) est avant tout synonyme d'émetteur de télévision locale implanté en 1957 sur la commune de Haute-Goulaine.

Le pylône de la Louée a été édifié à l'emplacement de l'ancienne châtaigneraie de la Louée. Ce toponyme désignait aussi un marché aux domestiques. Enfin, certains y voient une allusion à « la loi », un « chemin de la loi » existait alors en 1817, la déformation orale aurait fait le reste. Cette rue se situe près du rond-point de Vannes et de la rue Héloïse-et-Abélard, non loin de l'ancien bureau d'octroi.

Amazonie (rue de l')

Elle fait partie des rues de Nantes côté sud Loire près de Rezé et fait écho à la « petite Amazonie », un espace protégé et naturel dans le quartier de Malakoff.

Ameline (rue)

Cette toute petite rue accueille au n° 6 un haut lieu de la culture nantaise : le Cabanier, insolite théâtre de marionnettes et de chansonniers.

On trouve deux Ameline. Le premier, Jean-François, est un chirurgien né à Caen en 1763 et mort en 1835. Il fit un voyage à Saint-Domingue où il constitua un étonnant cabinet d'anatomie, confectionnant lui-même squelettes et muscles humains lui permettant de donner des cours aux étudiants sans avoir recours à des cadavres.

Le second, Olivier-François, né en 1862 et mort à Saint-Malo en 1935, était un industriel de la pomme de terre et fut député d'Ille-et-Vilaine de 1924 à 1928.

Américains (boulevard des)

Lors de la Première Guerre mondiale, les troupes alliées américaines ont séjourné à Saint-Nazaire et à Nantes, base n° 1 du dispositif du débarquement. Leur séjour fait l'objet d'un livre détaillé, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire – 1917-1919* par Yves-Henri Nouailhat. Le pont des Américains, construit par ces derniers au-dessus des voies de la gare de triage du Grand-Blottereau, fut ouvert au trafic le 25 avril 1923.

Amieux (rue des Frères)

« Toujours Amieux ! » C'était le slogan de ce grand nom de l'industrie nantaise qui, au même titre que Lefèvre-Utile et Decré, a marqué la mémoire collective de la ville avec sa conserverie. Maurice-Étienne Amieux (1807-1865), le patriarche, est pionnier du développement de l'agroalimentaire en Bretagne lorsqu'il s'installe place du Commerce à Nantes en 1851, après Rennes. Lui succéderont son fils, Jean-Maurice (1839-1919), et ses petits-fils, les frères Louis (1867-1936) et Maurice (1871-1944). En 1889, Amieux Frères

Le quai de l'Aiguillon.



possède huit usines et emploie 2 500 ouvriers. Louis et Maurice fondent, dans les locaux du conservateur Joseph Colin, le Musée technique et rétrospectif de la conserve, connu plus tard sous le nom de Musée des Salorges.

Le musée étant détruit par les bombardements de 1943, les pièces maîtresses ayant échappé au sinistre font désormais partie de la collection du musée de Nantes au château des ducs de Bretagne. La société, créée rue Haudaudine, sera rachetée par la Coopérative agricole d'Anchenis (Cana) un siècle plus tard, puis par la société Buitoni, filiale du groupe Nestlé.

Ampère (rue)

Savant mathématicien et physicien (1775-1836) qui exposa le premier les théories à l'origine de l'électromagnétisme.

De la place Saint-Clair au boulevard de l'Égalité, cette liaison urbaine tracée en 1901 par la ville de Chantenay était alors connue sous le nom de rue de la Salle-Verte.

Ancienne-Monnaie (rue de l')

Jusqu'en 1820, l'hôtel des Monnaies surplombait la place du Bouffay après avoir quitté la rue des Jacobins. Il fut ensuite transféré rue Voltaire à l'emplacement de l'actuel Muséum d'Histoire naturelle inauguré en août 1875, d'où le nom à l'époque de : Muséum de la place de la Monnaie.

Ancin (rue d')

Le nom de cette rue située entre la rue de l'Héronnière et le quai de la Fosse est entré dans l'histoire de la ville et de son quartier chaud. Au début du xx^e siècle y siégeaient les maisons de tolérance.

FOCUS *Trois venelles mystérieuses donnaient sur le quai de la Fosse : la rue d'Ancin, la rue des Marins et la rue des Trois-Matelots. Les maisons closes avaient pour nom À l'Aéroplane, Le Cyrano, La Demi-Lune, La Girondine, Le Vert Galant, L'Abbaye ou encore La Patte de Chat. Toutes les enseignes lumineuses de ces « gros numéros » ont fini par s'éteindre les unes après les autres suite à la loi Marthe Richard d'avril 1946 promulguant la fermeture des maisons closes. Quant au mot Ancin, nul doute qu'il s'agit d'une déformation d'un des propriétaires, Louis Danssaint, qui fit construire un immeuble à l'est de la rue au xviii^e siècle, détruit lors des bombardements de 1943. La partie du quai de la Fosse où aboutit cette rue s'est un temps appelée quai d'Ansain.*

Anglais (boulevard des)

L'ancien boulevard de la Chézine, du nom de la rivière nantaise, prit ce nouveau nom afin de commémorer la paix et le séjour des soldats britanniques à Nantes.

Angoumois (rue d')

Ancienne province française située entre le Limousin à l'est, le Périgord au sud, la Saintonge à l'ouest et le Poitou au nord, elle correspond à la partie centrale de l'actuel département de la Charente.

Cette région comportait quelques paroisses de l'actuel département des Deux-Sèvres.

Anizon (rue)

Le propriétaire de cet ancien cul-de-sac, Jean Anizon (1714-1761), en fit don à la ville. Son fils Jean-Baptiste (1752-1807) poursuivit une carrière de maître chirurgien navigant et son petit-fils Georges (1780-1850) devint contrôleur royal des douanes au Croisic.

Anne-de-Bretagne (rue, place)

Figure mythique et historique, celle qui fut surnommée la « duchesse en sabots » naquit à Nantes en 1477 et décéda à Blois en 1514.

PORTRAIT Fille de François II, duc de Bretagne, elle épousa en premières nocces Charles VIII en 1491. Celui-ci se tua au château d'Amboise après avoir violemment heurté de son front un linteau de pierre. Anne de Bretagne se remaria l'année suivante avec Louis XII et mit au monde Claude de France, future épouse du duc d'Angoulême qui deviendra François I^{er}. À sa mort, le cœur d'Anne de Bretagne fut enfermé dans un reliquaire d'or qui connut mille et une péripéties. Il fut notamment enfermé dans le tombeau de ses parents dans la cathédrale de Nantes avant d'être conservé par le musée départemental Dobrée. Depuis des lustres, le château des ducs de Bretagne souhaiterait exposer cet écrin précieux.



Anne de Bretagne a été l'héroïne en 2010 d'un opéra rock interprété par Tri Yann, Fairport Convention, Ange, Nilda Fernandez et encore Pat O'May, écrit par le Nantais Alan Simon.

Anne-de-Bretagne (pont)

C'est à cet emplacement précis que se trouvait le pont transbordeur de 1903 à 1958 au milieu du port de Nantes. Ce pont, construit pour "transborder" les ouvriers d'une rive à l'autre, du quai de la Fosse aux chantiers navals, tout en laissant passer les bateaux et leurs mâts, fut le théâtre d'exploits divers.

On citera l'aviateur Alexis Maneyrol qui passa avec son monoplane sous le tablier (ainsi qu'entre les deux tours de l'église de Machecoul), l'acrobate polonais Willy Wolf qui se tua en plongeant du pont le 31 mai 1925 ou encore ce docker, surnommé la Moule, qui traversa le pont à pied, en passant par les escaliers, un sac de cent kilos sur les épaules.

Aujourd'hui, côté île de Nantes, ce pont dessert le boulevard Léon-Bureau, les nefs de l'Éléphant, la galerie des Machines de l'île et La Fabrique, vaste complexe culturel.

Antilles (quai des)

À vos pieds, la Loire et le vent du large. Le fleuve se découpe en deux au départ du quai des Antilles, à la pointe ouest de l'île de Nantes, que les anciens Nantais nomment toujours l'île Sainte-Anne, clin d'œil à la statue de sainte Anne qui domine l'escalier des cent marches sur la butte du même nom.

Aujourd'hui, le quai des Antilles est devenu un lieu touristique : le Hangar à bananes, à l'endroit même où arrivaient les bananes des Antilles et où se trouvaient les mûrseries. Composé principalement de bars, de restaurants, d'une boîte de nuit et d'un lieu d'exposition d'art contemporain, il s'inscrit comme un détour obligé dans la découverte de la ville.

Derrière ce hangar se tient toujours le vieux bâtiment du *Saint-Domingue*, une institution des nuits nantaises où sévissait le Portugais Alcides Pinto. Ce personnage haut et en couleur vendait des poulets grillés que les Nantais mangeaient à pleines mains en écoutant du rock'n'roll.

La discothèque Le Floride, autre institution des nuits nantaises, située dans les années 1980 et 1990 rue Michel-Columb, en a fait sa nouvelle base. Juste à côté, la grue Titan la grise domine son monde.

Quant au quai, commencé en 1902, il fut achevé en 1904 et s'étend sur environ cinq cents mètres. Sur sa berge, des anneaux lumineux forment une perspective ouverte sur le port. Œuvre du sculpteur Daniel Buren, ils symbolisent un passé peu glorieux de la ville, celui de la traite des Noirs.

Son appellation date de 1905.

Antonini (rue Louise)

Née à Ajaccio en 1771, cette femme corsaire passera la majeure partie de sa vie dans la ville de Nantes.

PORTRAIT Fille de l'officier Pascal Paoli, orpheline à l'âge de 10 ans, elle prit le nom de Louis Antonini et se déguisa en homme pour embarquer sur le brick *Revanche*. Blessée et prisonnière au combat des Saintes puis incarcérée à Plymouth, sa supercherie sera dévoilée. Après dix-huit mois de prison sur les pontons anglais, relâchée, elle réussit à nouveau à se travestir et gravit les échelons de la hiérarchie militaire. Devenue sergent, à nouveau blessée, reconnue, elle est renvoyée de l'armée. Le 30 novembre 1838, son ancien colonel, le maréchal de camp Janin, la recommande au général commandant la 13^e division militaire en ces termes : « La demoiselle Louise Antonini, fille d'un ancien officier supérieur de la Corse, qui a elle-même servi comme marin sur les vaisseaux de l'État, puis comme soldat, caporal et sergent dans le 70^e de ligne, a été libérée du service par suite d'une blessure qu'elle a reçue au feu. L'année dernière, un secours de Monsieur le ministre de la Guerre lui fut accordé. [...] Cette femme est on ne peut plus recommandable, non seulement par ses antécédents, mais par sa conduite ; quoique privée de tout moyen d'existence, elle est venue en aide à une famille aussi pauvre et aussi malheureuse qu'elle ». Louise Antonini s'éteindra le 25 juin 1861 à l'hôtel-Dieu de Nantes à l'âge de 90 ans.

Apollinaire (rue Guillaume)

Né en 1880, l'auteur d'*Alcools* et de *Calligrammes* est touché à la tête par un éclat d'obus pendant la Première Guerre mondiale. La grippe espagnole le condamne à mort le 9 novembre 1918. Sa pièce *Les Mamelles de Tirésias* était sous-titrée « drame surréaliste », un mot que viendra chercher André Breton, son ami, quand il fonde et lance le mouvement artistique en 1924.

Nantes, la ville surréaliste qui accueillit Breton lors de la Première Guerre mondiale, aura également connu le passage météorique d'un jeune homme nommé Jacques Vaché. Ce soldat et dandy excentrique, qui meurt d'une surdose d'opium le 6 janvier 1919, avait causé un grand tapage lors de la première représentation de la pièce de Guillaume Apollinaire à Paris. C'est en tout cas ce qu'écrivira Breton dans ses mémoires. L'auteur Jacques Douvet a consacré un livre intitulé *Apollinaire à La Baule* qui relate les faits méconnus du passage du poète sur nos terres.

Appert (rue Nicolas)

Né à Châlons-sur-Marne en 1749 et mort à Massy en 1841 à l'âge de 91 ans, Nicolas Appert (parfois nommé François par erreur) est l'inventeur de la technique de conservation des aliments par stérilisation par la chaleur dans des contenants hermétiques.

On lui doit la première usine mondiale de conserves, les procédés de clarification des boissons fermentées, le bouillon en tablettes, le lait concentré et le premier lait pasteurisé, procédé nommé « appertisation ». Louis Pasteur ne cessera de le remercier de ses découvertes. Sa rencontre à Nantes avec le confiseur Pierre-Joseph Colin permettra à ce dernier de conserver des sardines selon son procédé, rue des Salorges. L'usine de Colin produira dès 1824 des milliers de boîtes. C'est à Chantenay, « berceau de l'industrie des conserves », avec d'autres grands industriels, tel Amieux, que sera donné ce nom en 1901.

Arago (rue François)

Né en 1786 à Estagel dans les Pyrénées et mort en 1853, ce champion de l'astronomie et de la physique fut directeur de l'observatoire de Paris. Ministre de la Guerre et de la Marine dans le gouvernement provisoire de 1848, il contribua à faire abolir l'esclavage dans les colonies.

Son nom a été donné au chemin vicinal n° 19 dénommé Petit-Chêne-Plat.

Arche-Sèche (rue de l')

C'est ici que se trouvaient les douves de Saint-Nicolas à l'époque de la ville fortifiée ; il reste d'ailleurs des vestiges de la tour du Bourreau, toujours visible de nos jours. Les anciennes fortifications seront rasées par l'architecte Crucy quand celui-ci décida de relier la place Royale au quai de l'Érdre, actuel cours des Cinquante-Otages, en 1786. De nos jours, deux ponts à arches enjambent cette rue qui fut détruite en partie pendant les bombardements de 1943.

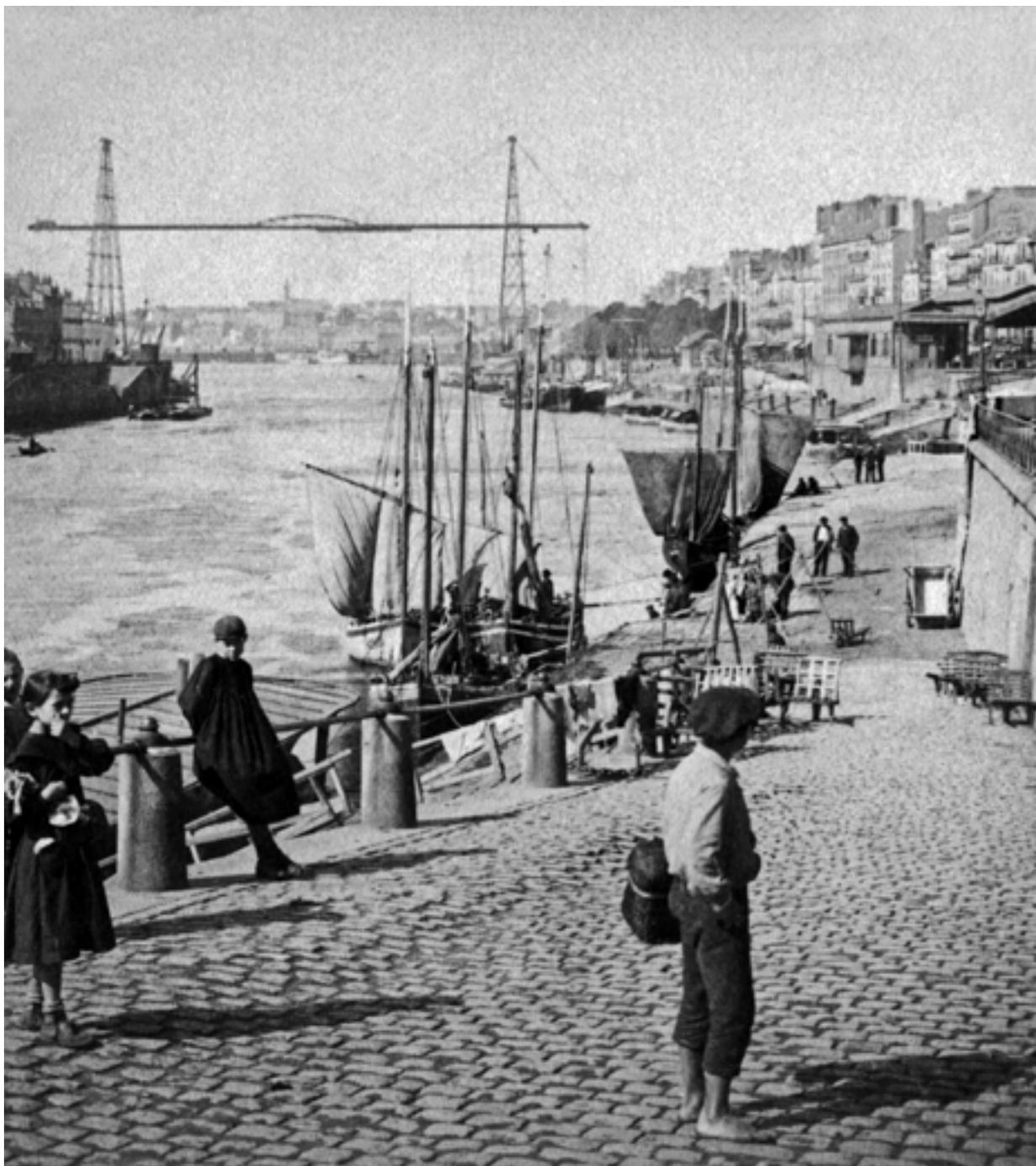


Portrait d'Apollinaire par Giorgio De Chirico.

Reliquaire en or ayant recueilli le cœur d'Anne de Bretagne.

Pages suivantes : rue d'Ancin et quai de la Fosse les tavernes nantaises étaient réputées dans le monde de la mer.





Le pont transbordeur, œuvre de Ferdinand Arnodin.

Archimède (impasse)

Savant grec (287-212 av. J.-C.) qui n'inventa peut-être pas l'eau tiède mais découvrit les réactions d'un corps plongé dedans.

Arégnaudeau (rue François)

Corsaire né à Nantes en 1774, il navigua sur le *Sans-culotte*, un bateau nantais, *L'Heureux Spéculateur* et *La Blonde* et disparut en mer en 1813. La légende continue autour de ce guerrier et stratège craint par les Anglais qui reçut des mains de l'impératrice Joséphine un sabre d'honneur. Cette rue eut pour nom « Petit chemin du Moulin-des-Poules » puis « Mont-Nouël » jusqu'au 23 janvier 1900.

Argentré (rue d')

Jusqu'en 1818, cette rue portait le nom de rue Kervégan. Bertrand d'Argentré (1519-1590), sénéchal de Rennes nommé par François I^{er}, fut un historien de la Bretagne. On lui doit l'*Histoire de Bretagne, des rois, des ducs et princes d'icelle*. Cette rue longeant l'Erdre avait dans son axe la tour des chevaliers du Papegault qui permettait aux soldats de s'exercer aux tirs. Elle fut démolie vers 1780 car elle masquait la chambre des comptes.

Armateurs (rue des)

Nantes est une ville de bateaux et d'armateurs dont certains de sinistre mémoire puisqu'ils contribuèrent à la traite des Noirs.

Armoises (allée des)

Plante herbacée, elle entrainait dans la composition d'alcools prohibés aujourd'hui (absinthe) dont on fit grand usage à Nantes comme ailleurs au XIX^e siècle.

Arnodin (rue Ferdinand)

Inauguré à Nantes en 1903, le pont transbordeur, sautellerie métallique qui enjambait la Loire entre le quai de la Fosse et l'île de Nantes à l'emplacement de l'actuel pont Anne-de-Bretagne, reste dans la mémoire collective. Il fut construit par Ferdinand Arnodin (1845-1924), génial inventeur de ces transbordeurs français dont le dernier représentant se trouve aujourd'hui à Rochefort-sur-Mer. Le pont nantais, interdit d'utilisation en 1954 faute d'entretien sérieux, finira chez les ferrailleurs où il fut détruit en 1958. La même année disparaissaient également le tramway et les roquios, ces petits bateaux de Loire qui faisaient l'aller-retour entre Nantes et Trentemoult. Le tramway est réapparu en 1985 et les bateaux navettes au début des années 2000 ; il ne manque plus que la reconstruction d'un transbordeur, soutenue par une association : « Les Transbordés ».

Arsonval (rue Arsène-d')

Docteur et physicien, membre de l'Académie de médecine et des sciences, Arsène d'Arsonval (1851-1940) travailla sur le téléphone électromagnétique et le galvanomètre à cadre mobile.

Arthur III (rue)

Né au château de Suscinio près de Vannes en 1393 et mort à Nantes en 1458, Arthur comte de Richemont est nommé connétable de France en 1424. Ami de Jeanne d'Arc avec qui il combat les Anglais, il devient duc de Bretagne et de Touraine en 1457. Un

mystère plane toujours autour de sa mort : empoisonné, il aurait vécu ses dernières heures, le soir de Noël, dans le château des ducs de Bretagne. Il fut inhumé dans la chapelle des Chartreux.

Assas (rue du chevalier d')

Nicolas-Louis d'Assas, né en 1733, meurt au champ d'honneur dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760 en sacrifiant sa vie pour sauver son armée, un geste héroïque qui lui permit d'entrer dans l'histoire de France et dans une rue de Nantes.

Astic (rue Roger)

Né à Vannes en 1901 et mort à Nantes en 1989, Roger Astic fut le créateur de l'Association mycologique de l'Ouest (IAMO) en 1952. Il était herboriste avec son épouse dans le quartier des Batignolles quand éclata la Seconde Guerre mondiale. Sous le pseudonyme de Coprinus – du nom d'une variété de champignons – il entre alors dans la Résistance. En 1943, Roger Astic est arrêté sur dénonciation et déporté à Dachau, Dora et Buchenwald, dont il reviendra vivant. L'un de ses proches, Jacques Péger, raconte cette anecdote : « Évoquant la malnutrition dont souffraient les prisonniers dans ces camps, il vit un jour où ils étaient en colonne des coprins poussant abondamment le long d'une route. Deux soldats de la Wehrmacht surveillaient en tête et en queue de colonne. Très attiré par les champignons, il parvint à faire comprendre son intérêt à l'une des sentinelles qui l'autorisa à faire sa cueillette ; mais à l'autre bout, le second soldat croyant avoir affaire à une évasion, fit feu aussitôt sur notre homme. Il en réchappa grâce aux cris du premier soldat et put ainsi faire une dégustation de coprins crus ». La Légion d'honneur lui a été décernée le 21 février 1963.

Astrid (avenue de la Reine)

La belle princesse de Suède est devenue reine des Belges en épousant Léopold III en 1934. Née en 1905, elle s'est éteinte en 1935 dans un accident de la route à l'âge de 30 ans.

Athénas (rue)

Chimiste français, Pierre-Louis Athénas naquit à Paris en 1742 et décéda à Nantes le 22 mars 1829. Il présida en 1800 l'institut départemental de la Loire-Inférieure qui deviendra la société académique de Nantes, et devint directeur de la monnaie de Nantes et membre du conseil général et de la chambre du commerce. Il sera le créateur d'une fabrique de soude extraite du sel marin au Croisic, d'une teinturerie à Nantes et de distilleries ambulantes. On lui doit également la découverte d'une mine d'étain à Piriac. Il laissa de nombreux mémoires de chimie, d'archéologie et d'agronomie.

Athimon (avenue Francis)

Maire du Cellier et conseiller général, c'était le grand-père des lotisseurs propriétaires des terrains. Il est mort en 1957.

Athimon (place Albert)

La petite place donne sur la mairie de la commune libre du Bouffay, rue du Vieil-Hôpital et sur son unique carré de vigne en plein centre-ville. Albert Athimon (1916-2003) fit partie des fondateurs de cette commune en 1974. Avec sa devise « Amour, bonté

et gaité », il sera élu maire de cette petite sœur de la commune de Montmartre, aujourd'hui pilotée par Jean-Yves Gauduchon. Avec son épouse Janine, Albert Athimon avait créé l'enseigne du *Coq Hardi*, un fief nantais de la restauration qu'ils ont tenu de 1947 à 1982. Ce conseiller de l'enseignement technique a formé plus de 200 apprentis. Philanthrope et épïcien, il sera sacré roi carnaval en 1966.



Inauguration de la place Albert Athimon.

Aubert (rue Lucien)

Né en 1879 et mort à Nantes en 1948, cet industriel fut le directeur d'une entreprise de machines-outils et d'outillage sur l'allée des Tanneurs. Il fut président de la Caisse d'Épargne et de prévoyance, adjoint au maire de Nantes dans les municipalités Cassegrain et Rondeau et président des habitations à bon marché, anciennes HLM.

Aubigné (avenue Théodore-Agrrippa)

Favori d'Henri IV, Théodore Agrippa d'Aubigné (1552-1630) est un poète baroque français protestant. Méconnu par ses contemporains, il fut redécouvert à l'époque romantique par Victor Hugo puis le critique Sainte-Beuve. Il fut – entre autres – gouverneur de Maillezaïs, aujourd'hui en Vendée.

Aubin (square du commandant Georges)

Georges Aubin, né à Trentemoult en 1889 et décédé à Nantes en 1981, fut l'un des célèbres cap-horniers de Nantes et vivait dans le village de Trentemoult.

Portrait

Il avait embarqué comme mousse à bord d'un grand voilier à l'âge de 14 ans pour un premier voyage de 28 mois en Amérique du Nord, Extrême-Orient, Indes, Australie... Il a écrit plusieurs ouvrages dont *L'Empreinte de la voile*, grand prix littéraire de la Marine marchande en 1955, *Nous, les Cap-horniers* ou encore *L'Amour en mate-lote*. Georges Aubin était membre de l'académie de Marine, de l'académie de Bretagne et grand prix de la Mer en 1977 décerné par l'association des écrivains de langue française.

Cette petite place qui surplombe le port rue de l'Hermitage a fait parler d'elle en décembre 2005 avec l'inauguration d'une double sculpture de l'artiste Élisabeth Cibot. L'œuvre représente un jeune enfant assis sur un banc non loin du capitaine Nêmo, héros vernien.

Audibert (pont général Louis-Alexandre)

Député, le général Louis-Alexandre Audibert (1874-1955) combattit lors des deux guerres mondiales en tant que responsable de la Résistance intérieure française et responsable de la région Ouest de l'armée secrète. Membre de l'état-major du général Foch, il sera blessé en mars 1918 et recevra une citation à l'ordre de l'Armée. Professeur à l'École supérieure de guerre, il aura pour élève George Patton. Alors qu'il s'est installé à Nantes pour sa retraite, il a 69 ans lorsque l'armée secrète lui demande de prendre les rênes de la Résistance en mai 1943. Interpellé par la Gestapo le 17 mars 1944, il perdra l'ouïe d'une oreille suite à la torture avant d'être déporté à Buchenwald, puis libéré par l'armée américaine du général George Patton. Son épouse, née Claire Doré-Graslin, déportée à Ravensbruck, mourra gazée en prenant la place d'une jeune fille de 18 ans. Élu député de la Loire inférieure pendant un an, Louis-Alexandre Audibert prend sa seconde retraite à partir de juin 1946 à Gorges, dans le château de l'Oiselinière près de Clisson. Le pont qui a pris son nom traverse la Loire dans le prolongement de la chaussée de la Madeleine au nord et le boulevard Jean-Monnet au sud.

Audigé (rue Pierre)

Ce dentiste né à Caen s'installa à Nantes au 9 de la rue Boileau. Il fait partie des figures héroïques de la Résistance qui furent assassinées pendant la Seconde Guerre mondiale comme Alexandre Fourny, Maurice Daniel et Marcel Hatet, trois socialistes nantais tués par les nazis, ou encore Émile Bardoult, policier municipal déporté en Allemagne. Fils d'un professeur de médecine de l'université de Caen, Pierre Audigé (1908-1944) y fit ses études puis exerça au Havre avant d'ouvrir un cabinet à Nantes en 1937. Mobilisé en 1939, il est affecté en Syrie et rentre en France en janvier 1941. En octobre, l'exécution par les nazis des cinquante otages le décide à entrer dans la Résistance. Par l'intermédiaire de la sœur de son beau-frère, le dessinateur Jean Effel, il prend contact avec le philosophe Jean Cavaillès qui le fait entrer dans le mouvement Libération Nord et le réseau de renseignement Cohors. Échappant à la Gestapo en 1943, Pierre Audigé rejoint un village près de Caen avec sa femme et ses enfants. Secondé par Alexis Lelièvre, un ami d'enfance, il devient le responsable départemental du réseau Asturies qui prenait la suite de Cohors. Dénoncés, les deux hommes seront rattrapés par la Gestapo et incarcérés le 17 avril 1944. Au matin du 6 juin 1944, les Allemands les exécutent avec 70 autres prisonniers dans la prison de Caen. Sa femme Simone Audigé raconte ses souvenirs de clandestine dans l'ouvrage *La Baleine allaite ses petits* aux éditions du Vieux Moulin.

Audouard (rue Ambroise-Pierre)

Commandant de la marine vers 1930. Cette rue se situe entre la route de Clisson et la route de Vertou non loin de la rue de la Frégate.

Audrain (chemin Pierre)

Né à Chantenay en 1791, l'abbé Pierre Audrain s'est éteint à Nantes en 1863. Ordonné prêtre en 1815, il entra comme professeur au petit séminaire de Nantes puis devint curé de la cathédrale à partir de 1828. Il dirigea la paroisse pendant trente-cinq ans. Favorable à la société du Cœur de Marie, fondée à Saint-Malo, il l'intro-

duit à Nantes en 1835. C'est l'œuvre dite de « Nazareth », s'occupant de l'instruction et de l'éducation des jeunes filles pauvres et des « jeunes demoiselles ». Dans le *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, M. Faugeras parle d'un homme « au caractère difficile, impulsif et assez brutal qui ne s'embarrasse pas de nuances ». Il sera proposé pour l'épiscopat mais ses tentatives n'aboutiront pas. Parmi ses élèves se trouvait Félix Fournier, futur évêque de Nantes. Pierre Audrain fut également membre de la société archéologique de Nantes.

Audran (impasse)

Le Lyonnais Gérard Audran (1640-1703) fut un graveur renommé au siècle de Louis XIV. Il a propagé dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont honoré l'école française. Deux de ses neveux, Benoît et Jean, suivront des destinées similaires. La dynastie Audran marquera ainsi le monde artistique, de la gravure à la musique.

Audubon (Jean-Jacques)

Ce peintre naturaliste considéré comme le premier ornithologue du Nouveau monde, est plus réputé en Amérique que Lafayette.

Portrait

Jean-Jacques Audubon, ou John James Audubon, né à Saint-Domingue en 1785, est décédé à New-York en 1851. Il était le fils illégitime d'une immigrée française, Jeanne Rabin, née au village des Touches à Nort-sur-Erdre, et d'un capitaine au long cours originaire de La Chaume aux Sables-d'Olonne qui possédait des plantations et des esclaves. À la mort de sa mère, il revint en France à l'âge de trois ans et fut baptisé le 23 octobre 1800 à Nantes. C'est à Couëron dans la propriété de la Gerbetière qu'il fut élevé par sa belle-mère, Anne Moynet d'Audubon. Proche des marais, il y observait plantes et oiseaux et découvrit la peinture. Il quitta Couëron pour les États-Unis en 1806 où il obtint la nationalité américaine six ans plus tard. De 1827 à 1839, il publia *Les Oiseaux d'Amérique du Nord*, cinq volumes constitués de 435 planches de 1 x 0,75 m peintes à la main et représentant, grandeur nature, 80 % des espèces du XIXe siècle. Pour dessiner ou peindre les oiseaux, il commençait par les abattre avec du petit plomb afin de ne pas les déchiqueter puis utilisait ensuite du fil de fer pour les maintenir et leur rendre une position naturelle. Montrant ces oiseaux dans leur habitat naturel, ses toiles contrastaient avec les représentations de ses contemporains. Peintre par excellence des oiseaux et de la nature, il sut capturer l'image du vivant avant l'invention de la photographie. La nation américaine naissante se reconnut dans son œuvre et fit de Jean-Jacques Audubon une figure fondatrice de son identité. La Massachusetts Audubon Society, la première parmi les nombreuses sociétés savantes Audubon, fut fondée et nommée en son honneur en 1896. Plusieurs communes et un comté de l'Iowa portent également son nom.

Aumônerie (avenue de l')

Elle tire son nom d'une ancienne aumônerie du XVIIIe siècle dans

laquelle descendaient les évêques avant de faire leur entrée solennelle à Nantes.

Auneau (avenue Jacques)

Jacques Auneau, né à Teillé en 1815 et mort à Legé en 1885, fut chanoine de la cathédrale de Nantes en 1877. Professeur au petit séminaire de Nantes, prêtre en 1840, il officia également comme vicaire à Notre-Dame de Bon-Port.

Aurelle de Paladines (rue d')

Ce nom a remplacé en 1907 la rue de l'Éperonnière. Louis Jean-Baptiste d'Aurelle de Paladines, général français né au Malzieu en Lozère en 1804 et mort à Versailles en 1877, commanda la première armée de la Loire lors de la guerre franco prussienne de 1870. Il remporta la victoire de Coulmiers le 9 novembre avant de subir la défaite de Beaune-la-Rolande et d'Orléans. Il fut élu sénateur en 1875.

Auriol (place Vincent)

Homme politique français, Vincent Auriol est né le 27 août 1884 à Revel en Haute-Garonne et mort le 1er janvier 1966 à Muret en Haute-Garonne. Ce fils de boulanger, juriste et créateur du quotidien Midi socialiste, deviendra ministre des Finances sous Léon Blum pendant le front populaire de juin 1936. Il est l'un des 80 parlementaires à refuser de voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain le 10 juillet 1940. Entré dans la résistance en 1942, il part pour Londres l'année suivante. Après la guerre, il devient président de la première, puis de la seconde Assemblée constituante puis le premier Président de la IVe République, fonction qu'il occupera jusqu'au 16 janvier 1954. Son ultime acte politique sera d'appeler à voter pour François Mitterrand lors de l'élection présidentielle de décembre 1965. Vincent Auriol est également le beau-père de l'aviatrice Jacqueline Auriol.

Auvigné (boulevard du Professeur-René)

Né à Nantes en 1887, il y mourut en 1974 après avoir terminé sa carrière d'urologue en tant que doyen de la Faculté mixte de médecine et de pharmacie. Effectuant ses études au Petit-Lycée, actuel lycée Jules-Verne, il fut reçu au concours d'internat des Hôpitaux de Paris puis revint à la clinique Notre-Dame-de-Lorette de Nantes. Après avoir occupé la chaire de clinique de physiologie à l'école de médecine nantaise, il est titulaire dès 1935 de celle d'urologie puis nommé directeur de l'école en 1936. On lui doit la création d'un service d'urologie à l'hôtel-Dieu de Nantes. L'hôpital fut anéanti lors des bombardements de 1943 avant d'être reconstruit à Saint-Jacques. Cette rue a pris son nom en 1976.

Auvours (rue d')

Cette rue eut pour nom « rue du Service-d'eau », les bâtiments de l'administration s'y étant installés en 1856. En 1874, elle prend le nom d'Auvours en hommage au camp militaire et terrain de manœuvres situé sur la commune de Champagné à 12 km à l'est du Mans dans la Sarthe. En janvier 1871, les troupes parties combattre l'invasion prussienne venaient y manœuvrer, notamment pour s'exercer à tirs réels. Auvours avait la forme d'un triangle de près de 1 000 hectares et s'étendait sur plusieurs communes.

Stanislas Baudry, inventeur de l'omnibus,
se tira une balle dans la tête...

B



Babin-Chevaye (boulevard Louis-Mathurin)

En 1891, le conseil municipal décida d'honorer la mémoire de Louis-Mathurin Babin-Chevaye, constructeur de navires né à Nantes en 1824 et mort en 1887. Membre de l'Assemblée nationale, ce juge du tribunal de Commerce fonda la société des Ateliers et chantiers de la Loire. On lui doit, avec d'autres de ses pairs, la création du canal de la Martinière qui permit l'accès du port de Nantes aux navires de gros tonnages. La construction de ce canal latéral au fleuve, d'une longueur de 15 kilomètres, entre la Martinière (Le Pellerin) et l'île du Carnet (en amont de Paimbœuf) démarra en 1882 et employa jusqu'à mille ouvriers. Louis-Mathurin Babin-Chevaye n'en vit jamais l'aboutissement puisqu'il s'éteignit cinq ans avant l'achèvement du canal. Ce boulevard Babin-Chevaye s'appelait précédemment Grande-rue de la Prairie-au-Duc. Le 1^{er} juillet 1887, la Gare de l'État, aujourd'hui transformée en maison des Syndicats, fut inaugurée pour le service des voyageurs.

Babonneau (rue)

Industriel nantais, Jean-Alexandre Babonneau (1790-1869) fut le directeur des forges maritimes de la Prairie-au-Duc. Il fabriquait notamment des ancres et des engins pour la pêche à la baleine sur les terrains où fut baptisée cette rue en 1881, alors située dans le sixième arrondissement de Nantes, paroisse de Notre-Dame. Notons que dans son guide des rues de Nantes, Édouard Pied ne donne qu'un « n » à Babonneau et précise que les pourparlers pour l'ouverture de cette rue débutèrent en 1849, sa propre maison et ses ateliers étant alors situés quai des Constructions.

Bâclerie (rue de la)

Drôle de nom que celui de cette vieille rue du Bouffay qui rejoint la rue de la Juiverie, derrière l'église Sainte-Croix et qui fait partie de ce quartier moyenâgeux prisé des touristes. L'une des pistes avancées par Auguste Pageot est celle de la Maison des Bâclais, un édifice qui se trouvait dans cette rue et dans lequel des artisans travaillaient pour le compte des ducs de Bretagne. En 1669, on y signale l'existence du prieuré de Saint-Martin qui fut détruit lors de la reconstruction de l'église Sainte-Croix. Au xv^e siècle, les arbalétriers se regroupaient en ces lieux dans le quartier alors nommé de la « Bagerie », l'orthographe évoluant au fil des siècles, on peut donc également citer cette hypothèse.

Baco (allée René-Gaston-Baco-de-la-Chapelle)

Attention à la méprise, il y a à Nantes deux Baco célèbres : d'une part le roi (lire ci-après) et d'autre part l'homme politique. René-Gaston Baco de la Chapelle est né à Nantes en 1751 et fut maire de Nantes en 1793. Figure de la Révolution française, il fut également ancien procureur du roi au présidial de Nantes puis

Quai Baco,
au temps de la
biscuiterie LU,
Paillette
effectuant
un vol sur
Nantes en 1910.



René-Gaston Baco de la Chapelle.

avocat au parlement de Bretagne et participa à la rédaction du *Journal de la correspondance de Nantes* qui donnait les nouvelles sur les délibérations de l'Assemblée. Blessé lors de l'attaque de la ville par les Vendéens le 29 juin 1793, il mit un terme à l'ensemble de ses fonctions.

Il fut nommé en 1794 commissaire du gouvernement à l'Île-de-France (île Maurice) et mit en place le décret relatif à l'abolition de l'esclavage que les colons refusaient d'appliquer. Ces derniers ne voulant pas se soumettre, ils décidèrent d'enlever Baco et de l'abandonner sur une île déserte. Ce plan échoua grâce à quelques marins qui se lièrent d'amitié avec lui. On le ramena alors en France où le Directoire lui proposa le poste de codirecteur de l'Opéra. Nommé à nouveau commissaire du gouvernement en Guadeloupe, il y mourut le 29 novembre 1800. Au bout de cette allée, qui fut d'abord un quai avant les comblements de la Loire, se trouve l'ancienne biscuiterie Lu.

Baco (rue du roi)

La *Roi Baco* est une invention de l'écrivain et barde Edmond Coarzer Kalondan (1909-1981), époux d'une militante bretonne, Mona.

FOCUS

Né à Chantenay dans le quartier de l'Hermitage, qui fut une pépinière de marins illustres, le marin Baco navigue de bonne heure entre long-courriers, course et piraterie. Naufragé, il aborde une île sauvage dont il subjugué la souveraine et l'épouse. Rapidement blasé de la vie de monarque sauvage, il rallie Nantes en emportant le trésor royal. Baco dissipe en quelques années sa fortune entre soirées crapuleuses et dons aux tapeurs de toutes sortes ainsi qu'à des institutions charitables. Dupé et abandonné de tous, il meurt de froid et de faim sur les quais du port de Nantes. Ainsi s'achèvent *Les aventures du roi Baco, marin nantais, ouvrage écrit en 1956.*

L'auteur s'est largement inspiré d'une histoire racontée par l'abbé Athanase Ollivier qui retraçait en 1909 dans son livre *Sainte-Anne de Nantes*, l'histoire d'un marin nommé Galeron, pêcheur de l'île des Chevaliers. Fiancé à une jeune fille du plateau de Misery, Alix, il s'embarque à Lisbonne au moment de l'entrée de Louis XII et de son épouse Anne de Bretagne. Il revient dix ans plus tard après avoir fait fortune. Il retrouve sa fiancée et se marie puis fait construire un refuge de bienfaisance : un bâtiment pour y recueillir les pauvres marins, derrière la place des Garennas sur la butte Sainte-Anne.

Bacqua (rue Luc-Augustin)

Cette rue a été rebaptisée en 1835 après avoir porté le nom de rue des Baigneurs et rue d'Arcole. Chirurgien né au Landreau d'Aubigny le 29 novembre 1757, Bacqua étudia à l'hôtel-Dieu à Nantes et à Paris pendant 6 ans. En 1779, Luc-Augustin partit à Brest et devint « chirurgien navigans aux ordres du Roy ». Quatre ans durant, il soigne les malades et opère les blessés. Il élit domicile à Nantes après 1783 en tant que chirurgien à l'hôtel-Dieu. Le sculpteur Jean Debay réalisa une statue de cet homme blond portant des favoris et mesurant un mètre soixante-deux. Considéré comme « un bourgeois blanc de Vendée », il sera emprisonné en août 1793 et libéré quelques jours après grâce à des collègues républicains. Trois ans plus tard, il commença une carrière de médecin dans la ville de Nantes et devint célèbre en réussissant deux césariennes. En 1797, il opéra sans anesthésie madame Gabory mais l'enfant ne vécut que douze jours. Le 6 août 1800, la même femme, qui avait déjà perdu plusieurs enfants, décida de s'en remettre à nouveau au médecin. Cette fois, l'enfant vivra et Luc-Augustin, célibataire, fera de lui son héritier. Luc-Augustin Bacqua rendit l'âme à Nantes le 1^{er} avril 1814.

Bagrin (rue Lucien)

Adjoint spécial de Chantenay, sous la municipalité de Jean-Philippot (de 1945 à 1947), Lucien Bagrin naquit en 1903, année de l'inauguration du pont transbordeur de Nantes. Représentant du parti communiste et syndicaliste du bâtiment dans les années cinquante, il s'éteignit en 1974.

Bahaud (rue Donatien)

Horticulteur pépiniériste nantais, Donatien Bahaud travaillait à l'endroit même où a été ouverte cette voie en 1941 tandis que son frère Paul tenait une graineterie à quelques dizaines de mètres des plantations sur le boulevard Jules-Verne. Un camélia porte le nom de Bahaud-Litou.

Balen (rue)

Il s'agirait du peintre Hendrick Van Balen, vitraillier et décorateur de mobilier flamand né à Anvers en 1575 et mort en 1632.

Avant 1838, cette rue n'était pas publique et possédait un escalier à chacune de ses extrémités.

Ballet (rue du)

Le Clos-Ballet, propriété du clergé, donna son nom à cette rue ouverte en 1837. Une famille, dont un Seigneur du Plessis Glain, président de la chambre des comptes de Bretagne, portait le même

nom. Dans cette rue furent construits le lycée et collège Saint-Félix et le lycée polyvalent Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle.

Balmat (square Jacques)

AOÛT 1786, le jeune Jacques Balmat, âgé de 24 ans, foule pour la première fois au monde le sommet du Mont-Blanc haut de 4 800 mètres. La cordée dont il faisait partie comportait notamment le docteur Paccard. Son exploit lui vaut le surnom de « Mont-Blanc ». Un naturaliste genevois, Horace Benedict de Saussure, avait promis onze ans plus tôt une grosse somme d'argent à ceux qui réussiraient cette entreprise. Il tint promesse. Jacques Balmat disparut en 1834 dans une crevasse alors qu'il cherchait un filon d'or ; son corps n'a jamais été retrouvé.

Balzac (boulevard Honoré-de)

Né à Tours le 20 mai 1799 et mort à Paris le 18 août 1850, Honoré de Balzac écrivit 137 romans et nouvelles. Ce monstre sacré de la



littérature séjourna à Batz-sur-Mer en 1834 avec Laure de Berny dans la maison de Madame de La Valette, le Calme Logis. Il y écrivit *Un Drame au bord de mer*, roman qui inspira Marcel Lherbier en 1920 pour son film *L'Homme du Large*, dont l'histoire se déroule sur la côte sauvage. Balzac fut également l'auteur de *Béatrix* vers 1836, dont l'action prend place près de la collégiale de Guérande. Quand Julien Gracq rencontre pour la première fois André Breton en 1939, il lui raconte sa fascination pour la Béatrix de Balzac.

Barbe-Torte (rue Alain)

Rue du Pré-Nian, une plaque apposée en 1937 rappelle la victoire de ce héros contre les Normands qui occupaient Nantes en 937.

PORTRAIT

Une très grande statue honore également Alain II (910-952), duc de Bretagne alias Al Louarn, le renard, dans le hall du musée Dobrée. Petit-fils d'Alain Legrand par sa mère, il était réfugié en Angleterre où, enfant, il pourchassait les sangliers et les ours avec un simple bâton. C'est à l'âge de 20 ans qu'il entreprit la reconquête des territoires envahis à l'aide de l'abbé Jean de Landévennec. Quand il arriva à Nantes avec une troupe d'Anglais, Alain Barbe-Torte engagea une bataille sur une vaste place d'armes nommée le Pré Anian, qui donna son nom à la rue ; cette voie se situe près du cours des Cinquante-Otages, tout près de l'église Saint-Nicolas. Repoussés et assoiffés, les Bretons durent leur salut à la découverte d'une source

à hauteur de la rue Paré. Ils reprirent le dessus et écrasèrent l'occupant.

Après son décès en 952, la légende raconte que son corps, d'abord enterré dans un cimetière de la ville, fut retrouvé à trois reprises hors de sa sépulture. Les faits, qualifiés de surnaturels, effrayèrent la population nantaise. Tout rentra dans l'ordre lorsqu'il fut inhumé dans l'église Notre-Dame, alors en chantier. D'aucuns considèrent Alain Barbe-Torte comme le second fondateur de Nantes.

Le groupe nantais Tri Yann a écrit une chanson à sa gloire intitulée « Al Louarn ».

Barbier (chemin)

Négociant, propriétaire, correspondant et banquier des émigrés à Nantes, Gaspard-Augustin Barbier, né à Rennes en 1763, est mort à Nantes en 1833. Premier adjoint au maire de la ville en 1816, il fut parallèlement élu député en août 1815 à la « chambre introuvable ». Cette expression est attribuée à Louis XVIII pour dire qu'il n'aurait pu en rêver une qui fût plus favorable à son trône. Un autre Barbier apparaît comme une figure de l'Art déco.

Georges Barbier (1882-1932), né à Nantes et mort à Paris, fut peintre, dessinateur de mode, illustrateur. À l'école nationale supérieure des beaux-arts de Paris, cet élève de Jean-Paul Laurens expose au Salon des Humoristes de 1910 sous le pseudonyme d'Édouard William. Habitué des cimaises du salon des Artistes Décorateurs à partir de 1912 (jusqu'à sa mort), il collabore à des journaux satiriques (*Le Rire* et *La Baionnette*) et à des revues de mode (*La Gazette du bon ton*, *Modes et manières d'aujourd'hui*, *Les Feuilles d'art*, *Femina*, *Vogue*).

Les costumes de Rudolph Valentino dans le long-métrage *Monsieur Beaucaire* (1924) sont signés de sa griffe ainsi que ceux de Vaslav Nijinsk. *Falbalas* et *Fanfreluches*, nom de son almanach des modes (édité entre 1922 et 1925) demeure comme le chef-d'œuvre de cet artiste dont le style précis et élégant était typique de la facture Art déco. Il a été inhumé à Miséricorde, comme l'a souligné Éric Lhomeau, qui a retrouvé sa tombe, dans un guide consacré à ce cimetière. Une exposition sur Georges Barbier s'est déroulée du 30 août 2008 au 5 janvier 2009, au Palazzo Fortuny à Venise

Barbin (rue de)

Dans l'imaginaire de la ville, le petit peuple de Barbin désigne les marinières ainsi que les blanchisseuses et lavandières qui lavaient le linge sur leurs bateaux-lavoirs à même la rivière, l'Erdre, autour de l'île de Versailles.

L'origine du nom de Barbin pour cette rue, également nommée quai Van-Loo jusqu'en 1818, est incertaine. Serait-ce en raison d'une multitude d'actes conclus dans ce quartier sous la signature de « barbe » ou bien de Barbus, ou Barbinus, qui fut le premier chevalier romain à s'établir en ces marais ?

Anne de Bretagne (1477-1514) fit don aux Chartreux en 1498 des marais de Barbin. La ville les acheta à l'Évêque en 1753 avec les moulins, les maisons et la chaussée. La voie et le petit pont de pierre de Barbin disparurent peu de temps après la construction du pont de la Motte-Rouge en 1886.

Balzac jeune, gravé par le Nantais Auguste Lepère.



Pont de Barbin.

La rue de Barbin était inscrite dans le premier arrondissement de Nantes, paroisse de Saint-Félix, du quai de Versailles à la rue Fontaine-de-Barbin.

Barbinais (rue de la)

D'abord ruelle Beauregard puis ruelle des Grands-Jardins, le nom de rue de la Barbinais fut attribué en 1899. Porcon de la Barbinais, grand oncle de Duguay-Trouin, né à Saint-Malo en 1639, était surnommé le Régulus Malouin. Il fut chargé en 1665 du commandement d'une frégate de 76 canons affrétée pour aller protéger les bâtiments de commerce contre les Algériens en Méditerranée. Fait prisonnier par le Dey d'Alger, il fut missionné à Paris pour porter au Roi des propositions de paix qui furent refusées. Porcon de la Barbinais fut décapité devant Le Dey d'Alger en 1681.

Barbusse (quai Henri)

Henri Barbusse (1873-1935) fut le « Zola des tranchées » et la gloire littéraire du parti communiste, à partir de son adhésion en 1923, avant Louis Aragon. Il consacra sa vie à la défense de la paix et accumula les créations de mouvements contre le fascisme. Il mourut à Moscou, victime d'une pneumonie. *Le feu (journal d'une escouade)* décrocha le prix Goncourt 1916.

Bardoult (avenue Émile)

Émile-Alfred Bardoult (1907-1945) entra dans la police municipale nantaise en 1929. Résistant lors de la Seconde Guerre mondiale, il fut interpellé par la Gestapo en 1944 et déporté au camp de Watenstedt. Il y mourut le 21 mars 1945. Son nom fait partie des martyrs de la Résistance nantaise aux côtés du dentiste Pierre Audigé ainsi que Marcel Hatet, postier et conseiller municipal, mort sous la torture dans les caves de l'hôtel de Charette, place Louis-XVI.

Bariller (rue René)

René Bariller naquit en 1833 au Loroux-Bottereau. Il fut professeur au collège d'Ancenis de 1858 à 1868 et devint curé de Notre-Dame-de-Toutes-Aides à Nantes. La première pierre de la future église, près de la chapelle dite à l'origine « La Bonne Vierge », fut solennellement posée le 11 août 1878. L'édifice fut achevé en 1895.

Barillerie (rue de la)

Vieille rue nantaise du quartier du Bouffay, elle tire son nom des tonneliers, fabricants de barils, qui peuplaient cette rue au Moyen Âge. Cette dénomination date de 1818.

Barlier (rue Maurice)

Né en 1905, ce résistant, sous-lieutenant des FFL, a été exécuté par les nazis en même temps qu'Honoré d'Estienne d'Orves et Jan Doornik, officier hollandais, le 29 août 1941 au Mont-Valérien.

Baron (rue)

Entre la rue Fouré et la rue des Olivettes, elle s'appelait rue Cincius jusqu'en 1818. Il s'agirait de Jean-Baptiste Michel Baron, avocat né à Nantes en 1758, qui fut anobli par Louis XVIII en 1815. Une cour Baron, dans l'ancienne hôtellerie du Plat d'étaïn à Saint-Similien, portait le nom de son propriétaire, mort en 1765.

Barrault (rue Eugène)

Conseiller municipal et bijoutier dans la rue d'Orléans, Eugène Barrault (1872-1948) a participé à la création de nouvelles voies nantaises dont le boulevard Meusnier-de-Querlon.

Barré (rue Jean-Baptiste)

Élève du célèbre sculpteur Jean Debay, à qui l'on doit les anges du passage Pommeraye, et de Dominique Molknecht, qui travailla sur le chantier du théâtre Graslin et réalisa les deux statues de Louis XVI place du Maréchal-Foch et au Loroux-Bottereau.

Jean-Baptiste Barré est né à Nantes en 1803. On lui doit les deux peintures qui ornent la basilique Saint-Nicolas de Nantes : *Jésus après la flagellation* et *Madeleine au désert*. Il s'est éteint à Rennes en 1877.

Barreau (avenue Joseph)

Propriétaire du terrain où a été construite cette voie, né en 1868 à Apremont en Vendée.

Barthoulot (rue Aimé)

Artisan horloger de la rue Paul-Bellamy dans l'angle de la rue de la Carterie, né en 1880 et mort à Nantes en 1949. Blessé aux jambes pendant la Première Guerre mondiale, il devint vice-président de l'Union nationale des mutilés et réformés anciens combattants de la Loire-Inférieure (UNMRAC) sous la présidence de Léon Jost, autre figure importante de Nantes.

Basch (place Victor)

Victor Basch, figure emblématique, socialiste, ami de Jaurès, sera à la tête des Dreyfusards lors du second procès du capitaine Dreyfus en 1899.

PORTRAIT Résistant et président de la Ligue des Droits de l'homme, qu'il cofonda à Rennes, ce philosophe né à Budapest en 1863, juif et réfugié durant l'Occupation, sera assassiné avec sa femme par des miliciens à Lyon-Calluire. Il s'agissait de représailles contre l'assassinat de Philippe Henriot, secrétaire d'État à l'information du gouvernement

Laval. En octobre 1920, Victor Basch arrive à Nantes pour exposer l'œuvre et les tendances de la ligue des Droits de l'Homme. Le rendez-vous avec les Nantais a lieu salle Colbert et la conférence est d'actualité : la Démocratie en péril. Parmi les intervenants est présent Gaston Veil, président de la section nantaise. Ce 14 octobre, 800 personnes assisteront à cette conférence au cours de laquelle Victor Basch dénoncera l'emprisonnement de syndicalistes inculpés pour complot, le procès fait à la CGT, la dissolution des syndicats de fonctionnaires, l'interdiction de fêter le cinquantenaire de la République. Il réclamera le droit syndical pour tous y compris les fonctionnaires. En 1947, quand la ville appose la plaque contre l'église, le premier texte porte « Lâchement assassiné par les Allemands ». Une association franco-allemande proteste, il faudra se contenter de « assassiné par les nazis ». D'anciens résistants interviennent pour aboutir à ce texte définitif : « Lâchement assassiné par la milice ».

Bascher (avenue)

Il s'agissait d'une famille domiciliée à Nantes et Rezé. Marie-Pierre Charles (1750-1815), auditeur à la chambre des Comptes de Bretagne, fut l'un des 132 Nantais déportés à Paris lors de la Révolution. Son frère Jean-Michel fut aumônier des filles du roi. François-Alexandre, prêtre réfractaire, deviendra vicaire de la cathédrale de Nantes en 1803.

Enfin, Joseph Julien (1761-1841) fit partie des chefs royalistes de la Loire-Inférieure en 1799. Prévôt de la Loire-Inférieure en 1816, on le retrouve aux côtés de la duchesse de Berry en 1832. Il meurt le 3 septembre 1841.

Basile-Valentin (avenue)

Présenté comme un moine bénédictin du xv^e siècle auteur de plusieurs ouvrages de traités alchimistes dont *Le Char triomphal de l'antimoine*, Basile Valentin était le pseudonyme de l'éditeur : Johann Thölde (1565-1624).

Basinerie (rue de la)

L'origine de ce nom provient d'une ancienne maison de maîtres et résidence des évêques construite en 1646.

Basse-Porte (rue de)

Elle longe le marché de Talensac et reliait autrefois la rue Saint-Similien au bas de la route de Rennes, aujourd'hui rue Paul-Bellamy. Depuis 1936, elle remplace l'« Ancien passage de l'abattoir ».

Bastie (impasse Maryse)

Née Marie-Louise Bombec, cette aviatrice française (1898-1952) établit plusieurs records de distance dans les années 1930. Elle se tua lors d'un meeting aérien en 1952 à l'aéroport de Bron près de Lyon.

Bastille (rue de la)

Rue de Valmont, chemin de la Contrie, rue Campistron... La rue de la Bastille ne prit son nom qu'après la disparition d'un de ses propriétaires, Germain de Vaux, sieur de la Porcherie et de la Bastille.

Bataille (rue Charles)

Anciennement rue Surcouf, de 1856 à 1908. Charles Bataille naquit à Nantes en 1822 et mourut à Paris en 1872. En 1845, il décrocha les trois premiers prix d'opéra-comique. La ville de Nantes se souvient de son interprétation des « Gabiers », sur un texte de Jules Verne et une musique d'Aristide Hignard, ami de l'écrivain. Il fut nommé sous-préfet d'Ancenis en 1870.

Bateaux-Lavois (rue des)

Trente-trois bateaux-lavois sont comptabilisés sur la Loire et 39 sur l'Erdre en 1810. Près de 700 femmes vivaient du blanchissage au xix^e siècle, selon l'historien André Péron. Quai des Tanneurs puis quai de la Motte-Rouge (anciennement Ponts-et-Chaussées et de Barbin), les lavandières, outre les bateaux-lavois payants, disposaient de petits abris personnels. Avec leur battoir pour laver le linge de la population nantaise, cette corporation travaillait sur l'Erdre, la Sèvre et la Loire. Celles que l'on nommait les « poules d'eau », en raison de leur langage cru, ont fait partie intégrante du paysage nantais (il y avait même une reine des lavandières pour le carnaval) jusqu'à l'invention de la machine à laver.

En 1941, un bateau-lavoir ancré en Loire quai Malakoff, portant le numéro 3 de l'inscription du service des Ponts et Chaussées avec tout le matériel servant à son exploitation va changer de main » peut-on lire dans un acte notarié. « Ce matériel comprend 18 gargotes, 18 bancs à laver, 16 lessiveuses [...] L'acquéreur déclarant par-

Bateau-lavoir de Chantenay.



faitement connaître le dit bateau. Le dit fonds comprend en outre l'achalandage et la clientèle attachée ». L'affaire sera conclue. Il reste un seul bateau-lavoir de nos jours, amarré boulevard Van-Iseghem, entre le pont de la Motte-Rouge et le pont de la Tortière. Habité, il a servi de cabaret rive gauche en 1968.

Batignolles (boulevard des)

En 1918, la société de construction des Batignolles, alors basée avenue de Clichy à Paris, ouvrit à Nantes une usine de construction

et de réparation de locomotives. Les locomotives à vapeur « Pacific » naissent dans le quartier Saint-Joseph sur la route de Paris. Recrutant en France et en Europe, l'usine réunit plus de 3 000 ouvriers qui travaillaient et vivaient dans des cités bâties sur les secteurs du Ranzai, de la Halvêque, de la Baratte, de la Bouchèterie ou de la Renaudière.

FOCUS *L'ouvrage Mémoires d'usine, mémoires des cités revisité avec témoignages et photographies l'histoire des Batignolles, un univers de référence pour toute une classe ouvrière locale. « Beaucoup de prisonniers allemands ont été requis pour sa construction à la fin de la guerre en 1918 », relate Christophe Patillon, lequel a collecté les souvenirs des anciens. « On a abattu les arbres, les fermes, le château de Saint-Georges, on a bouché les puits. C'était une usine moderne en béton armé. Pour les Nantais, les Batignolles, c'était le bout du monde. Les ateliers étaient disposés en arête de poisson et l'atelier G, la « cathédrale », c'était l'arête dorsale. Tout convergerait vers lui [...] il y avait plus de 50 ponts roulants de toutes les tailles. C'était tellement grand et dur à chauffer l'hiver que les manettes des machines et le marbre de traçage étaient gelés. »*

Baudry (rue Stanislas)

Né en 1780 à Vieilleville, cet étudiant en médecine, qui s'orienta vers une carrière militaire et devint officier de l'Empire fut le premier à adapter la machine à vapeur pour la mouture des grains. Quartier Richebourg, outre une minoterie baptisée « pompe à feu », il créa un établissement de bains chauds et eut l'idée d'organiser un service d'omnibus entre la place du Commerce et Richebourg. L'ingénieuse invention qu'il nomma « voitures à bains de Richebourg » allait créer une révolution dans l'univers des transports en commun de Nantes à Paris. Le 10 août 1826, il lança alors « La Dame Blanche », nom emprunté à l'opéra-comique de Boieldieu, un transport qui se composait de deux voitures pouvant accueillir seize personnes ; de Richebourg aux Salorges et du pont de la Poissonnerie, l'actuelle rue de la Paix, à Pirmil. Deux ans plus tard, il créa les deux premières lignes de l'Entreprise générale des omnibus de Paris, ancêtre de la RATP. Mais, la faillite le guettant, Stanislas Baudry se tira une balle dans la tête en février 1830 devant les écuries de sa compagnie, près du canal Saint-Martin quai de Jemmapes à Paris.

Bauduz (avenue Gilbert)

Vicaire de la paroisse Saint-Félix, cet ancien boulanger s'investit beaucoup lorsque survient l'épidémie de choléra en 1852. Soutenu par Marie Guillet (1813-1891), il fit construire une vaste maison pour accueillir les orphelins.

Baugé (rue André)

Baryton français et acteur de cinéma, André Baugé (1893-1966) est un inoubliable Figaro du *Barbier de Séville*. Effectuant ses études à Nantes, il se produisait fréquemment, comme ses parents artistes lyriques, au Théâtre de la Renaissance qui fut détruit par un incendie en 1912. Le théâtre Graslin l'accueillit à plusieurs reprises, notamment à l'occasion de l'opérette *L'auberge des trois Canards* en 1945, un spectacle au bénéfice de la caisse des Secours de pri-

sonniers de guerre. Il fut également l'auteur du livret et du texte de l'opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux *Beaumarchais*, sur une musique de Rossini adaptée par Eugène Cools.

Bauquin (avenue des Frères)

Fondeurs d'acier et constructeurs, Alexandre et Michel Bauquin reprirent en 1854 l'ancienne usine Mesnil et créèrent la Société des aciéries Nantaises. Lauréats de l'exposition industrielle de Nantes en 1886, ils devinrent fournisseurs attirés de la Marine nationale. Ils étaient basés boulevard Vincent-Gâche et firent bâtir de nombreuses petites chapelles au cimetière Miséricorde. Sacha Bauquin, écrivain, est le petit-fils d'Alexandre.

Baur (rue Harry)

Comédien qui incarna le commissaire Maigret et Jean Valjean dans les années 1930. Harry Baur possédait une maison à Noirmoutier. Né en 1880, il est mort à Paris, torturé par les Allemands, en 1943.

Bazin (avenue René)

Grand-oncle de l'écrivain Hervé Bazin, René Bazin est né à Angers en 1835 et mort à Paris en 1932. Notons parmi ses œuvres : *La Terre qui meurt* et *Le Duc de Nemours*.

Beauger (avenue)

Madame Debrabant, propriétaire des lieux, a donné son nom de jeune fille pour l'ouverture de cette voie. Dans cette impasse vivaient également Maurice et André Beauger dans les années 1940.

Beaujoire (boulevard de la)

Le gîte fangeux des sangliers se dit « bauge », les anciens bois qui s'y trouvaient à l'origine en étaient gorgés. Un hameau prit le nom de la Beaujoire comme on peut le lire sur un cadastre de 1835. Vieille orthographe : Baujouère.

Beumanoir (place)

Maréchal de Bretagne, Jean III de Beumanoir fut l'un des héros du combat des Trente, livré en 1351, opposant trente Bretons à trente Anglais près de Ploërmel. En 1365, il fit partie des négociateurs du traité de Guérande, un traité de paix qui mit fin à la guerre. Il épousa Marguerite de Rohan, fille d'Alain VII de Rohan et veuve du Connétable de Clisson. Leur fille Jeanne fut mariée à Charles de Dinan, seigneur de Châteaubriant.

Beaupère (rue Paul)

Président de la Chambre de commerce et d'Industrie de 1954 à 1965, Paul Beaupère (1892-1984) fut aussi patron de la Société des Bois du Nord et d'Amérique ainsi que consul de Finlande.

Beauregard (rue)

Curé de Sainte-Croix, Pierre-René de Beauregard était le vicaire général du diocèse, mort à Nantes le 20 septembre 1832 et enterré à la Boutellerie. Cette rue, anciennement rue Linnée, s'appela aussi en 1837 rue du Pas-Périlleux. Un joli nom qui inspira l'écrivain nantais et prix Goncourt Marc Elder pour le titre de son roman *La Maison du Pas Périlleux*.

Beaurepaire (rue)

Anciennement rue des Petits-Murs, elle fut nommée rue Joseph-Beaurepaire (1740-1792) en 1936. Ce militaire né à Coulommiers préféra se suicider pour la défense de Verdun plutôt que de se rendre aux Prussiens.

Beausoleil (rue)

Une maison appartenant à Jean Lespervier, seigneur d'Orvault, portait le nom de Beau Soleil. Duguesclin y aurait habité lors de son séjour à Nantes.

Bécigneul (avenue Jules)

Ce pépiniériste nantais (1867-1959) avait pour grand-oncle, un autre horticulteur pépiniériste François Bruneau (1793-1853), également sous-officier supérieur des sapeurs-pompiers de la garde nationale de Nantes en 1841. Il possédait de nombreux terrains dans l'agglomération nantaise, dont l'un se situait entre la rue des Hauts-Pavés et les rues du Maine et d'Anjou.

Becker (rue Jacques)

Cinéaste français, on doit à Jacques Becker (1906-1960), entre autres, deux chefs-d'œuvre : *Touchez pas au Grisbi* et *Casque d'or*.

Becquerel (rue Henri)

Né à Paris en 1852, ce physicien termina sa vie en 1908 au Croisic après avoir découvert la radioactivité en 1896. Il reçut le prix Nobel de physique avec les Curie en 1903.

Bedeau (rue du Général)

Né à Vertou en 1804, Marie-Alphonse Bedeau réalisa toute sa carrière dans l'armée à la conquête de l'Algérie. Il fut promu général en 1847 avant de revenir en France. En 1848, il devint gouverneur militaire de Paris et représentant de la Loire-Inférieure à l'Assemblée constituante dont il fut nommé vice-président. Exilé en Belgique après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851, il retourna à Nantes à partir de 1859 où il mourut en 1863.

Bégarie (rue Eugène)

Né en 1869, mort en 1955, Eugène Bégarie créa en 1920 la Société Bégarie Météreau et Rosay qui changea plusieurs fois de nom. Ce chef d'entreprise devint administrateur de la Caisse générale accident située rue de Strasbourg tout en assurant la présidence des HBM ou habitations à bon marché, ancêtres des HLM.

Bel Air (rue de)

Initialement dénommée rue du Vieux-Bel-Air, ce passage était réputé à risque en 1741 par le recteur de Saint-Similien qui craignait de s'y aventurer lors du transport du Saint Sacrement aux malades de ce quartier. En 1784, un document indique que la « grand'route n'étant pas achevée, c'est le seul chemin que suivent présentement les voituriers de Rennes, Saint-Malo et autres lieux ». Une cour dénommée « Justin » ou « de Bel air » existait en 1906 au n° 39. Il y eut également l'histoire de la sorcière de Bel air, de son vrai nom Madame de Saint-Amour, une femme qui prétendait guérir

les malades simplement en les touchant. Avec un nom pareil on pouvait tout espérer. Ces miracles à la nantaise ne durèrent qu'un temps et la sorcière fut contrainte de quitter le secteur.

Bêle (rue du)

Pour les Nantais, cette rue évoque le triste souvenir de l'exécution d'une partie des cinquante otages, le 22 octobre 1941. Il s'agissait de représailles après l'assassinat du Feldkommandant de la Loire-Inférieure, le lieutenant-colonel Hotz, abattu par des résistants communistes parisiens. Depuis la prison Lafayette, où ils étaient incarcérés, les otages furent emmenés au champ de tir du Bêle et fusillés en quatre groupes de trois ou quatre. Dans les années 1920, avant la Seconde Guerre mondiale, les membres de l'aéro-club de Nantes s'entraînaient sur ces lieux. Une maison d'arrêt de 510 places est actuellement en cours de construction sur le terrain du Bêle.

Belem (impasse du)

Construit à Nantes par les chantiers Dubigeon de Chantenay-sur-Loire, le *Belem* fut mis à l'eau le 10 juin 1896, sept mois après sa commande par la Compagnie nantaise Denis Crovan et Fils spécialisée dans le transport du cacao pour le compte des chocolateries Menier. Il fut successivement navire marchand pendant 33 campagnes jusqu'en 1914, yacht de plaisance puis navire école, lieu de transmission et de savoirs. Monument historique depuis le 27 février 1984, il s'agit du dernier trois-mâts barque français et le plus ancien trois-mâts d'Europe. La fondation Belem gère cette figure sacrée des mers qui a conservé son apparence des origines. Il fait parfois escale à Nantes, son port d'origine et d'attache.

Bellamy (rue Paul)

Ancien maire de Nantes né le 27 octobre 1866 à Brest. Décédé le 29 mars 1930 dans les Basses-Pyrénées, son corps fut rapatrié à Nantes et inhumé dans le cimetière privatif Durand-Gasselin situé dans l'enceinte du cimetière Miséricorde auprès de quinze autres caveaux de familles protestantes.

PORTRAIT

En 1908, alors qu'il était greffier en chef du tribunal civil, Paul Bellamy intégra le conseil municipal et fut élu maire de Nantes deux ans plus tard. Il occupa cette fonction jusqu'en 1928 tout en étant président de l'association des maires de France en 1920 et député de Loire-Inférieure de 1924 à 1928. Paul Bellamy fut un maire exemplaire durant la Première Guerre mondiale, prévenant et humaniste auprès de la population nantaise. En septembre 1916, il ouvrit une école de rééducation professionnelle pour mutilés de guerre sur le quai de Versailles. Il supervisa également les comblements de Nantes puisque c'est au début des années 1920 qu'il fut décidé de combler l'Erdre et cer-



Paul Bellamy.

tains bras de la Loire. En 2009, le cinéaste Claude Chabrol s'est inspiré du nom de cette longue rue nantaise pour son film *Bellamy* où Gérard Depardieu incarne un commissaire, façon Maigret, nommé Paul Bellamy.

Belleau (avenue Rémy)

Rémy Belleau, né à Nogent-le-Rotrou en 1528 et mort à Paris en 1577, était un poète français de la Pléiade. Il rejoignit le groupe du collège de Coqueret, dont faisait partie Pierre de Ronsard, Antoine de Baif et Joachim du Bellay – une rue voisine porte son nom – puis celui de la Pléiade en 1554. Traducteur du *Cantique des Cantiques*, Belleau fut aussi le premier à traduire en français la poétesse Sappho.

Belleville (rue)

Charles Godefroy Redon de Belleville était un administrateur et diplomate français. Né à Thouars en 1748, cadet de douze enfants, il mourut à Bailly en 1820. Il fut préfet de Loire-Inférieure en 1802 – où « ses dissentiments avec M^{re} Duvoisin furent tels qu'on dut séparer les deux hommes », nous apprend Auguste Pageot – avant d'être nommé intendant général du pays de Hanovre. À Nantes, la foule se pressa sur son passage au moment de son départ. Napoléon le nomma baron de l'Empire en 1810. « Bon citoyen, bon père, ami sincère, sa femme et ses enfants inconsolables ont érigé ce simple monument à sa mémoire », peut-on lire sur sa tombe au cimetière du Père-Lachaise.

Bellier (rue)

Né en 1835 à Angers et mort en 1912 à Nantes, quartier Doulon, Émile Léon Bellier fut inspecteur général des Eaux et Forêts dans le nord et l'est de la France. Il revint à Nantes dans le château de la Chalandrie, où vivaient ses parents à Doulon, qui fut anéanti par les bombes le 27 mai 1944. Cet humaniste fit bâtir à ses frais une maison hospitalière près de sa propriété en 1902. Il proposa même une rente annuelle au personnel de cet établissement à la condition que les malades du canton de Carquefou, dont Doulon faisait alors partie, fussent prioritaires. Il construisit également La Fraternelle, une grande maison à loyer réduit pour femmes seules, ainsi que des logements populaires. Anciennement, la rue portait le nom de rue Bouvier.

Belloc (rue Jean-Hilaire)

Peintre né à Nantes en 1786 et mort à Paris en 1866, Jean-Hilaire Belloc peignit la duchesse de Berry en 1824, ainsi que Michelet et le comte Arthur de Dillon en 1834. À Paris, cet ancien élève d'Antoine Gros et de Jean-Baptiste Régnaud, obtint une médaille de première classe en 1810 pour son œuvre *La Mort de Gaul*, ami d'Ossian. Il dirigea pendant plus de quarante ans l'école de dessin de la rue de l'École-de-Médecine. Son buste fut volé au cimetière du Père-Lachaise en 2006. Sa petite fille Marie Adélaïde Lowndes (1868-1947) est une célèbre auteure britannique.

Beloin (impasse)

Cet horticulteur nantais fournissait en graines et plantes de légumes la maison Thébaud située quai Flesselles, fort réputée dans

l'entre-deux-guerres. Une demoiselle Beloin était également propriétaire de terrains dans le quartier Sainte-Thérèse. À l'emplacement de cette impasse, la compagnie des tramways de Nantes entreposa quelque temps les anciens rails, notamment ceux de la route de Vannes, après 1958, année de l'arrêt (provisoire) de cette activité.

Belsunce (rue)

Henri François Xavier de Belsunce (1670-1755) fut évêque de Marseille en 1709. Il se distingua par son courage lors de l'épidémie de peste. La rue fut créée à Nantes en 1834 sur un terrain ayant appartenu à la famille Guimberteau.

Benoît (allée Arthur)

Né en 1843 et mort en 1923, cet officier de cuirassiers fut conseiller municipal en 1892, conseiller général du 6^e canton en 1901, puis président de la Chambre de commerce de Nantes et de la commission de surveillance du musée des beaux-arts.

Benoît (avenue Pierre)

Écrivain et académicien né à Albi dans le Tarn en 1886 et mort à Ciboure dans les Pyrénées-Atlantiques en 1962. Grand voyageur, il est l'auteur d'une quarantaine de romans dont *Koenigsmark* (1918), *L'Atlantide* (1919), *Bethsabée* (1938) et *Les Amours Mortes* (1961). Homme de droite, nationaliste et réactionnaire, ses maîtres à penser furent Charles Maurras, Maurice Barrès et Paul Bourget. Des années 1920 aux années 1950, il a souvent défrayé la chronique par ses aventures galantes et ses prises de position colonialistes, allant jusqu'à fabriquer son faux enlèvement par des membres du Sinn Féin. En septembre 1944, il est arrêté pour collaboration puis relâché en avril 1945. D'après l'éditeur José Corti, Louis Aragon aurait fait rayer le nom de Pierre Benoît des listes d'épuration. Dès lors, son roman *L'Atlantide* put être diffusé en feuilleton dans le quotidien communiste *Ce soir*.

Béranger (avenue Pierre-Jean-de)

Né en 1780 et mort à Paris en 1857, ce chansonnier protégé par Lucien Bonaparte était apprécié de son vivant par Goethe, Chateaubriand et Sainte-Beuve. Il fut connu grâce à des titres comme « Le Sénateur », « Le Petit homme gris » et « Le roi d'Yvetot ».

Bérard (rue Léon)

Ambassadeur du maréchal Pétain et du régime de Vichy auprès du Saint-Siège, Léon Bérard (1876-1960) fut ministre de l'Instruction Publique et des beaux-arts et ministre de la Justice sous Pierre Laval en 1936. Au sujet de la loi sur le statut des Juifs du 2 juin 1941, il répondit dans un rapport du 2 septembre 1941 que l'Église condamnait le racisme mais qu'elle ne contesterait pas la législation française sauf si des dispositions relatives au mariage étaient prises. À la Libération, devenu inéligible, à l'instar de tous ceux ayant confié le plein pouvoir au maréchal Pétain, Léon Bérard se consacra au barreau et aux Lettres.

Béraudière (avenue de la)

Victor de la Béraudière était l'un des chefs vendéens de l'insurrection de 1832, condamné par contumace et acquitté en 1837.

Berges (square Aristide)

Industriel papetier, ingénieur hydraulicien français et patron progressiste, Aristide Berges (1833-1904) était également l'inventeur de la houille blanche en faisant fonctionner pour la première fois une turbine par la seule force de l'eau.

Bernadette (rue)

Il s'agit d'un hommage à l'une des filles de M. Barbet, bijoutier dans l'allée du Commandant-Charcot et propriétaire de l'ancienne tenue maraîchère. Bernadette décéda enfant d'une rougeole. Cette voie rejoint la rue Anne-Marie, seconde fille de l'ancien bijoutier.

Bernard (rue et passage)

Plusieurs origines possibles pour le nom de cette rue. Dans le quartier de la Ville-en-Bois en 1818, un cabaretier tenant un établissement bacchique et gastronomique répondait au nom de Jean Bernard. Spécialiste de l'histoire de Chantenay, Daniel Pinson cite aussi le nom d'Eugène Bernard, seul élu socialiste en 1899. Enfin, n'oublions pas le peintre Émile Bernard (1868-1941) qui fut l'un des créateurs de l'école de Pont-Aven avec Paul Gauguin.

Bernard (rue Claude)

Le physiologiste Claude Bernard (1813-1878) est considéré comme le fondateur de la médecine expérimentale.

Bernhardt (avenue Sarah)

Surnommée « la Voix d'or » ou « la Divine » mais aussi « la Scandaleuse », Sarah Bernhardt (1844-1923), de son nom complet Marie Henriette Sarah Bernhardt, vécut sa petite enfance seule placée chez une nourrice à Quimper où elle ne parlait que le Bas-Breton. La silhouette et le style de cette chanteuse et comédienne, proche d'Oscar Wilde, inspirèrent la mode, les arts décoratifs et l'esthétique de l'art nouveau. Elle possédait un « bastion » à Belle-Île. Sarah Bernhardt s'est plusieurs fois produite au théâtre Graslin à Nantes à l'occasion de ses nombreuses tournées.

Bernier (chemin)

Étienne-Alexandre Jean-Baptiste Marie Bernier (1762-1806), prêtre catholique français et évêque d'Orléans, fut l'un des chefs des insurrections vendéennes. C'est aussi l'auteur des paroles et de la musique du « Réveil des Vendéens ».

Berruyer (rue Camille-David)

Né et mort à Nantes (1830-1912), ce médecin au grand cœur soigna les indigents.

PORTRAIT

Alors qu'une épidémie cholérique et de fièvre maligne ravageait l'île d'Yeu, Camille Berruyer fut le seul des quatre médecins à rester sur place pendant vingt-deux mois. En 1863, il créa dans son quartier de Nantes, le 6^e canton, un service gratuit pour les pauvres. En 1865, alors qu'une épidémie de choléra éclate dans le quartier Pilleux, il organise des ambulances avec quatre sœurs de charité, un service qui fonctionna huit mois. Médecin de la gendarmerie, il donna des soins gratuits aux gendarmes de

la 11^e région. Il fut successivement chirurgien-major en 1870, médecin municipal nommé par le maire Waldeck-Rousseau en 1873, médecin-major des sapeurs-pompiers puis de l'assistance publique. Il sauva deux personnes de la noyade et deux autres dans l'incendie de la rue du Calvaire en 1885. « Il est des hommes dont le nom restera à jamais populaire dans notre ville », dira le maire Paul Bellamy lors de la cérémonie d'enterrement au cimetière Miséricorde, « leur dévouement, leur abnégation, leur désintéressement, la bienveillance, disons mieux, l'amitié qu'ils témoignent en toute occasion à leurs concitoyens leur ont acquis des droits à la reconnaissance de la population tout entière. C'était chez les humbles surtout que l'on bénissait son nom ; il savait venir en aide avec simplicité ». Comme son ami le docteur Guépin, il donnait « aux plus déshérités le plus d'amour ».

Berry (rue duchesse du)

Marie Caroline Ferdinande Louise de Bourbon (1798-1870), princesse des Deux Siciles, était l'épouse de Charles Ferdinand d'Artois, duc de Berry. Elle est principalement connue pour sa folle équipée vendéenne en 1832 qu'elle effectua en qualité de « régente » avec son fils Henri d'Artois, prétendant au trône de France. Elle espérait soulever la Vendée contre le gouvernement de Louis-Philippe. Son combat étant voué à l'échec, elle fut finalement arrêtée à deux pas du château des ducs, alors qu'elle s'était réfugiée dans une cheminée qui camouflait une cachette secrète : deux gendarmes ayant fait un feu pour se réchauffer, la fumée fit sortir le loup du bois. « Il faut saluer le comportement hors normes de cette femme libre, romantique, qu'admirait George Sand », écrit l'historien nantais Joël Bregeon qui lui a consacré un livre aux éditions Tallandier.

Bert (rue Paul)

« Ni Dieu, ni maître, à bas la calotte et vive la Sociale » était l'une des devises préférés du libre-penseur, physiologiste et homme politique Paul Bert (1833-1886). Père fondateur avec Jules Ferry de l'école gratuite, laïque et obligatoire, il fut notamment ministre de l'Instruction publique en 1881 et termina sa vie président général du protectorat de l'Annam-Tonkin. Il mourut du choléra sept mois après sa nomination.

Berthaud (passage)

Selon le Nantais Francis Redureau, Berthaud est l'un des 36 membres du Comité qui géra Nantes à la fin de la Révolution et qui créa les bureaux de bienfaisance. Daniel du Marcenet, autre auteur, y voit le propriétaire du terrain. Les deux ne sont pas incompatibles.

Berthelot (avenue Marcellin)

Pierre Eugène Marcellin Berthelot (1827-1907) était un chimiste, historien des sciences et homme politique français. Il fut ministre de l'Instruction publique et ministre des Affaires étrangères. Lui qui ne souhaitait pas survivre à son épouse Sophie Niaudet, malade, s'éteignit quelques minutes après elle. C'est donc ensemble que le couple fut inhumé au Panthéon, Sophie Niaudet devenant ainsi la première femme à y reposer.

Bertin (boulevard Maurice)

Né et mort à Nantes, Maurice Bertin (1874-1967), docteur en droit, fut président du tribunal de commerce de Nantes de 1922 à 1926.

Bertrand (rue Henri-Gatien, comte Bertrand)

Henri-Gatien Bertrand était un général du Premier Empire compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène, né en 1773 à Châteauroux dans l'Indre et mort dans la même ville en 1844.

Bertrand-Geslin (rue Jean-Baptiste)

Né en 1770 et mort en 1843, Jean-Baptiste Bertrand-Geslin fut nommé par l'empereur Napoléon, maire de Nantes de 1805 à 1813, puis d'avril à septembre 1815. Il fut président du collège électoral de la Loire-Inférieure en 1809 et devint baron de l'Empire en 1810. Après la désastreuse campagne de 1812, il offrit à l'empereur, au nom de la ville de Nantes, cinquante cavaliers équipés. On le retrouva maire de La Flèche en 1830. Son fils Charles, membre fondateur de la société d'Histoire naturelle de Paris, offrit d'importantes collections de minéraux ainsi que sa bibliothèque à la ville de Nantes.

Bertreux (rue Edmond)

Le peintre nantais Edmond Bertreux est né en 1911 et est décédé le 14 octobre 1991. Fils de Jean Bertreux, peintre amateur, il passa son enfance dans une petite maison basse de la rue de la Vallée à Trentemoult. Sa première exposition eut lieu à la galerie Préaubert en 1930 où le jeune homme de 19 ans y présenta cinq dessins. Marc Elder, conservateur du château des ducs de Bretagne, écrivit sur la plaquette de promotion : « Je viens de connaître Edmond Bertreux. Son œuvre si particulière qui m'a touché, je vous le dis, cher ami, au plus haut point, est digne de figurer sur les cimaises de nos grands musées nationaux ». Edmond Bertreux fixa sur sa toile les derniers grands voiliers, les remorqueurs, les roquios et de nombreuses scènes de Saint-Jean-de-Boiseau, notamment les processions et le moulin de La Rochelle, sujets de prédilection à l'image du marais vendéen et de la campagne de Bouguenais. Du vieux tramway au

Le fils et le petit-fils d'Edmond Bertreux présentent des œuvres de leur père et grand-père.



moderne, des rues incontournables, il croque la vie de tous les jours, celle de nos aînés les Nantais. « Je vis pour ma peinture et non par ma peinture », disait l'artiste. « Peindre, ce n'est pas planter son chevalet au milieu de la campagne et reproduire ce qu'on voit comme une carte postale. Il faut en saisir l'âme, l'atmosphère, les mœurs de ceux qui y vivent ». C'est un chirurgien de Nantes, le docteur Gaudin, qui lui acheta sa première peinture en 1933. « Il avait horreur de vendre des tableaux », indique son petit-fils Julien. « Il préférerait les garder. Il a pratiqué le troc à grande échelle. Parfois, il disait même à un acheteur potentiel : je vais vous faire le même mais en plus petit ! » Sa dernière exposition eut lieu à la Maison de la mer, quai de la Fosse, en avril 1990. Grâce à ses enfants, son atelier est resté en l'état, non loin de la cathédrale de Nantes.

Billault (boulevard Auguste-Adolphe-Marie)

Né à Vannes en 1805 et mort à Basse-Goulaine en 1863. Il fut bâtonnier au barreau de Nantes à l'âge de 25 ans, député de 1837 à 1854, conseiller municipal de Nantes, sénateur et ministre de l'Intérieur de Napoléon III de 1854 à 1858. Selon Yves-Henri Nouilhac, ancien professeur d'Histoire contemporaine à l'université de Nantes, « à la chambre, Adolphe Billault se fait le porte-parole des armateurs nantais toujours intéressés par le commerce du "bois d'ébène"... L'attitude de Billault correspond à celle d'une fraction importante de la bourgeoisie nantaise ». Il était l'ami du docteur Guépin, du maire Ferdinand Favre, des Mangin et de l'imprimeur Camille Mellinet et possédait une propriété aux Grézillières à Basse-Goulaine. Il mourut à l'âge de 57 ans.

Sa statue fut élevée place Lafayette, l'actuelle place Aristide-Briand, mais n'y resta que trois ans avant d'être transférée en 1870 dans le jardin du musée Dobrée. Elle fut envoyée à la fonte par les Allemands en 1939.

Billot (rue Henri)

Né et mort à Nantes, Henri Billot (1863-1938) était un géomètre expert foncier. Il fit partie des créateurs du Crédit immobilier familial de Nantes le 7 mars 1929 dont l'objectif avoué était le droit au logement pour tous. Le siège social est toujours situé à la même adresse, 10, rue de Bel-Air.

Biré (rue Edmond)

Historien et critique littéraire, Edmond Biré est né à Luçon en 1829 et mort à Nantes en 1907. C'est en 1854 qu'il s'inscrit au barreau de Nantes en tant qu'avocat puis devient secrétaire de la Chambre de commerce (1859) et directeur de la savonnerie Serpette en 1870. Vingt ans plus tard, il se consacre pleinement à son activité littéraire. « On lui doit une fresque historique en cinq volumes sur la Révolution française », souligne Xavier Trochu des archives municipales de Nantes, « dont son fameux ouvrage *Le Journal d'un bourgeois à Paris pendant la Terreur* (1884) ». Auteur de biographies, dont celle de Balzac, il écrit dans plusieurs revues : *La Gazette de l'Ouest*, *L'Union de l'Ouest*, la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Comme éditeur, il publiera les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand (1899-1900). Marié à une fille d'armateurs, Anne Matois, il aura huit enfants. La mort le surprend tandis qu'il rédige un livre sur Musset dans son appartement du 16, boulevard Delorme.

Biret (chemin Aimé-Charles-Louis)

Né en 1767 à Champ-Saint-Père en Vendée et mort en 1839 à Paris, Charles-Louis Biret fut procureur aux Sables-d'Olonne et pourchassa les prêtres réfractaires en 1792. En 1861, il publie *Le Christianisme en harmonie avec les plus douces affections de l'homme*.

Biscuiterie (rue de la)

Lu et approuvé. Lu comme LU de Lefèvre Utile, une histoire nantaise qui a laissé pour trace un bâtiment, devenu lieu culturel - rebaptisé lieu unique - et sa tour emblématique. C'est en 1886 que fut construite cette usine sous le nom de Manufacture Lefèvre-Utile, des deux côtés de l'avenue Carnot. Mille personnes vont travailler dans cette entreprise qui fabrique des petits beurres, des Pailles d'or avec confiture de framboises, des P'tits Lu. L'architecte Auguste Bluysen a conçu les deux tours en 1905 et 1909, phares qui rayonnent au-dessus de la Loire qui borde alors la fabrique à gâteaux et de l'autre côté le château des ducs de Bretagne. La rue de la Biscuiterie longe ce bâtiment qui attirait en hiver, par la chaleur qu'il dégageait au temps de son exploitation, les clochards, dont la célèbre Titine Vert-de-gris. L'odeur des biscuits embaumait alors tout le quartier.

La tour Lu que l'on connaît aujourd'hui a été refaite en 1998 par l'architecte Jean-Marie Lépinay, les originales ayant été décapitées dans les années 1970. Les biscuits sont désormais fabriqués dans des usines ultra-modernes, dont l'une est située sur la commune de La Haye-Fouassière (capitale de la fouace, autre gâteau nantais), dans le vignoble.

Bisson (rue Hippolyte)

Né à Guémené-sur-Scorff en 1796 et mort en 1827, Hippolyte Bisson est entré dans l'histoire de la guerre sur mer en se faisant sauter avec son bateau (il avait demandé à l'équipage de s'enfuir) afin d'éviter la prise de son navire par des pirates grecs.

Bitche (rue)

Ce nom fut donné en référence à la citadelle de Bitche en Moselle lors de la guerre franco prussienne de 1870. La citadelle ainsi que les souterrains sont classés à l'inventaire des monuments historiques depuis 1979.

Biton-Caillé (avenue Marie)

Ce nom provient de la famille de Charles Caillé (lire ce nom), des pépiniéristes nantais qui eurent leurs heures de gloire au point de réaliser des cartes postales de leurs cultures.

Bizot (rue Georges)

Ce notaire parisien (au n° 2, rue de Vienne) géra notamment l'héritage de la famille Le Lasseur, dont le plus célèbre représentant était l'avocat général à la cour des comptes René-François Le Lasseur (1754-1838). Un boulevard lui appartenant sur le terrain de la Saulzinière porte d'ailleurs son nom.

Blanc (rue Louis)

Historien, publiciste et député d'extrême gauche, Louis Blanc (1811-1882) écrivit une *Histoire de la Révolution de février 1848* à

laquelle il prit part. Fondateur de la Revue du Progrès, il envisageait la société dans un univers d'échange économique basé sur la complémentarité plutôt que sur la concurrence, la fraternité plutôt que l'individualisme. L'ancien nom de cette rue était celui de Nouveau-Pont.

Blanchart (rue Joseph)

Né en 1860 à Nantes, il fut secrétaire de la Bourse du travail de Nantes. Lors des grandes grèves de mars, avril et mai 1907, Joseph Blanchart déploya tout son charisme et sa puissance au monde du travail. Toutes les corporations de Nantes étaient alors touchées : les ouvriers des engrais, les déchargeurs de charbon, les dockers, les ouvrières de la manufacture des Tabacs, les ouvriers maçons, les manoeuvres et les terrassiers. Il négocia métier par métier, en proie à de virulentes critiques du patronat. La fédération socialiste lui vint en aide en rappelant « que Blanchart est depuis longtemps la victime d'une campagne de dénigrement et de calomnies ». Il quitta la Bourse du travail après treize ans à sa tête, en août 1911. Il devint directeur de la Maison du marin, alors rue de la Hautière. Cette « maison » entendait venir en aide aux marins en attente d'un embarquement « tout en préservant leur moralité contre les dangers qui les menacent de toutes parts ». Élu aux élections municipales, il rejoignit la municipalité Bellamy et fut membre du bureau des Hospices civils et du comité du Fonds municipal de chômage. Le nom de Blanchart fut donné en remplacement de la Hautière, un an après sa disparition le 18 mars 1927.

Blanchon (boulevard François)

François Blanchon, né en 1893 à Saint-Nazaire et mort en 1972, fut le maire de sa ville natale pendant 39 ans de 1925 à 1941 puis de 1945 à 1968.

PORTRAIT Premier élu député socialiste de Loire-Inférieure en 1928, il devint sous-secrétaire d'État à la Marine en juin 1936 puis sous-secrétaire d'État à l'Armement du 21 mars au 10 mai 1940. Mai 1941, il démissionne de sa mandature municipale. Arrêté et incarcéré, il fit partie d'un groupe d'otages, après le meurtre du lieutenant-colonel Hotz, que les nazis n'exécutèrent pas. L'ancien ouvrier des chantiers de Saint-Nazaire et des Jeunesses socialistes (de 1906 à 1910) fut élu au Parlement européen de 1962 à 1964. Trois rues portent son nom en Bretagne.

Blandin (rue)

Le docteur Jean Blandin, naturaliste né en 1806 à Mauves, est l'auteur d'un *Catalogue des oiseaux observés en Loire-Inférieure* qui fait référence aujourd'hui encore. Une œuvre collective intitulée *Les Oiseaux de Loire-Atlantique, du XIX^e siècle à nos jours* publiée en 1993 poursuit le travail de Blandin. On y apprend notamment qu'un héron cendré marqué au lac de Grand-Lieu fut retrouvé en Amérique du Sud.

Blanqui (rue)

Insurgé permanent, Louis-Auguste Blanqui (1805-1881) était surnommé « L'enfermé » car il passa trente-sept années de sa vie en prison. Ce communiste, qui avait pour frère Adolphe Blanqui

(1798-1854), théoricien et économiste libéral, fut en effet mêlé à toutes les conspirations républicaines de son époque. Sa vie fut un combat pour le suffrage universel, la suppression du travail des enfants ainsi que l'égalité entre homme et femme. Cent mille personnes suivirent ses obsèques au Père-Lachaise. En 1904, le nom de Blanqui fut attribué à la rue des Garennes-de-Pilleux par la commune de Chantenay.

Blériot (rue Louis)

L'année 1910, celle où Nantes connut les grandes fêtes de l'aviation, fut également l'année où Louis Blériot (1872-1936) construisit l'aérobis inaugurant l'ère du transport de passagers. Son pilote, Léon Lemartin, battit le record du monde avec sept passagers. Un an auparavant le 25 juillet 1909, Louis Blériot était le premier à traverser la Manche en avion à bord d'un Blériot XI.

Blouin (impasse Auguste)

Cet industriel nantais, né en 1884, était l'un des cinquante otages fusillés le 22 octobre 1941. Il faisait partie du groupe des anciens combattants avec Paul Birien, Joseph Blot, Auguste Blouin, Alexandre Fourny et Léon Jost. L'un d'eux, Marin Poirier, fut le premier fusillé nantais, exécuté le 31 août. Tous officiaient dans des associations d'anciens combattants chargés, l'été 1940, d'aider les 50 000 prisonniers de guerre détenus en Loire-Inférieure. Sous couvert de cette assistance, ils organisaient un réseau d'évasion de prisonniers, qui une fois hors des camps étaient acheminés en Angleterre ou en zone libre. C'est depuis les bureaux de l'Association des mutilés et réformés rue Saint-Léonard que le réseau opérait. Auguste Blouin était chargé de la trésorerie.

Bobierre (rue Pierre-Adolphe)

Surnommé le « Pierre l'Ermite des engrais » pour la constance de son action, Pierre-Adolphe Bobierre (1823-1881) prit en 1852 la direction du laboratoire d'analyses agricoles, premier laboratoire de chimie agricole de France. Il était situé rue du Moulin avant de déménager à l'École supérieure de sciences à Nantes et dans les dépendances de l'École de médecine et de pharmacie. En 1895, il intégra l'Institut Pasteur de la Loire-Inférieure sur le boulevard Victor-Hugo : études des céréales, légumes, pommes à cidre, analyses des beurres, recherche du cuivre dans les vins des vignes sulfatées, sur la santé, les eaux de Nantes ou l'insalubrité du quartier de Pont-Rousseau.

Boccage (rue Anne-Marie)

Anne-Marie Fiquet du Boccage, née Le Page à Rouen en 1710 et morte à Paris en 1802, était une écrivaine (*Le Paradis Terrestre, Les Amazones*), poétesse et dramaturge française. Voltaire fit de grands éloges à cette femme hors du commun, notamment pour le poème en dix chants *La Colombiade*. Véritable « star » en son temps, fêtée de ville en ville, elle prit la plume pour soutenir d'autres femmes artistes. Seules les villes de Nantes et de Rouen lui rendirent hommage en baptisant une rue de son nom. C'est aussi ici, à l'hôpital du Boccage pendant la Première Guerre mondiale, qu'eut lieu la rencontre entre André Breton et Jacques Vaché. Une autre histoire. L'auteur de ce livre raconte dans *La Mort de Jacques Vaché* (Éditions D'Orbes-ter), la fin tragique de celui qui inspira le surréalisme à André Breton.

Bocq (rue Josette)

L'officier Paul Bocq fonda avec Henri Adam, garagiste, le réseau de résistants Bocq-Adam le 15 septembre 1940. Alors que le second fut fusillé, le premier réussira à rejoindre les FFI du général de Gaulle après s'être évadé de la forteresse de Brest. Son épouse Josette Bocq, qui s'occupait seule de ses cinq enfants, fut condamnée à cinq ans de réclusion. Déportée à Bergen-Belsen, elle y perdit la vie en 1945 à la suite d'une injection d'une piqûre de pétrole, peu avant la libération du camp.

Bodiguel (rue Yves)

Yves Jean-François Bodiguel (6 août 1910-3 mai 1945) fut ouvrier tourneur dans plusieurs entreprises nantaises, secrétaire de la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC) et vice-président de l'Union nantaise des syndicats des travailleurs chrétiens. En 1928, il participa à la fondation de la JOC dans sa propre ville et la présida. Pendant l'Occupation, il dirigea dans la clandestinité, avec Édouard Moissant, les Syndicats chrétiens de Nantes et du département puis rallia l'Armée secrète. Sous-lieutenant de la Résistance, il fut interpellé en avril 1944 par la Gestapo et déporté en Allemagne au camp de Neuengamme. Il mourut le 3 mai 1945 à 35 ans sur un navire bagne au large de Lubeck en mer Baltique à la veille de sa libération. La Fédération CFTC de la Métallurgie donna son nom au premier des centres de formation professionnelle des métaux de la région parisienne, à Issy-les-Moulineaux.

Boffrand (rue Germain)

Il y a une faute, ce n'est pas un « o » comme l'indique la plaque mais un « au » qu'il faut lire pour Germain Bauffrand, né à Nantes le 7 mai 1667, mort à Paris en 1754. En atteste l'acte de baptême de ce célèbre architecte et décorateur, conservé aux archives municipales de Nantes. Petit-fils de Mathurin Bauffrand, peintre et maître sculpteur à Machecoul (44), fils de Jean Bauffrand maître sculpteur et architecte à Nantes, c'est le deuxième garçon d'une fratrie de douze enfants. Il étudia à l'université de Nantes, pour devenir maître-ès-arts comme son frère aîné Guillaume avant de venir vivre à Paris. Élève de Girardon et de Jules Hardouin-Mansart, membre de l'Académie d'architecture en 1709, il édifia l'hôpital des Enfants trouvés au parvis de Notre-Dame à Paris. Cet architecte majeur du style régence qu'il contribua à créer, travailla pour le duc de Lorraine, construisit le palais ducal de Nancy, le château de Lunéville, l'église Saint-Michel de la même ville, de nombreux châteaux en Lorraine et en Allemagne. On lui doit aussi le fameux puits de Bicêtre, les ponts de Sens et de Montereau, et à Nantes, le bel immeuble situé 1, place de la Bourse.

Boileau (rue Nicolas)

Nicolas Boileau (1636-1711), dit aussi Boileau-Despréaux, le « législateur du Parnasse », était un poète, écrivain et critique français, auteur de satires, d'épîtres et historiographe du Roi en 1677. Nommée en premier lieu rue du Merle-Blanc, la rue Boileau communiqua grâce à des escaliers avec les rues Crébillon et Rubens jusqu'en 1922. Elle était séparée du quartier du Calvaire par la rue du Chapeau-Rouge et une salle éponyme où un bal fut donné en l'honneur de Napoléon 1^{er} en visite en 1808. Lors du prolonge-

ment de la rue du Calvaire, cette salle disparut. La rue fut détruite pendant les bombardements de 1943 qui rasèrent notamment la galerie d'art Mignon-Massart, tuant sa propriétaire, le peintre Carcasse et ses invités.

Boissier (rue Émile)

S'il n'y avait cette rue et la publication en 2009 de l'ouvrage *Émile Boissier, anthologie poétique* (Jean-Pierre Fleury), ce poète, mort à l'âge de 35 ans, resterait à jamais au fond des oubliettes. Émile Boissier (1870-1905) a néanmoins été le sujet d'une monographie en 1923 écrite par André Perraud-Charmantier (auteur d'un livre sur Le Clou), préfacée par Marcel Giraud-Mangin et publié chez Durance. Composé de poésies et de proses rythmées, le premier recueil d'Émile Boissier, paru en 1893, avait pour nom Dame Mélancolie et a été préfacé par Paul Verlaine. Celui-ci trouve la pensée du poète nantais « revêtue d'une forme parfaite, solide, souple et brillante comme une arme de luxe ». Il salue ce « superbe premier livre qui engage fort l'auteur ». Les parents d'Émile Boissier tenaient un magasin de vaisselle et faïences au 9, rue d'Orléans à Nantes. Il avait deux frères artistes et une sœur.

« Sa poésie s'est toujours cantonnée dans le style symboliste ou idéaliste », écrit Jean-Pierre Fleury, auteur et éditeur de l'ouvrage sur Émile Boissier. « Du sérieux et un peu d'humour, du tragique ou du mélancolique quotidien dans sa poésie [...] Pas de futurisme ». Émile Boissier publia des poèmes dans les revues *Nantes Lyrique, L'Ouest artiste, Simple Revue, La Cloche, L'Hermine de Bretagne, La Revue nantaise, le Korrigan*. Dans ces revues poétiques, les textes d'Émile Boissier côtoyèrent ceux de Dominique Caillé (lire ce nom) qui vécut près du parc de Procé. Il contribua aussi à la revue annuelle *Le Magazine Pittoresque*. Ce poète, qui fréquenta le gotha de la poésie bretonne et parisienne, a écrit *Esquisses et fresques, Le psautier du barde*, publié en 1894 et préfacé par Armand Sylvestre *Chemin de l'Irréel* (1895) ou le *Chemin de la Douleur* (1901). « Les causes de sa mort précoce relèvent du surmenage, de l'épuisement et de la neurasthénie », conclut Jean-Pierre Fleury. Émile Boissier a été enterré « au Panthéon des laissés-pour-compte, où l'on retrouve une myriade d'étincelants artistes de l'écriture – oubliés, bannis, phagocytés : Laurent Tailhade, Hugues Rebell, Léon Bloy... »

Bois-Haligan (rue du)

Située au 1^{er} de la rue du Bois-Haligan dans le quartier Chantenay, la villa Ty Brao fait partie des lieux emblématiques de la Résistance nantaise. Une plaque en marbre rappelle au passant qu'ici, le 25 décembre 1940, fut établie la première liaison radio clandestine avec Londres. C'était également entre ces murs qu'Honoré Estienne d'Orves organisa le réseau Nemrod chargé de renseigner les Alliés. Hélas, dans la nuit du 21 au 22 janvier 1941, celui qu'on surnommait « l'aristo-patriote » fut trahi par Georges Marty, agent du contre-espionnage allemand. Il fut fusillé le 29 août 1941 au Mont-Valérien.

Bois-Tortu (rue du)

Selon Auguste Pageot, cette expression populaire consacrée en 1818 rappelle que des vignobles existaient dans cette partie de la ville. Actuellement au XIII^e siècle, elle reliait le quai de l'Erdre, arctuel cours des Cinquante-Otages, à l'église Saint-Nicolas.

Édouard Pied précise que sur un plan manuscrit de 1823, la rue du Bois-Tortu démarrait en ligne droite puis obliquait vers le quai Cassard, elle était sinueuse comme le bois de la vigne. De Tortu à « tordu », il n'y a effectivement qu'un pas.

Bolo (rue Ferréol)

Ce docteur en droit né à Brest en 1899 et mort à Nantes en 1956 fut président national des experts comptables de France et conseiller municipal de Nantes en 1929.

Bonne-Garde (rue)

La rue Bonne-Garde longe le dos du cimetière Saint-Jacques et l'hôpital du même nom. Dans ce quartier, on fêtera en 2018 les 70 ans de la revue Bonne-Garde, dont le siège (qui englobe un cinéma de quartier, des associations sportives et culturelles) est situé 20 rue du Frère-Louis. C'est en effet en 1948 que fut d'abord créé, par Marcel Guého, le Crochet-Club qui deviendra le théâtre des Variétés puis la revue de patronage Bonne-Garde. Marcel Guého présidera durant vingt-cinq ans cette revue satirique dans la lignée de La Cloche. Jean-Yves Stéphant a ensuite présidé cette troupe d'amateurs qui réunit une centaine de bénévoles passionnés, certains en sont à la troisième génération comme la famille Métivier. Chaque année, quelque dix mille personnes assistent à la vingtaine de représentations données par la revue. Le président actuel est André Lamberthon. Non loin de cette salle de quartier, la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Garde se dresse près de l'hôpital Saint-Jacques. Elle a été construite par les bénédictins du prieuré de Saint-Jacques au XVII^e siècle.

Bon-Pasteur (place du)

Réputée pour son petit manège, sa librairie Vent d'Ouest, la place du Bon-Pasteur tire son nom d'une ancienne maison de refuge. Celle-ci fut fondée en 1693 par une lingère, Mademoiselle Gaudin, et le diacre Barbot de Lapérinière. Ce « Bon pasteur » avait pour but de venir en aide aux jeunes filles détournées de leur devoir. Ces bons sentiments furent de courte durée, l'abbé de la Noë-Mesnard, prêtre au séminaire de Saint-Clément, la transforma en maison de répression. Elle fut démolie en 1761 puis reconstruite.

Bon-Secours (rue)

En 1443, à la demande des habitants de l'île de la Saulzaie (île Feydeau), une chapelle fut construite et dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours. Détruite à la Révolution, la statue de la Vierge disparut. On retrouva sa piste en 1920 et la Madone de la Saulzaie fut alors remise à l'église Sainte-Croix. Le couronnement de Notre-Dame de Bon-Secours eut lieu le 26 juin 1932 en présence de Monseigneur Gaillard, archevêque de Tours. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle sera abîmée par les bombardements puis restaurée. Elle se trouve toujours aujourd'hui à Sainte-Croix.

Bonamy (rue François)

Médecin et botaniste français, François Bonamy naquit à Nantes en 1710 et s'y éteignit en 1786. Médecin personnel de Barin de la Galissonnière, son fait d'arme fut d'avoir identifié, grâce à un rameau ramené par le jeune apothicaire Louvrier, le laurier tulipier ou *ma-*

gnolia grandiflora planté en 1731 à la Maillardière près de Rezé par Darquistade, maire de Nantes. Fondateur de la société d'agriculture de Bretagne, la première en France, il enseigna la botanique gratuitement et publiquement pendant un demi-siècle. Régent de la faculté de médecine de Nantes en 1738, procureur général, puis recteur de l'Université royale de Nantes, il prit en charge à ses frais le Jardin des apothicaires, alors abandonné. Il écrivit en 1782 *Flore des environs de Nantes*. Armand Prudent Lemerle lui succéda à la tête du jardin botanique.

Bonde (place de la Bonde)

Les vieux Nantais se souviennent du café de la Bonde, lieu animé de rencontres souvent arrosées.

FOCUS Cette Bonde ainsi nommée était le nom d'une ancienne boire en amont du port Communeau, l'actuelle petite place près de la préfecture, qui fut en d'autres temps un petit port. Avant qu'elle ne disparaisse, la bonde était un marais improbable recevant les eaux ménagères et servant de fosses d'aisance, ce qui en faisait un lieu particulièrement nauséabond. Au milieu du XIX^e siècle, un grand jardin au n° 70 de la rue du Préfet-Bonnefoy était traversé par un cours d'eau se déversant à la Bonde au quai de Barbin. Sous un hangar de ce jardin, une vingtaine d'ouvriers fabriquaient des boutons destinés à l'armée. Les enfants y vendaient les os servant à leur fabrication qu'ils rapportaient de la maison ou trouvaient dans la rue.

Bonduelle (avenue Jean-Claude)

Homme politique nantais, Jean-Claude Bonduelle (1935-1984) fut le président départemental du parti radical socialiste et adjoint au maire de 1977 à 1983 sous la municipalité d'André Chénard. Il mourut au cours d'une plongée sous-marine.

Bonnamen (rue)

À l'image de nombre de rues nantaises, la rue Bonnamen porte le nom des anciens propriétaires du terrain sur lequel elle a été construite. Cette voie, anciennement « passage », date de 1873.

Bonne-Louise (rue)

Née à Nantes en 1806, Louise-Françoise Dumoustier de la Brosse épousa en 1829 un commis des douanes, M. Charrier, originaire de Saint-Domingue. La bonté de son épouse était si proverbiale que le nom de Bonne-Louise fut donné à cette rue en souvenir.

Bonnefoy (rue du préfet)

Né en 1899 en Saône-et-Loire, Édouard Bonnefoy mourut en mer Baltique en avril 1945 à bord de l'un des quatre bateaux bombardés et dans lesquels étaient entassés près de dix mille déportés du camp de concentration de Neuengamme. Le camp avait été « vidé » au début du mois de mai de toute sa population afin d'éliminer les traces des exactions nazies. Ce préfet, résistant dès 1941, avait été nommé à Nantes par décret du 6 juillet 1943. Muté par la suite à Lyon, c'est de cette ville qu'il entretenait des contacts réguliers avec les responsables des services rattachés à Alger. Il fut

arrêté sur dénonciation par la police allemande après avoir aidé de nombreux résistants de la région lyonnaise. Il transmettait notamment des informations aux résistants travaillant au sein du NAP, le noyautage des administrations publiques. Il fut alors transféré à Compiègne puis déporté à Neuengamme. Parmi les 106 000 déportés, 55 000 personnes y trouvèrent la mort. « Très peu nombreux sont ceux qui ne servirent d'abord pas l'État sous le régime de Vichy et n'eurent pas à entendre ses édits », analysent François Bloch-Lainé et Claude Gruson dans leur livre *Hauts fonctionnaires sous l'Occupation*. Édouard Bonnefoy entendait former une association des anciens déportés de Neuengamme, indiquèrent des témoins qui le connurent en déportation. Il reçut la médaille de Résistance en 1946 à titre posthume, ainsi qu'un certificat d'appartenance à la Résistance intérieure française et la carte de Combattant volontaire de la Résistance.

Bonnevay (rue Laurent)

Avocat et homme politique, Laurent Bonnevay (1870-1957) fut l'un des 80 parlementaires à refuser de voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Il reste peu de traces de la mémoire de Laurent Bonnevay, tant à Lyon que dans sa circonscription électorale du Beaujolais. Une partie du boulevard périphérique et une station du métro lyonnais portent son nom. La rue Laurent-Bonnevay se trouve dans le quartier Saint-Jacques à Nantes.

Botrel (rue Théodore)

Né à Dinan en 1868 et mort à Pont-Aven en 1925, le chansonnier Théodore Botrel est l'auteur de l'incontournable Paimpolaise et sa falaise imaginaire, ainsi que d'une centaine de chansons qui connurent, en son temps, un grand succès populaire. Il inventa même, pour servir la chouannerie : *Le Mouchoir rouge de Cholet*, avec ces vers immortels :



*J'avais acheté pour ta fête,
Trois petits mouchoirs de Cholet,
Rouges comme la cerisette,
Tous les trois,
Ma mie Annette,
Ah qu'ils étaient donc jolies,
Les petits mouchoirs de Cholet.*

Et ceux non moins définitifs, restés dans toutes les mémoires :

*Par le petit doigt
Par le petit doigt, lonla, lonlère,
Par le petit doigt, lonla,
Par le petit doigt, lonla.*

Aux fêtes de la Bretagne en 1910 sur le cours Saint-Pierre à Nantes, l'artiste était présent avec son épouse dans un village au folklore breton reconstitué. Il s'y produisit à plusieurs reprises et fit l'objet de plusieurs cartes postales commémoratives.

Bouchaud (avenue et passage)

L'avenue rend hommage à Émile Bouchaud, né à l'île Maurice en 1812 d'un père breton et d'une mère créole. Poète excellent dans le sonnet, il était fortement rattaché à Nantes par ses relations littéraires et les souvenirs de sa famille, propriétaire du terrain où fut ouverte cette rue en 1837. Quant au passage, il portait le nom d'un raffineur, parent du poète. Sa veuve fit différents legs à des établissements de bienfaisance et à l'église Sainte-Croix.

Bouffay (place du)

Située dans le quartier touristique nantais, la place apparaît dans une scène du film *Une chambre en ville* de Jacques Demy en 1982. Avec ses terrasses de bistrot et son marché couvert ouvert aux quatre vents, la place du Bouffay n'était pas aussi paisible par le passé.

FOCUS En 1849, des fouilles mirent à jour les fragments d'un bas-relief représentant un combat d'Amazones qui seraient les vestiges d'un temple du III^e siècle. Il y fut construit le palais comtal de Conan I^{er} le Tort en 988, un premier château en 1207, puis un hôtel de la Monnaie dont la fonderie était adossée à une ancienne tour du fort. En 1386, année où Nantes connut également un tremblement de terre, Robert, sire de Beaumanoir, vainquit Tournemine lors d'un duel. De nombreuses têtes furent coupées sur cette place : le vieux château fut transformé en prison à partir de 1467, puis en tribunal civil et militaire en 1551 et une potence y fut érigée de 1642 à 1764. Quatre condamnés à mort furent conduits place du Bouffay la nuit du 26 mars 1720 : Pontcallec, de Talhouet, du Couédic et de Montlouis. L'histoire raconte que le marquis Clément de Pontcallec, âgé de 22 ans, qui avait fomenté la conspiration, apostropha son ami du Couédic déçu de ne plus avoir son chapeau afin de saluer le prêtre qui leur présentait le crucifix : « Qu'avons-nous besoin de chapeau, ami, on nous enlèvera bientôt le moule ! » À la Révolution, le cruel Jean-Baptiste Carrier, inventeur des noyades de Nantes, y créa un tribunal révolutionnaire. On estime à cinq mille le

nombre de ses victimes. Au XIX^e siècle, dans le cadre du plan d'embellissement de la ville de l'architecte Ceineray, tout fut rasé et plus rien ne subsista du château. Quant à l'origine du nom du Bouffay, elle reste encore inconnue.

Bouguer (rue Pierre)

Sur le petit port du Croisic, une statue sculptée par l'artiste Jean Fréour de Batz-sur-Mer (1919-2010) a été érigée en hommage à Pierre Bouguer, enfant du pays né en 1698. Ce mathématicien, physicien et hydrographe est l'auteur de *Traité du navire*, première synthèse de l'architecture navale, et inventeur de l'héliomètre. Deux cratères, l'un sur la Lune et l'autre sur Mars, portent son nom. Il mourut en 1758 à Paris.

Bouhier (place René)

René Bouhier (1811-1893) était professeur de sciences à l'école Livet avant de devenir directeur de l'école professionnelle municipale du boulevard de Launay de 1871 à 1873, juste après Arsène Leloup, alors maire de Nantes en 1871 et 1872. Le futur lycée professionnel sera nommé Leloup-Bouhier en leur hommage. Aujourd'hui, l'établissement est divisé en deux et porte le nom de La Chauvinière pour le collège et Gaspard-Monge pour le lycée.

Bouillé (rue de)

C'est en 1874 que cette rue prit ce nom à la mémoire de Fernand, comte de Bouillé, né en 1821 à Paris. Il mourut en 1870 au combat du Patay lors de la guerre franco prussienne, tué en même temps que son fils Jacques, né à Nantes le 4 mai 1844. C'est dans cette rue que fut édifié en dix mois le bâtiment des archives départementales inauguré le 4 mai 1933.

Boulay (rue du commandant)

Administrateur des hospices de Nantes et directeur de la Caisse d'Épargne, Stanislas Jean-Marie Boulay (1848-1917) participa à la campagne de 1870-1871 contre la Prusse. Il mourut au front lors de la Première Guerre mondiale après avoir repris du service à l'âge de 66 ans.

Boulay-Paty (boulevard Evariste)

« Que j'aime mon vieux bourg, mon vieux bourg de Bretagne / Avec sa grève aride et sa rude campagne / Lui que la grande mer berce de son bruit sourd / Et qu'endorment les vents / Je t'aime mon vieux bourg. »

Auteur de ces vers oubliés, poète né à Donges en 1804 et mort à Paris en 1865, Evariste Boulay-Paty fut couronné par la société académique de Nantes puis par l'Académie française en 1837 pour son ode *L'arc de triomphe de l'Étoile*. Victor Hugo, Lamartine et Sainte-Beuve étaient touchés par l'œuvre de ce bibliothécaire du palais royal. Son père, Pierre-Sébastien Boulay-Paty (1763-1830), fut commissaire national de Paimbœuf en 1789, commune qu'il défendit contre les Vendéens. Il fut élu député de la Loire-Inférieure.

Bourcy (boulevard Joseph)

Sous les municipalités d'Auguste Pageot (1935 à 1940), d'Henry Orrion (1942 à 1944 puis de 1947 à 1965) et de Jean Philippot (1945

à 1947), Joseph Bourcy fut le directeur général des travaux de la ville. Son gendre Marcel Launay le remplaça lors de son départ en février 1951.

Bourg-Fumé (allée du)

Les fumées permanentes des raffineries situées à proximité suffirent à attribuer à cette rue ce nom peu valorisant. Le proconsul Jean-Baptiste Carrier (1756-1794), responsable des noyades de Nantes et de massacres au fusil et à la guillotine, y avait sa maison dans laquelle ses partisans se retrouvaient. Ce « missionnaire de la Terreur », selon la formule de Jules Michelet, resta seulement trois mois à Nantes mais laissa un souvenir atroce dans la mémoire collective.

Bourgault-Ducoudray (Louis-Albert)

Né à Nantes le 2 février 1840, Louis Albert Bourgault-Ducoudray a vécu son enfance dans un domaine situé entre les rues Mondésir et les Dervallières, connu sous le nom de Folies Mellinet. Son père, violoncelliste, le guida dans ses premiers pas musicaux. En 1859, à l'âge de 19 ans, il compose le livret d'un autre Nantais, Georges Derrien, un opéra-comique en un acte *L'atelier de Prague*. Il sera représenté au théâtre Graslin le 29 décembre 1859 et joué trois fois. Trois ans plus tard, en 1862, il obtient le grand prix de Rome pour sa cantate *Louise de Mézières*. À Nantes, sera créée en 1864, la Société Philharmonique qui propose six concerts par an et à laquelle il participe avec son père. En 1868, il fonde à Paris, la société Bourgault-Ducoudray et fera entendre pour la première fois La Passion de Haendel. Il deviendra professeur d'histoire de la musique au conservatoire de Paris en 1878 et écrira *La conjuration des fleurs*, un drame satirique dédié à la société d'horticulture de Nantes dont son père était le président.

Louis Albert Bourgault-Ducoudray collectera une trentaine de

chants populaires de Basse-Bretagne (Rennes, Saint-Brieuc, Nantes) durant deux mois en l'été 1881. À la différence de Théodore Hersart de La Villemarqué qui, en 1837, avait collecté les chants populaires de Bretagne (Barzaz Breizh), Bourgault-Ducoudray se veut plus scientifique. À une époque où l'on cherche à comprendre l'origine des peuples et leurs influences, il s'interroge. Toutes les musiques populaires n'auraient pas un fonds commun : la race aryenne ? Il fait ainsi le parallèle entre « l'art antique et l'art breton » et parle de « lien de parenté ». « La présence des mêmes modes et des mêmes rythmes se retrouve non pas seulement en Grèce et en Bretagne mais dans le pays de Galles, en Écosse, en Irlande, en Suède, et jusque dans le cœur de la Russie ». « L'hypothèse d'une musique aryenne vient d'ailleurs confirmer les conclusions de la science moderne en ce qui touche à la communauté d'origine de tous les peuples aryens. Aujourd'hui, l'étude des chants populaires apporte à la conscience de l'unité aryenne un argument nouveau : l'argument musical. Il n'est pas besoin d'insister longuement sur les conséquences qui peuvent en découler pour l'avenir de notre art ».

Le musicien nantais, à la fin du XIX^e siècle, ne pouvait imaginer que le concept de « race aryenne » allait légitimer l'Holocauste par les nazis au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Bourgneuf (rue du)

Entre la rue Le-Nôtre et la ruelle des Tanneurs, c'est l'une des rues les plus étroites de Nantes. Elle desservait le Moulin Gillet au XVIII^e siècle. Jusqu'en 1818, elle avait pour nom rue Lepautre.

Bourse (place et square)

Le monument de l'ancienne bourse qui s'élève place du Commerce à Nantes devint une Fnac en 1996. Une première bourse fut construite en 1640, une deuxième en 1722 puis une troisième en 1810 sur les plans de l'architecte Crucy. Lors des bombardements

de 1943, la façade ouest perdit quelques statues mais fut ensuite restaurée. Derrière le bâtiment, le square de la Bourse accueille chaque mardi un marché du livre sous le regard de la statue du colonel Villebois-Mareuil. Avant les comblements, il existait également un pont de la Bourse ainsi qu'une gare de la Bourse lorsque le train filait sur le quai de la Fosse.

Bourveau (rue Corentin)

Membre de la Résistance nantaise, Corentin Bourveau fut président de l'association des pupilles de l'école publique. Cet instituteur né en 1875 fut tué accidentellement par un tramway en 1945.

Boutet (rue abbé)

Né en 1914 à Clamart, Raoul Boutet exerça le vicariat à Nort-sur-Erdre, à Couëron et à Sainte-Madeleine de Nantes. Fondateur de la paroisse de Saint-François d'Assises en 1956, il décéda dans un accident de la route en 1978.

Boutin (rue du colonel)

Ce nom remplaça celui de rue de la Poudrière en 1931. Cet officier du Génie naquit en 1772 au Loroux-Botttereau, seule commune de Loire-Atlantique, avec Nantes, à posséder une statue de Louis XVI. Il prépara le plan de débarquement des troupes françaises à Alger en 1830. Il mourut en 1845.

Bouvier (rue)

Armand Bouvier possédait la tenue maraîchère et faisait partie de la famille du lotisseur.

Bouyer (avenue du président Joseph)

Fondateur des premières Florales en 1956. Cet événement coïncidait avec la commémoration du deuxième centenaire de la mort d'un grand botaniste nantais, l'amiral Barin de la Galissonnière, qui introduisit le magnolia en France. Les 6 800 m² du bâtiment du Champ-de-Mars, aujourd'hui disparu, furent envahis par les fleurs, ainsi que tout son parterre, soit 50 000 m². Les décorateurs des lieux étaient Henri Letestu et le commissaire général Roger Glotin, directeur du Jardin des plantes. En 1956, une reine de la télévision fut élue aux débuts de l'ORTF à Nantes ; âgée de 17 ans, elle s'appela Claudine Ory et était la fille de Marcel Ory, alias Marcel Chicot, comédien et clown nantais.

Braille (avenue Louis)

Le nom de l'inventeur français Louis Braille (1809-1852) fut donné à cette rue en raison de sa proximité avec l'école de sourds-muets de la Persagotière.

Branças (allée Louis-Toussaint-de)

Cette allée longeant le croisement central des tramways de Nantes était un quai, construit par Ceineray, avant les comblements de la Loire des années 1920 aux années 1940.

FOCUS Né en 1711, Louis-Toussaint duc de Brancas, grand d'Espagne et maréchal de France, fut nommé gouverneur de Nantes en 1738 et lieutenant général en Bretagne. Le

marquis de Brancas fils, lui succéda en 1747 en qualité de gouverneur des villes et château de Nantes, tour de Pirmil et dépendances. La charge de capitaine de Pirmil, une partie intégrante des ouvrages de défense de la ville, était en effet confondue avec celle de gouverneur de Nantes. Sur le quai Brancas, une halle aux blés fut remplacée en 1884 par l'Hôtel des Postes et Télégraphes précédemment établi rue du Chapeau-Rouge. L'ancien quai avait auparavant pour nom quai Bouguer, du nom d'un hydrographe du Croisic.



Bréa (rue de)

Général français né à Menton en 1790 et tué à Paris en juin 1848 par les insurgés de Fontainebleau, Jean-Baptiste Fidèle de Bréa vécut longtemps à Nantes comme chef d'état-major et s'y maria. Son corps fut ramené dans la ville et inhumé au cimetière Miséricorde. Cette rue, qui se situe entre la rue Gresset et la rue d'Alger, accueille le siège social de la Caisse d'Épargne.

Bréchoir (rue Jules)

Depuis 1927 dans le quartier de Doulon, une rue porte le nom de cet amateur et adjoint spécial au maire de Nantes en 1920 pour la section de Doulon. Jules Bréchoir (1863-1926) fut notamment directeur de la Compagnie de l'Océan Indien, directeur de l'Agence des chargeurs réunis, directeur de la Compagnie havraise péninsulaire à Nantes, président de la Société de bienfaisance des écoles laïques de Nantes-Doulon et consul honoraire d'Italie.

Brédéloux (avenue Alfred)

Le magasin de graines d'Alfred Brédéloux (1890-1949), allée Flesselles, était particulièrement réputé à Nantes. Ce personnage était né au Brédéloux, un village de Fay-de-Bretagne. Une employée nantaise, Germaine Bayon, se souvient de cet homme « marié à Madame Thébaud. J'ai travaillé dans cette maison, nommée la maison Thébaud, de 1929 à 1942. Après les bombardements, elle s'est repliée vers l'actuelle rue-Léon Jost ». Dans ce quartier, loti dans les années 1930, sera donné le nom d'Alfred Brédéloux à une rue.

Breil (rue du)

Dans la région de Nantes, on relève deux grandes familles, les « du Breil » de la Mauvaisinière et les « du Breil » de Champcartier et du Buron. Il existait dans cette rue un vieux château dont la dernière tour fut rasée en 1959 ; on construisit à sa place un groupe scolaire et une cité d'habitat social. Le mot Breil désigne un taillis cerné de végétation servant de refuge au gibier, ce qui correspond parfaitement au château, ancien rendez-vous de chasse. La dénomination

Publicité pour l'opticien Olivaux, alias Tréborix, également illusionniste nantais. Le magasin avait été transféré allée Brancas après les bombardements de 1943.

L'ancienne bourse avec la statue de Villebois-Mareuil.



de la rue du Breil connu plusieurs modifications car il existait une autre rue du Breil entre le quai de la Fosse et la rue de la Brasserie. En juillet 1962, la commission spéciale de dénomination des voies publiques décidait de changer le nom de la rue pour celui de Pierre de Coubertin, rénovateur des jeux olympiques (1863-1937). Le nom du Breil est cependant réattribué le 21 mai 1963, la commission estimant qu'il fallait le conserver en mémoire du domaine et du château.

On trouva donc une astuce pour la seconde rue du Breil qui fut dénommée rue Michel-Le-Lou-du-Breil, maire de Nantes de 1572 à 1573.

Bretagne (place de)

La poste de Nantes, la Cram et la tour de Bretagne encadrent cette place qui fut longtemps le paradis des brocanteurs et des forains avant que ceux-ci ne déménagent respectivement pour la place Viarme et les cours Saint-Pierre et Saint-André.

Aristide Briand.

FOCUS *Il y eut même un marché aux veaux, près de la rue Mercœur, à l'époque où la place n'était pas encore pavée et qu'on l'appelait encore « place des Veaux » en 1763. La place porta également le nom de rue Buffon, selon Édouard Pied qui note l'existence d'une avenue d'arbres juste à côté, dite « Bois des Amourettes ». En 1860, le sculpteur nantais Amédée Ménard, au fait de sa célébrité, imagina construire une fontaine et une statue d'Alain Barbe-Torte, vainqueur des Vikings non loin de cet endroit en 936. Il écrivit alors au maire de Nantes cette missive : « Cette fontaine servant de piédestal à la statue placée au milieu de la place Bretagne, serait formée de plusieurs blocs de rochers bruts, superposés, au milieu desquels on placerait un tuyau qui pourrait donner de l'eau des quatre côtés en filtrant et jaillissant des rochers ». La statue, en fonte de fer, devait faire trois mètres cinquante de haut. L'architecte municipal Driollet refusa la proposition malgré une pétition signée par des habitants du quartier et M^{re} Fournier.*

Briand (place Aristide)

Aristide Briand naquit à Nantes en 1862 et mourut à Paris en 1932. Ses parents, Pierre-Guillaume Briand et Madeleine Bouchaud, tenaient un café au Marchix dans le vieux quartier populaire de Nantes puis *Le Grand Café* à Saint-Nazaire. Onze fois président du conseil et vingt fois ministre, il reçut le prix Nobel de la paix en 1926. Une statue fut érigée sur la place face à l'ancien palais de justice de Nantes, reconverti en hôtel de luxe.

En mars 2008, les villes de Nantes et Saint-Nazaire ont acheté les principales pièces de la vente des archives d'Aristide Briand, dont le diplôme du prix Nobel de la paix pour une valeur de 12 200 € et une statue de bronze dédiée aux Alliés après la Première Guerre mondiale pour 21 000 €. Sculptée par Émile Guillaume, cette dernière a été acquise par le musée du château des ducs de Bretagne à l'instar d'un portrait d'Aristide Briand par Corabœuf et une lithographie couleur intitulée *La hurlé*, représentant Aristide Briand tenant tête à la Chambre des députés lors d'une grève des cheminots. Elle est dédiée : « À M. Briand, souvenir d'une rude journée. »



Brindeau (rue du docteur)

Auguste Brindeau, né à Nantes en 1867, fut interne à l'hôtel-Dieu en 1888 puis professeur de clinique obstétricale à la faculté de médecine de Paris. Il resta l'ami du professeur Maurice Leroux, son homologue nantais chez qui il venait régulièrement rendre visite. Il eut parmi ses étudiants l'écrivain Céline. Président de l'Académie de médecine en 1949, ce fils d'un capitaine au long cours s'éteignit en 1955. La rue se nommait autrefois rue Saint-Yves.

Brindejanc-des-Moulinais (rue)

Fils de Georges-Jean Brindejanc des Moulinais et de Blanche-Marie-Amélie Merlin, famille de marins originaire de Nantes, l'aviateur Marcel-Georges Brindejanc des Moulinais naquit à Plérin dans les Côtes-d'Armor en 1892 et mourut le 18 août 1916. Détenteur de prestigieux records, il fut fait chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur le 11 août 1913. Son avion camouflé fut abattu par erreur par des Français près de Verdun dans la Meuse trois ans plus tard. Il avait 24 ans.

Briord (rue de)

La rue eut pour nom rue Bossuet puis rue des Jésuites. Pierre Landais, trésorier général du duché de Bretagne (qui sera exécuté en prairie de Biesse), y fit construire un hôtel dit de Briord en 1473 ; il prit lui-même ce nom d'une des terres qu'il possédait sur la commune de Port-Saint-Père dans le pays de Retz. Cet hôtel de Briord servit de logement au gouverneur du château aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles avant que les pères Jésuites ne s'y installent en 1671 jusqu'à leur départ en 1776.

Brisset (rue Louis)

Louis Brisset est né en 1872 à Constantine en Algérie et mort à Nantes le 26 avril 1939. Cet ami de Paul Ladmirault, musicien nantais, et d'Alfred Cortot, fondateur de l'école normale de musique, fut le directeur du conservatoire de Nantes, rue Harouys, de 1922 à 1937. Il avait auparavant dirigé les petits chanteurs à la Croix de Bois et la Schola Cantorum de Pau. Mention au grand prix de Rome en

1899. Le 28 octobre 1951, la ville de Nantes lui rendit hommage en jouant ses œuvres dont *Salutation angélique pour chant et piano*, l'opéra *Altair* et des mélodies sur des poèmes du Nantais Eugène Berteaux et de Villiers de l'Isle Adam. Son épouse, Marguerite Le Bihan-Pennanroz, fut la cofondatrice du cercle celtique de Nantes.

Brissonneau (rue Mathurin)

Maire de Nantes par intérim en 1881, Mathurin Brissonneau est né en 1814 au Pellerin. Avec son frère Joseph (1817-1900), il a fondé la Société Brissonneau Frères, entreprise de mécanique générale et de chaudronnerie qui travailla pour l'industrie sucrière et la construction navale. Ils avaient démarré au n° 4 de la rue du Chapeau-Rouge en rachetant un modeste atelier de constructions mécaniques.

Mathurin Brissonneau a vécu vers 1850 dans l'hôtel de l'armateur Durbé, édifié en 1756 par l'architecte Pierre Rousseau. Quand la fille de Mathurin épouse l'ingénieur Alphonse Lotz (1840-1921), l'entreprise prend pour nom Lotz- Brissonneau. Mathurin Brissonneau dirigera la société de 1841 à 1897. Il s'est éteint à Nantes le 3 décembre 1897.

Alphonse Lotz, ingénieur, en sera le co-directeur de 1878 à 1908. Fils du fondateur d'une entreprise de constructions mécaniques rivale de celle des frères Brissonneau, Alphonse Lotz, bienfaiteur de la bibliothèque de Nantes, sera aussi mécène d'Auguste Lepère, graveur (lire ce nom).

Broca (rue Philippe-de)

Homonyme du cinéaste français (1933-2004), Philippe de Broca est né en 1823 et mort en 1900. Il fut lieutenant de vaisseau puis capitaine du port de Nantes. Il inventa de nombreux engins dédiés aux sciences nautiques et à l'artillerie. Son fils, Alexis de Broca (1868-1948), fut l'un des illustrateurs fétiches de l'épopée de Lu avec Eugène Quinton, Firmin Bouisset et le célèbre Mucha. Il réalisa affiches et emballages des biscuits nantais. La rue Philippe-de-Broca remplaça l'ancienne rue du Sud-Ouest ou de la Citerne en 1925.

Brossard (rue Armand)

Les vieux Nantais se souviennent avec émotion du bistrot *Chez Blanche*, rue Armand-Brossard, tenu par une grande figure nantaise. Depuis 1936, cette rue honore la mémoire du fondateur de l'association compagnonique de Nantes : Armand Brossard (1856-1935) qui fut le pionnier de l'enseignement technique. Elle a succédé à la rue de l'Erdre, rivière aujourd'hui comblée et remplacée par le cours des Cinquante-Œtages.

Brosses (rue de)

De 1815 à 1922, le comte de Brosses fut préfet de la Loire-Inférieure. Membre de la loge maçonnique nantaise « La Concorde », il fut administrateur du théâtre Graslin.

C'est lui qui offrit la statue de Louis XVI, réalisée par le sculpteur autrichien Dominique Molknecht (1793-1876), à la commune du Loroux-Botttereau. Molknecht avait justement travaillé à Graslin et réalisé une première statue du monarque sur la place du Maréchal-Foch, couramment nommée place Louis-XVI. On trouve une troisième statue à Bécherel.

Broutelle (rue Honoré)

Peintre, élève d'Élie Delaunay, poète, graveur et secrétaire de la société littéraire Le Gai Savoir, Honoré Broutelle naquit à Nantes en 1866 et mourut en 1929. Le musée des beaux-arts possède quelques toiles de celui qui illustra les poèmes d'Henri de Régnier (1864-1936).

Bruneau (rue François)

Vicaire à Grandchamp en 1835, au Croisic en 1837 et à Saint-Similien en 1840, François Bruneau (1807-1866) devint curé de l'église Saint-Félix en février 1844. L'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, offrit une pendule de valeur à cette église aux allures de bâtiment de campagne, dépourvue de dalles au sol.

Brunellière (rue Charles)

Charles Brunellière, né à Nantes en 1847, fut à l'origine de la création de la Bourse du travail. Il était l'un des fondateurs en 1900, avec Yves Le Febvre, de la Fédération socialiste de Bretagne. Organisateur du mouvement syndical et coopératif nantais, il fonda le Parti ouvrier nantais en 1888 et organisa le socialisme dans la Basse-Loire. Armateur et membre du conseil supérieur de la marine marchande, il fit construire *La Fédération*, premier grand voilier en acier. Il défendit également les intérêts des viticulteurs nantais lors des catastrophes engendrées par le phylloxera, les parlementaires frissant par voter une loi en ce sens. Conseiller municipal de Nantes en 1881 et adjoint du maire Édouard Normand, Charles Brunellière mourut en 1917.

Bryen (rue Camille)

« Né à Nantes comme tout le monde » selon Louis Aragon, en 1907, Camille Bryen, de son vrai nom Briand, est mort en 1977.

PORTRAIT Ce peintre français tachiste, appartenant au courant de l'abstraction lyrique, avait changé l'orthographe de son nom à une époque où l'on ne parlait que d'Aristide Briand. D'ailleurs, il était surnommé « Aristide ». Quand le scandale du château de la Close, où une soirée chez des notables qui avait tourné à l'orgie éclata à Nantes en 1927, Bryen écrivit une chanson qui circula alors sur des feuilles volantes :

*Ce fut d'abord mondain, ça devient libertin
Des messieurs beaux et laids
C'est complet
Puis des dames également
Laisèrent tomber leurs vêtements.*

Ce personnage atypique, croqué par le caricaturiste nantais Henri Bouyer, quitta ensuite Nantes pour vivre à Montparnasse. En 1927, il publia son premier recueil de poème *Opopanax* puis *Expériences* en 1932. Attiré par le mouvement surréaliste, il déposa des objets dans des endroits inattendus et afficha poèmes et images sur les murs. Il organisa la première exposition de l'abstraction lyrique avec notamment Hans Hartung, Gérard Schneider et Georges Mathieu. Le musée des beaux-arts possède plusieurs œuvres de Bryen, qui se détourna de la littérature pour se consacrer à la peinture en 1950.

Buat (rue du général)

Chef d'état-major et général de l'armée en 1918, Edmond Buat naquit en 1868 à Châlons-sur-Marne. Suite à la mutation de son père, la famille se fixa à Nantes où Edmond fit ses études au lycée de Nantes. Directeur de cabinet du ministre de la Guerre Alexandre Millerand, il fut nommé chef d'état-major général des armées françaises en 1920 après avoir organisé la manœuvre défensive des armées françaises lors des dernières grandes offensives allemandes en 1914-1918. Il mourut brutalement en 1923. Le maréchal Philippe Pétain était présent lors de son inhumation au cimetière Miséricorde. La rue du Général-Buat relie la rue du Maréchal-Joffre aux boulevards des Belges et des Poilus.

Budapest (rue de)

Avant sa création, qui date de l'après Seconde Guerre mondiale, à l'emplacement de la rue de Budapest se trouvait le Jardin des Apothicaires délimité par les rues Lafayette, Paré, Mercœur et Général-Meusnier. Ce premier jardin botanique de la ville de Nantes



La rue de Budapest.

fut créé en 1687. Il se développera sous l'action de Pierre Chirac, intendant du jardin du Roi. Une ordonnance royale du 9 septembre 1726, dans laquelle il est demandé aux « capitaines des navires de Nantes d'apporter graines et plantes des colonies des pays étrangers pour le Jardin des plantes médicinales établi à Nantes, » va considérablement enrichir ce jardin. Il se déplacera ensuite sur le terrain du couvent des Ursulines et deviendra le Jardin des plantes que l'on connaît. Une annexe du lycée de Nantes (actuel lycée Jules-Verne, nom donné en 1954 par le poète Pierre Autize après celui de Petit-lycée en 1890) sera construite sur l'emplacement de l'ancien Jardin des apothicaires entre 1878 et 1880. Julien Lechat, maire républicain de Nantes de 1874 à 1881, ancien professeur du lycée de Nantes de 1849 à 1855, est à l'origine de ce projet.

Au lendemain des bombardements de 1943, la rue du Calvaire comme la rue Crébillon, d'Orléans, de la Marne, etc, sont anéanties. La plupart des commerçants de cette rue seront installés dans des baraquements provisoires sur le cours Franklin-Roosevelt. La nouvelle rue de Budapest sera percée. Son nom fait référence à la bataille de Budapest en commémoration du siège de cette ville du

29 décembre 1944 au 13 février 1945 au terme duquel les forces soviétiques prirent la ville, dans un bain de sang, aux soldats SS allemands et aux forces hongroises. Le réaménagement de la rue du Calvaire sera terminé au début des années 1960, un immeuble entier à l'angle des rues Lafayette et de la nouvelle rue de Budapest sera dédié au commerce et ne comportera aucun logement. Il abritera alors le magasin Prisunic.

Depuis plus de vingt ans, un café a pour nom *Le Budapest* tandis qu'une des douze « véloroutes » européennes, la « véloroute 6 », créée par des amoureux du vélo s'intitule « La véloroute Nantes-Budapest-Mer Noire ».

Buerne (rue Léon)

Rue de Bel-Air à Nantes se trouvait dans les années 1930 une Maison familiale dont Léon Buerne était l'administrateur pendant l'époque de la Loi Loucheur. Cette loi prévoyait l'intervention financière de l'État pour favoriser l'habitation populaire, alors qu'il s'agissait d'initiatives privées, ou, depuis la loi Bonnevey, d'interventions communales en ce qui concernait les habitations à bons marchés (HBM).

Bureau (boulevard Léon)

Cette rue, à la sortie du pont Anne-de-Bretagne où fut construit et détruit le pont transbordeur (1903-1958), longe les nefs de l'île de Nantes dans lesquelles cohabitent le grand Éléphant et les machines de l'île. Né en 1836 au sein d'une dynastie d'armateurs, Léon Bureau, capitaine au long cours, fut président des syndicats nantais des armateurs et des industries maritimes. En 1852, il embarqua pour six ans d'aventures à travers les océans, jusqu'en Inde où il s'initia au tamoul, à l'hindoustani, au birman et au cinghalais. Léon Bureau avait en effet la faculté et le plaisir d'apprendre et de transmettre les dialectes. Ce linguiste d'exception, qui parlait plusieurs langues allant du russe au basque, consacra dès 1859 une partie de sa vie à collecter dans les villages de Batz afin de ressusciter un dialecte disparu, le guérandais. Il mit toute son énergie à compiler 1 300 locuteurs et à publier dictionnaires et grammaires. Gildas Buron, conservateur du musée des marais salants au Bourg-de-Batz, rapporta le travail de Léon Bureau, malheureusement tombé dans l'oubli alors qu'il était devenu une figure majeure des études bretonnes et ethnographiques au même titre que Théodore de La Villemarqué ou François-Marie Luzel à l'époque de ces travaux. Les derniers locuteurs bretons des villages de Batz-sur-Mer s'éteignirent dans les années 1960.

Prosper Jolyot de Crais-Billon, auteur du *Sopha*, fut élu à l'Académie française...

C

Cabrol (rue Philippe-de)

C'était l'un des anciens administrateurs des chantiers de la Loire, il possédait des terrains dans le quartier Chantenay.

Cacault (rue François)

François Cacault est né à Nantes en 1743 et mort à Clisson en 1805. Diplomate, il fut ambassadeur d'Italie (1788), ministre plénipotentiaire à Rome (1801 à 1803), député de Loire-Inférieure au conseil des Cinq-cents (1795), sénateur (1804). On a de lui la traduction des *Poésies lyriques* de Ramler (Berlin, 1777) et de la *Dramaturgie* de Lessing (Paris, 1785).

Son père était un habile géomètre, auteur d'un excellent plan de Nantes en 1757, dont les exemplaires sont aujourd'hui très recherchés. Son frère est le peintre Pierre Cacault (1744-1810). À travers ses périples en Italie, François Cacault a constitué une exceptionnelle collection de chefs-d'œuvre - dont trois La Tour -, avec une préférence marquée pour la peinture de la Péninsule, du XIII^e au XVII^e siècle.

À partir de 1796, François et Pierre Cacault présentent à Clisson l'ensemble de ces œuvres ainsi que 64 albums rassemblant plus de 7 000 gravures qui offrent une vision complète de l'histoire de la peinture européenne, classée par écoles (florentine, lombarde, allemande, flamande, hollandaise et française). Ils fondent dans cette commune du vignoble nantais un musée-école, ouvert en 1804, afin de contribuer à la diffusion du goût et de la beauté et de favoriser l'étude. Il ferme quand François Cacault meurt l'année suivante. Une grande partie des toiles a été rachetée en 1810 par le musée des beaux-arts de Nantes.

En 1805, l'ami des frères Cacault, le sculpteur François-Frédéric Lemot (1771-1827) achète le bois de la Garenne et transforme le vaste domaine de treize hectares, avec vue sur la Sèvre, en lieu artistique. Il s'attache à réaliser son « rêve italien ». La villa Garenne Lemot et ses jardins romantiques accueillent aujourd'hui des expositions temporaires.

Le musée des beaux-arts de Nantes fête en 2010 le bicentenaire de l'achat de la collection de François Cacault (1743-1805), fondatrice du musée.

Cadeniers (rue)

Il existait une tenue de Gaste Deniers, selon un acte de 1630. Les « gaste-deniers » étaient des portefaix, c'est-à-dire des hommes qui transportaient des fardeaux.

Cadou (rue René Guy)

Outre la rue, une plaque a été apposée en 2008 au 5, quai Hoche, en hommage à René Guy Cadou né en 1920 à Sainte-Reine-de-Bretagne en Loire-Atlantique et mort d'un cancer en 1951.

PORTRAIT Il s'agissait de l'ancienne école primaire du poète qui abrite aujourd'hui la maison de quartier de l'île de Nantes. L'un de ses poèmes s'appelle « 5 quai Hoche ». « C'était un lieu d'écriture absolument décisif pour lui. Ici, il a eu le malheur de perdre sa mère le 30 mai 1932. Une blessure déterminante, dont il ne s'est jamais remis, mais qui a été source de poésie », indiqua son épouse la poétesse Hélène Cadou lors de la cérémonie d'inauguration. Il écrivit son premier poème, « Les brancardiers de l'aube », dans cette école. Ami de Max Jacob et de Reverdy, Cadou participa à la fondation et à l'épanouissement de l'École de Rochefort avec Luc Bérimont, Michel Manoll, Jean Rousselot Marcel Béalu. Cadou préférait le terme de « cour de récréation » à celui d'école. Ses autres grands amis furent également Sylvain Chiffolleau, l'imprimeur nantais avec qui il partagea les bancs du lycée Clemenceau, ainsi que Julien Lanoë, créateur de la revue *La ligne de cœur*. Cet humaniste, révolté contre la barbarie, est l'auteur du poème « Les Fusillés de Châteaubriant » après qu'il eut croisé à vélo sur sa route vingt-sept des cinquante otages qui allaient se faire fusiller le 22 octobre 1941.



René Guy Cadou et sa femme Hélène.

Cahun (allée Lucy-Schwob)

Née Lucy Schwob (1894-1954), Claude Cahun était la fille de Maurice Schwob, directeur du quotidien *Le Phare* (aujourd'hui *Presse Océan*), et la nièce de l'écrivain Marcel Schwob. Son œuvre est composée de photographies, portraits et autoportraits. Suzanne Malherbe, sa compagne, Henri Michaux ou Robert Desnos faisaient partie de ses modèles. On lui doit un essai, *Aveux non avenues*, illustré de photomontages. En 1932, elle s'associa aux surréalistes et fréquenta André Breton, René Crével et Benjamin Péret. Son biographe, François Leperlier, a exhumé ses premiers écrits réalisés à 13 ans, à Londres en 1907 où son père l'avait envoyée en pension en raison d'un antisémitisme violent en France. Claude Cahun contribua au journal scolaire *Parson's Mead Magazine* où elle publia deux textes en français, dont *La Forêt du Gavre*, et un autre en anglais. « Il faut y ajouter un récit très circonscrit d'une

visite à Nantes de la directrice de l'école » dans lequel Claude Cahun décrit « l'impressionnant immeuble, 12, place du Commerce », là où siégeait le journal *Le Phare* et les appartements de sa famille.

Caillé (avenue)

Avocat, écrivain et poète, Dominique Caillé (1856-1926) fit partie de ces Nantais passionnés d'histoire locale. Il écrivit sur le château et la cathédrale de Nantes ainsi que sur ses contemporains, notamment le poète Joseph Rousse. Sur une série de cartes postales du début du xx^e siècle, on retrouve des petits poèmes signés de sa main. Il fut également vice-président de la société littéraire et artistique du Grillon. Son père, Gustave Caillé, armateur et négociant en bois, réorganisa complètement le parc de Procé en 1866, d'après les plans du paysagiste Dominique Noisette, lui conférant sa forme actuelle.

Caillé (avenue Charles)

Il y eut un révérend père du nom de Charles Caillé, frère du poète Dominique Caillé, et quatre horticulteurs dont l'aîné se prénommaient Charles à chaque génération. Ils ont tenu successivement jusqu'en 1941 l'entreprise familiale fondée en 1780. Les bureaux administratifs de cette société étaient situés au n° 105, rue du Général-Buat à Nantes. Les pépinières se trouvaient à l'emplacement des rues Charles-Caillé et de la Pépinière dans les quartiers nord de Nantes. Le dernier pépiniériste de la dynastie a vendu sa propriété à M. Kaczorowski, un commerçant de la rue Racine, en 1941. Les pépinières seront alors laissées à l'abandon et le château de la Rivière, que la famille Caillé occupait depuis le mois d'octobre 1920, sera dynamité par les Allemands le 12 août 1944, puis reconstruit. À la place des pépinières, le lotissement de la Rivière a été construit à la fin des années cinquante. Dans le même secteur, la rue de Jussieu honore de célèbres botanistes de Lyon. C'est un des premiers habitants des lieux, André Chaillou, qui proposa ce nom.

Caillé (rue Joseph)

La rue eut successivement pour nom rue Didienné, rue Cacault et rue Brancas avant de prendre celui de cet artiste sculpteur né et mort à Nantes (1836-1881). Il fut l'un des élèves du célèbre Amédée Ménard, sculpteur à qui l'on doit notamment la statue de sainte Anne, le tombeau de l'abbé Fresneau et le bas-relief représentant la Vierge accueillant les malheureux, sur le fronton extérieur de Notre-Dame de Bon-Port. Le musée de Nantes détient plusieurs œuvres de Joseph-Michel Caillé dont *Aristée pleurant la mort de ses abeilles*. Une autre sculpture, *Élégie*, est installée au Jardin des Tuileries à Paris.

Caillette (rue de la)

La rue Yves-Marie, la rue de la Caillette, l'avenue André-Gabriel et la rue Patria sont voisines et racontent la même histoire. Le docteur Joseph Morault était le lotisseur de ce terrain de deux hectares en 1925 et 1926 dans le quartier Émile-Zola. Le 3 avril 1916, son fils aîné, Yves-Marie Morault, fut tué au Bois de la Caillette près de Verdun. Le docteur honora ainsi son fils et la terre où il tomba en nommant les deux premières rues. André et Gabriel sont les noms de deux autres de ses fils. Enfin, il donna le nom de Pétain à

la quatrième rue qui fut débaptisée en Patria à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Caillaud (rue Frédéric)

Grand voyageur, Frédéric Caillaud (1787-1869) était le fils d'un serrurier mécanicien, passionné par la minéralogie, la géologie et la conchyliologie. Nommé minéralogiste officiel de Méhémet Ali en 1816, il retrouva notamment les anciennes mines d'émeraude des pharaons à Zabarah près de la mer Rouge et découvrit en 1821, en Éthiopie cette fois, les ruines de Méroé, ancienne capitale du pays. Pendant 33 ans, de 1836 à sa mort, il fut conservateur au musée archéologique Dobrée après avoir été adjoint durant neuf ans. Il légua près de mille pièces de sa propre collection d'antiquités qu'il avait amassées lors de ses deux campagnes d'Égypte en 1815 et 1822.

L'ancienne rue avait pour nom « rue des Trois-Pendus », la légende racontant que trois personnes, soupçonnées d'être coupables d'un crime dans une des maisons des lieux, y furent pendues. Leur innocence fut reconnue bien après. Une pierre, sur laquelle on pouvait lire cette expression : « *Intellige priusquam discutias* » (« comprends avant de juger ») fut retrouvée lors de la réfection du Jardin des plantes. Nul doute qu'elle fut gravée en mémoire des innocents. Cette devise était également inscrite sur un jeton de 1557 de l'échevin Ymbert Dorléans, marchand, sieur de Beauvoir et de la Grèlière.

Cale-Crucy (Impasse)

Il y avait de nombreuses cales à bateau dans le bas Chantenay où s'ancrèrent les chantiers du même nom et Dubigeon. Antoine Crucy était le patron d'un chantier de construction navale au xix^e siècle. Son frère Mathurin Crucy (lire ce nom) fut l'un des plus grands architectes de Nantes.

Calvaire (rue du)

Cette rue a été tracée sur un terrain qui appartenait à la corderie Dupuy et la propriété des Dames du Calvaire.

FOCUS *En 1628, ces religieuses avaient acheté ce terrain, dit la tenue des Ballues ou motte Ballue, près de la motte de Saint-Nicolas, actuelle place de Bretagne. Le couvent, dont l'avenue forma en 1788 la rue du Calvaire, servit de caserne à la Légion nantaise en 1793 et fut vendu en 1798. Les religieuses cédèrent leur terrain à la ville pour 3 000 livres avec la mise en état des clôtures et bâtiments touchés par ce travail. Pendant la Révolution, la rue du Calvaire fut nommée Galilée. La rue Dugommier et une partie de la place Delorme furent percées sur son enclos. L'hôtel Chardonneau, construit en 1827, fut l'un des remarquables bâtiments aujourd'hui disparus de la rue du Calvaire. Il accueillit la Société des beaux-arts en 1835 puis le café Le Sport et enfin le magasin La Belle Jardinière. Au xviii^e siècle, une salle dite du « Chapeau Rouge », qui donnera son nom à une rue parallèle un peu plus tard, sera mise à disposition des comédiens lors de l'incendie du théâtre Graslin en 1796. Napoléon I^{er} en personne assista à un bal donné en son honneur en 1808. Lors du percement de la rue Boileau, cette salle disparut.*



La rue du Calvaire fut presque totalement anéantie lors des bombardements de 1943.

Cambronne (cours)

Pierre-Jacques Étienne, vicomte de Cambronne, né à Nantes le 26 décembre 1770, ainsi qu'en fait foi le registre de la paroisse de Sainte-Croix, s'y éteindra 72 ans plus tard le 29 janvier 1842 au n° 3 de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Son appartement se visite encore lors des journées du patrimoine grâce à la restauration des lieux par le cercle Cambronne. Le grand homme aura vécu 22 ans, principalement l'hiver, dans ce logement bourgeois typique du xviii^e siècle. L'été, il rejoignait à cheval sa maison de la Bauge-rie à Saint-Sébastien-sur-Loire, qui appartenait à son épouse Mary Osburn, native de Glasgow.

Cambronne fit ses études au collège de l'Oratoire à Nantes avant d'être engagé comme grenadier dans le 1^{er} bataillon de Maine-et-Loire et gravit ensuite tous les échelons jusqu'à la défaite de Waterloo. Le cri « La garde impériale meurt et ne se rend pas ! » lui a été attribué par un reporter dans le *Journal Général de France* le 21 juin 1815. Cambronne n'a pas été tué mais fait prisonnier. C'est en tout cas la version que raconta le colonel Hugh Halkett, un Écossais qui affirma qu'au moment de sa capture, Cambronne se trouvait hors du carré de la garde. Le mot « Merde ! », présumé lancé aux Anglais, allait accentuer la légende. Cette fois, il

faut chercher la source noir sur blanc dans le livre de Victor Hugo, *Les Misérables*, paru en 1862. La version de Cambronne ? Il ne dira rien jusqu'à sa mort qui survint le 29 janvier 1842. Il est enterré au cimetière Miséricorde. Le sculpteur nantais Jean Debay, à qui l'on doit la décoration du passage Pommeraye, a réalisé la statue de Cambronne, commandée sous la municipalité de Ferdinand Favre mais inaugurée sous celle d'Evariste Colombel en 1848. Dans le cours qui porte son nom (les plans sont de Mathurin Crucy), Cambronne, depuis 1848, culmine à 6,10 mètres de hauteur, tient une épée dans la main droite et un aigle impérial dans la gauche. Ce même cours, ouvert dans l'enclos du couvent des Capucins, fondé en 1628, eut pour noms successifs cours Henri-IV, cours Napoléon, cours Impérial et cours de la République. Les plantations datent de 1812 et les grilles de 1829.

Camus (avenue)

Si l'on pense tout de suite à René ou à Albert Camus, on se trompe. Ce Camus était un riche propriétaire foncier qui possédait là ses terres, des tenues maraîchères nommées terrains du Château Gaillard. En 1792, la « terre du grand Château Gaillard » appartenait à Hippolyte d'Achon, chevalier, seigneur de Jaunay. Cette voie privée au bout de l'actuelle avenue Guist'hau, descendait alors jusqu'à la rivière la Chézine. Les parcelles de terrains ont été vendues en 1837. Cette rue fait partie des plus cotées de Nantes.

La rue du Calvaire détruite après les bombardements de 1943.

Canclaux (place)

La place Canclaux fut d'abord dénommée place de Gigant, une rue qui la relie porte ce nom. Jean-Baptiste Camille de Canclaux (1740-1817) fut un général de la Révolution. En 1793, commandant de l'armée de l'Ouest, il défendit Nantes le 29 juin contre l'attaque vendéenne que commandait Jacques Cathelineau. Il fut à nouveau vainqueur à la bataille de Montaigu puis perdit celle de Tiffauges. En 1794, il assista Hoche lors du débarquement des émigrés à Quiberon puis gagna contre Charette à la bataille de Montaigu et à Mortagne-sur-Sèvre. Il prit sa retraite en 1795, remplacé par Hoche.

Cap-Horniers (rue des)

Le journal *La Résistance de l'Ouest* (ancêtre de *Presse Océan*) informe en 1953 que la rue des Trois-Matelots a été rebaptisée rue des Cap-Horniers. « Partant de la fosse, cette rue formant angle droit, aboutit à la rue de l'Héronnière. Deux plaques désormais indiquent son nom. L'une est apposée sur un immeuble neuf dont la façade donne sur la Fosse. La seconde, placée sous un bec de gaz, orne l'une de ces maisons que la morale réprouvait, mais que la police tolérait, » écrit Auguste Pageot. C'est à la suite d'un congrès maritime que la municipalité décida de changer le nom. La rue des Trois-Matelots abritait notamment les maisons closes La Girondine et À la Providence.

Carcouët (rue de)

Les mots bretons ker (pays) et coat (bois) évoquent une fois associés « la terre des bois ». Carcouët est donc la francisation de Kercoat. Au Moyen Âge, un château portait ce nom et son premier propriétaire, en 1476, se nommait Gilles Dupé. Cinq cents ans plus tard, la famille Viot fut expropriée des lieux pour y construire un groupe scolaire. On retiendra également que le treizième maire de Nantes, Antoine de Brenezay, était seigneur de Carcouët ; qu'un échevin, Pierre Burot, était sieur de Carcouët en 1693 ; Burot de Carcouët en 1749 est l'un des six maîtres de Comptes ; un M. de Carcouët fut président à la cour des comptes et siégeait dans le conseil de Fabrique de Saint-Similien.

Cardiff (boulevard de)

Un pacte de jumelage entre Cardiff et Nantes a été signé le 24 février 1964. La capitale du Pays de Galles est un port comptant plus de 330 000 habitants. Des enjeux communs rapprochent les deux cités au cœur de l'Arc atlantique.

Cardine (rue)

C'est le nom du fontainier d'Orléans qui, en 1568, pilota les travaux entrepris à Saint-Similien pour les fontaines publiques.

Carmélites (rue des)

Ancienne rue Perdue, rue Saint-Gildas, rue Saint-Guédas, rue de l'Huis-de-Fer, rue Maupertuis (en 1789) puis rue du Temple-des-Protestants, la rue des Carmélites tire son nom d'un couvent établi en 1618 dans la chapelle Saint-Gildas. À la Révolution, les Carmélites durent évacuer leur maison et trouvèrent refuge dans la rue Saint-Donatien sur l'emplacement des Chartreux. Une chapelle y servit de temple protestant de 1805 à 1854. Dans cette rue se côtoient

le Cinématographe, la compagnie du Café-théâtre et le café du Cinéma avec ses mosaïques à l'italienne.

Carmes (rue des)

Piétonne et touristique, la rue des Carmes eut pour ancien nom celui de l'Échellerie. Elle rejoignait alors le port Communeau à la place du Change autrefois nommée place des Changes.

FOCUS *Les Carmes furent fondés vers 1318 par Thibault de Rochefort dans l'hôtel de Rochefort puis transférés vers 1325 dans un autre bâtiment de la même rue. Le chevet de leur église se situait à l'angle de la rue du Moulin et de la rue des Carmes. L'évêque de Nantes ne supportant pas les Carmes, il les excommunia, mais le pape Jean XXII leur donna l'absolution en 1331. La rue des Carmes et la rue Saint-Léonard, qui la prolonge aujourd'hui, n'en formaient qu'une et s'adosaient au vieux mur romain qui entourait la ville fortifiée avec l'hôpital Saint-Jean. La première imprimerie de Nantes, tenue par Estienne Larcher, se trouvait dans cette même rue. Ce dernier publia les poésies de Jean Meschinot, sieur des Mortières, connu sous le nom de « Banni de liesse », nom qu'il se donne dans une requête adressée au duc de Bretagne François II. Ce « poète d'Anne de Bretagne » naquit à Nantes vers 1430 et mourut le 12 septembre 1491. La première édition de son livre, Les Lunettes des princes, est un recueil de ballades datant de 1493. La société des bibliophiles bretons en a réédité 400 exemplaires préfacés par Olivier de Gourcuff, c'est un des ouvrages les plus recherchés sur la place de Nantes.*



Carnaud (chemin)

Jules-Joseph Carnaud (1840-1911) restera ancré dans la mémoire industrielle. Propriétaire d'une entreprise parisienne de ferblanterie, il s'associa avec le maître des forges de Basse-Indre, Léon Langlois et reprit la vieille fabrique de boîtes métalliques Saunier-Tessier à Chantenay. À partir de 1893, il donna une impulsion à l'entreprise et devint l'un des plus importants fournisseurs en boîtes de fer-blanc des conserveurs de poissons, de légumes et de fruits. Son usine comptait jusqu'à 2 500 ouvriers, dont certains, des Bretons vivant à Chantenay, dénoncèrent la dureté du travail. Carnaud fit alors venir de la main-d'œuvre étrangère en recrutant des Polonais et en leur attribuant une concession de logements. Entre 1918 et 1928, 541 logements furent donc construits à cet effet. Dans cette vague d'immigration polonaise, citons la présence d'un ouvrier polonais, l'acrobate Willy Wolf, attaché aux Batignolles (lire ce nom). De rachats en fusion, CMB Acier fut cédé un siècle plus tard à Sollac (Usinor-Acilor).

Carnot (avenue)

Après le pont de la Rotonde, cette avenue, ancien cul-de-sac avant la construction de la deuxième ligne des ponts, donnait autrefois sur le palais du Champ de Mars. Ce bâtiment de 3 700 tonnes de béton avait été construit en 1938 et détruit un demi-siècle plus tard en 1988. Alors hors la ville, il accueillait des manifestations sportives et culturelles, des marchés aux légumes et les premières Floralies de 1956. On y passa même les épreuves du bac en 1939. Il a été remplacé par une banque et une cité des Congrès. Avant le palais du Champ de Mars, le terrain, la prairie de la Madeleine (sur la partie est de l'île Gloriette) servait pour les manœuvres militaires et les foires expositions. Un village noir, un véritable zoo humain, fut notamment présenté aux Nantais en 1904 sur cet emplacement.

En 1882, la ville honora la mémoire de Marie François Sadi Carnot (1837-1894) en lui donnant le nom de cette avenue. Président de la République du 3 décembre 1887 au 25 juin 1894, date de sa mort, il fut assassiné par Sante Geronimo Caserio, un anarchiste italien en représailles de la condamnation à mort d'Auguste Vaillant, un anarchiste français.

Carol (avenue Martine)

Marilyn Monroe française, sex-symbol des années 1950, Martine Carol (1920-1967) est associée pour longtemps au personnage qui l'a rendue célèbre : Caroline Chérie. De *Nana* à *Lola Montès*, elle joua principalement des rôles de courtisane, de prostituée ou de femme légère dans plus de cinquante films dont *Le tour du Monde en 80 jours*, adaptation du roman du célèbre Nantais Jules Verne. De son vrai nom Marie-Louise Mourer, elle tourna son dernier film *L'Enfer est vide* en 1966 et se suicida l'année suivante.

Cartier (rue Jacques)

Surnommé « le découvreur du Canada », dont il prit possession au nom de François 1^{er} en 1534, Jacques Cartier (1491-1557) est né et mort à Saint-Malo.

Cassard (allée)

Né à Nantes, Jacques Cassard (1679-1740) était le huitième enfant de Guillaume Cassard, maître gabarier et riche négociant

de la ville. Ce célèbre corsaire fut nommé capitaine à l'amirauté de Nantes en 1700. Il remporta de nombreux combats durant la guerre de succession d'Espagne, brilla lors de la course contre les Britanniques sous Louis XIV et protégea plusieurs convois de blé pour Marseille pendant la famine de 1709. Il fut même surnommé « le meilleur marin de France » par Duguay-Trouin. Ingrat, le gouvernement en la personne du Grand Argentier le cardinal Fleury l'enferma au fort de Ham en Picardie lorsque Cassard réclama les sommes d'argent qu'il avait prêtées. Incarcéré en 1726 à l'âge de 47 ans, il y mourut 14 ans plus tard. Neuf bâtiments de la Marine portent aujourd'hui son nom et la sculpture de ce grand marin par Jean Debay fait partie des quatre statues, avec Jean Bart, Duguay-Trouin et Duquesne, qui ornent le frontispice de l'ancien palais de la Bourse de Nantes, aujourd'hui espace culturel Fnac.

Cassegrain (rue Léopold)

Léopold Cassegrain, né en 1857 et mort en 1941, était le fils du charcutier Charles Cassegrain (1831-1902), fondateur des conserveries Cassegrain, une entreprise lancée 46 ans après la découverte de la conserve aseptisée par Nicolas Appert. Léopold Cassegrain entra au conseil municipal de Nantes en 1900 sous la municipalité de Paul-Émile Sarradin. Il prit la direction de l'entreprise familiale en 1902 en s'associant avec son cousin Maurice Garnier à qui il confiera la gestion de l'entreprise en 1911. Son frère Ernest Cassegrain (1894-1916), qui fut élève au lycée Clemenceau, travailla dans l'usine pour la fabrication des salaisons et des conserves alimentaires. Devenu maire en 1929, le radical Léopold Cassegrain travailla aux comblements des bras de la Loire et au détournement de l'Erdre. En 1935, il fut remplacé par le socialiste Auguste Pageot.

Casserie (rue Basse)

Le nom de cette rue proviendrait des « Casseurs d'acier », une corporation dont il est question dans un registre de chancellerie de 1503. L'historien Édouard Pied parle également « d'ouvriers qui pliaient ou cassaient les cercles pour les barriques ».

Cassin (boulevard René)

Administrateur auprès du général de Gaulle à Londres, René Cassin (1887-1976) fit adopter la Déclaration universelle des Droits de l'homme. On lui attribua le prix Nobel de la paix en 1968. Il est enterré au Panthéon.

Cassini (rue)

Entre le boulevard Guist'hau et la rue Racine, la petite rue Cassini tire son nom de Giovanni Domenico Cassini, soit Jean-Dominique Cassini, dit Cassini I^{er} (1625-1673), astronome et ingénieur italien.

Castors (rue des)

Cette rue rend un hommage aux Castors de l'Erdre, association montée en 1951 afin d'édifier des maisons à moindres coûts.

FOCUS *Cinquante-neuf hommes, dont la moitié travaillait aux Batignolles, furent à l'origine de l'association et construisirent l'une des premières cités de Nantes dans le quartier Saint-Joseph-de-Porterie. « Chaque membre sera employé*

en fonction de ses connaissances et en priorité dans le métier qu'il exerce couramment », précisait le règlement des Castors. Outre leur semaine de 48 heures, les ouvriers devaient consacrer 24 heures par mois à la construction de la cité et une semaine sur la totalité de leurs congés annuels. Chacun devait s'engager à porter aide et assistance au camarade frappé par la maladie. Cet esprit mutualiste et coopératif essaima en France. À Rezé notamment, où l'une des premières associations de Castors fut fondée dès 1948 ; celle de Saint-Nazaire vit le jour le 2 juin 1950 ; à Saint-Joseph de Porterie, la première brique fut posée le 3 juin 1953. Aujourd'hui, des rues dans l'agglomération nantaise témoignent de cette époque de labeur et de solidarité : rue des Castors bien sûr, mais aussi rue de la Réussite, rue de l'Espérance, rue de la Patience, rue de la Persévérance, Courage, Bonne humeur, Travail, Bonne volonté.

Catalpas (rue des)

Le nom de cette rue serait-il un hommage au Nantais oublié de l'histoire locale, Louis Édouard Bureau ? Ce médecin et paléobotaniste français était l'auteur de *Révision du genre Catalpa* en 1894, le catalpa étant une espèce d'arbres originaire d'Amérique du Nord et d'Asie orientale. Né à Nantes en 1830, Louis Édouard Bureau y débuta ses études avant de partir pour Paris. Il fut l'un des fondateurs de la Société entomologique de Nantes qu'il présida à plusieurs reprises entre 1875 et 1905. Il participa au *Dictionnaire de botanique* d'Henri Ernest Baillon. Découverte à partir de spécimens de Chine de sa collection personnelle, l'espèce *Rhododendron bureavii* lui est dédiée.

Cathuis (cour)

Rue des Hauts-Pavés, sur la gauche en la remontant, cette cour Cathuis, ou « cour Cattuit », était à l'origine une gentilhommière du xv^e siècle. Appartenait-elle au dénommé Jehan Catuit, notable nantais en 1460 ? Rien ne l'atteste. Le bâtiment de cette cour servit en revanche de relais de chasse aux ducs de Bretagne, dont François II, père d'Anne de Bretagne, qui elle-même y séjourna. Au xvii^e siècle, le logis Cathuis regroupait des petits logements dont certains appartenaient à une dame Olivier. Son fils cadet, l'abbé Gabriel Olivier, en la cour Saint-Similien, était un compagnon du prêtre Louis-Marie Grignon de Montfort. Jugeant que Nantes ne possédait pas d'asile pour les miséreux atteints de maux inguérissables, Montfort transforma ce lieu en hospice des Incurables. La demoiselle Élisabeth Dauvaise, qui tenait une maison de commerce dans la Haute-Grande rue, fut qualifiée de « providence » pour cet hospice. Montfort, à qui l'on doit le calvaire de Ponchâteau, revint plusieurs fois à la cour Cathuis entre 1772 et 1776, année de sa mort le 28 avril. En 1906, il restait encore quelques sculptures mais l'ensemble de ce bâtiment a été rasé à la fin des années 1970 lors du réaménagement de la rue des Hauts-Pavés.

Catinat (rue et place)

La rue Catinat s'appelait autrefois rue Foucault. Elle fut rebaptisée en hommage à Nicolas de Catinat de la Fauconnerie (1637-1712), maréchal de France. Un acte de 1858 précise : « sur la place

projetée formant la nouvelle rue près de l'atelier de M. Voruz ». Voruz était le nom de la célèbre famille de fondeurs nantais dont le premier, Pierre Siméon Voruz, s'installa à Nantes en 1780.

Ceineray (quai Jean-Baptiste)

Né à Paris en 1722, Jean-Baptiste Ceineray mourut à Nantes le 30 juin 1811.

PORTRAIT

Cet architecte travailla d'abord auprès de l'architecte-voyer Portail, qui donna son nom à une rue, avant de lui succéder à partir de 1760. Durant une double décennie de 1761 à 1780, cet homme désintéressé et prodigue transforma la cité nantaise. Il fit abattre les remparts de l'enceinte fortifiée du vieux Nantes, canalisa l'Erdre depuis l'île de Versailles, là où le quai porte son nom, fit élever les immeubles du quai Flesselles et du quai Brancas, construisit la chambre des Comptes, la préfecture, les hôtels d'Aux et Deurbroucq ainsi que de nombreuses maisons particulières. Il dessina également le château de la Picauderie à Thouaré-sur-Loire. Malgré toutes ces réussites, Jean-Baptiste Ceineray décéda dans la misère, dans une chambre du quai de la Fosse à l'âge de 89 ans. Son élève, Mathurin Crucy, lui succéda en 1780, les deux familles étaient amies. Avant de prendre le nom de ce grand architecte, le quai construit en 1750 s'appela successivement quai de la Chambre-des-Comptes, quai Neuf, quai Le-Bret, en l'honneur de l'intendant de Bretagne Cardin-François Xavier Le Bret, et quai Raynal.

Cendrars (rue Blaise)

Écrivain français d'origine suisse et grand reporter, Blaise Cendrars (1887-1961), de son vrai nom Frédéric-Louis Sauser, se passionna pour le premier procès colonial qui eut lieu à Nantes en mars 1931. Quatorze Français de Guyane comparaissaient les 6 et 7 août 1928 pour « assassinats et pillages en bande ». Tous furent acquittés. Des émeutes connurent leur point d'orgue avant la mort de Jean Galmot, un entrepreneur humaniste qui aidait le petit peuple guyanais. Blaise Cendrars s'inspira de l'événement dans son livre *Rhum*. Un documentaire, *Les insurgés de Cayenne*, a été réalisé par André Bendjebbar en 2010.

Cens (rue et Pont du)

Nom d'une petite rivière. Le Cens prend sa source sur la commune de Vigneux-de-Bretagne, traverse les communes de Sautron, d'Orvault et de Nantes. Le long de ses 23 kilomètres s'étend la vallée du Cens. Le Pont-du-Cens, situé aux confins des communes de Nantes, Orvault et Treillières, a longtemps joué le rôle d'un bourg de campagne et de loisirs. Des fêtes foraines et des cirques venaient régulièrement se poser dans un pré au début de la rue Félix-Vincent. En 1911, le tramway arrive jusqu'au Pont-du-Cens. Le Nantais vient s'y promener et y cueillir des lilas ou des roses. Une personnalité, Maître Jean-Baptiste Olivaux (lire ce nom), y vécut de 1891 à 1920. Ancien zouave pontifical, ce combattant de la guerre de 1870 fut décoré par le pape Léon XIII de l'ordre de Saint-Grégoire. Jean-Baptiste Olivaux contribua à l'urbanisation du Petit-

Chantilly. Son fils Martial prendra la suite. Dans les années 1960, les premiers immeubles collectifs sont construits alors qu'il reste encore une ferme et des vaches dans les champs. De nos jours, les embouteillages aux heures de pointe sont assez redoutables pour les automobilistes qui empruntent cette direction vers Rennes.

César (pont Jules)

Une légende nantaise raconte comment ce pont de Nantes, traversant la Chézine, prit le nom de l'empereur romain Jules César (101-44 avant J.-C.). Il aurait remonté la rivière jusqu'à cet endroit où démarre le parc de Procé mis en scène par Gustave Caillé. On peut raisonnablement imaginer qu'il s'arrêta au bistrot du coin en attendant la fin de la bataille des Vénètes et Namnètes contre les Romains.

Chabas (boulevard Paul-Émile)

Paul Émile Chabas (1869-1937), peintre né et mort à Nantes, fut président de la Société des artistes français de 1925 à 1935 et de l'académie des beaux-arts, suite à Luc-Olivier Merson. L'un de ses tableaux connut la gloire lors d'une exposition en 1913 grâce à la colère du maire de Chicago puis d'Anthony Comstock, président de la Society for the suppression of vice à New York. Tous deux accusaient l'artiste d'outrage aux bonnes mœurs. Cette peinture, *Matinée de septembre*, représente une jeune femme nue frissonnant dans les eaux froides du lac d'Annecy en Haute-Savoie. Suite à la polémique, le tableau fit fureur dans tout le pays au point d'être caricaturé dans les journaux et vendu en calendriers, cartes postales et boîtes diverses. On ne pouvait alors rêver meilleur coup de pub. Paul-Émile Chabas le céda finalement 10 000 \$ à un collectionneur russe. On peut aujourd'hui l'admirer au Metropolitan Museum de New York.

Paul Chabas était le frère cadet du peintre Maurice Chabas (1862-1947) qui naquit également à Nantes et qui fit l'objet en 2010 d'une rétrospective au musée de Pont-Aven dans le Finistère grâce à Myriam de Palma. Le père de Paul et Maurice Chabas était le directeur du magasin de draps *Au Rat Goutteux*, dont l'enseigne est toujours visible de nos jours cours des Cinquante-Otages, angle rue de la Barillerie. Jules Verne s'en inspira pour écrire *La Famille Raton*.

Chaffault (rue amiral du)

Lieutenant général des armées navales françaises, l'amiral Louis-Charles de Besné, comte du Chaffault, né à Nantes le 29 février 1708, mourut en juin 1794 dans les prisons de la ville. Entre-temps, il remporta de mémorables combats sur les mers et commanda la bataille d'Ouessant en 1777. Mis à la retraite en 1790, il se retira dans son château près de Montaigu en Vendée. Par ordre du comité révolutionnaire de Nantes, le vieux marin fut arrêté en 1793, conduit au château de Luzançay puis transféré dans les prisons de Nantes où il mourut, après dix mois de captivité. Il avait 86 ans. Il a été enterré au cimetière de Miséricorde. Selon son biographe Dugast-Matifeux, si ses terres furent confisquées, ses demeures pillées et brûlées, il aurait dit au père de Matifeux : « j'emporte la grenouille (la fortune) ». Est-ce cette fortune que découvrit en 1993 un jeune passionné à l'aide de son détecteur de métaux ? On ne le saura sans doute jamais. Et pourtant, le trésor sur lequel il tomba



Cours des Cinquante-Otages, le magasin *Au Rat Goutteux*.

est digne d'un roman d'aventures : 742 louis et doubles louis d'or, frappés entre 1728 et 1789, mais aucune inscription ne prouve qu'il appartenait à l'amiral du Chaffault. Ses héritiers, qui avaient intenté un procès pour que le trésor leur soit attribué, le perdirent. Celui-ci fut partagé en deux, une moitié pour l'inventeur et l'autre pour le propriétaire du terrain.

Cette rue s'appelait auparavant Maurice Thorez (1900-1964) sous la municipalité du socialiste André Chénard. Secrétaire général du PCF, de 1930 à sa mort, ministre de la fonction publique de 1945 à 1947 et vice-président du conseil en 1947, la rue Maurice-Thorez n'aura tenu qu'un municipale puisque le maire RPR suivant, Michel Chauty décida de le rayer de la carte.

Chambon (rue Jacques)

Adjoint au maire de Nantes Henry Orrion, Jacques Chambon (1903-1949), industriel nantais, travailla dans la société Riom et Chambon qui fabriquait des boîtes métalliques. Il se tua avec sa famille dans un accident d'avion, un Nord-Alpha, qu'il pilotait lui-même, en 1948 alors qu'il rentrait du Sud-Ouest.

Champenois (Pierre-Antoine)

Fils de potier, Pierre-Antoine Champenois (1766-1803) s'installa à Nantes en 1785 et se maria en 1788 à la paroisse de Saint-Saturnin, aujourd'hui disparue. Deux ans plus tard, il entra au corps national des volontaires nantais, devint membre de la société Saint-Vincent de la Montagne puis conseiller municipal le 10 octobre 1793. Arrêté le 26 janvier 1794, il prit ses distances avec Jean-Baptiste Carrier, le consul qui noya et fusilla près de 5 000 personnes à Nantes. Il fut l'un des témoins du procès qui conduisit Carrier à la guillotine le 16 décembre 1794.

Champenois se lança ensuite dans le commerce de poteries d'étain, sur le carrefour Casserie. Son fils, Pierre, créa une maison de commerce en 1812 à Pont-Rousseau.

Change (place du)

Lieu emblématique du vieux Nantes, point de convergence des entrées et des sorties de la ville, la place du Change accueillait le bureau des changeurs et fut élargie en 1743. Un marché s'y tenait jusqu'en 1555 avant qu'il ne soit transféré place du Bouffay derrière l'église Sainte-Croix. On lit d'ailleurs, sur de vieux documents, « place des Changes ».

Quand on lève les yeux, on découvre une sculpture représentant les Enfants Nantais sur l'immeuble faisant l'angle avec la rue de la Paix et la rue de la Barillerie. Ce bâtiment accueillit des années durant des marchands drapiers. À l'angle de la rue des Halles se dressait au XVII^e siècle la maison de la prévôté.

Chantenay (boulevard de)

Le premier maire de cette commune, annexée en 1908 sous la municipalité nantaise de Sarradin, avait pour nom Élie Bettinguer de 1793 à 1816. Son dernier maire fut Joseph Canal en 1908.

FOCUS Pendant dix années de 1775 à 1785, Chantenay fut le port des réfugiés acadiens, exode et nettoyage ethnique connu sous le nom de « Grand Dérangement ». Ce peuple francophone d'Amérique fut déporté par les Britanniques lors de la prise de possession d'une partie des anciennes colonies françaises en Louisiane. À Nantes, près de 1 300 déracinés débarquèrent et logèrent dans la paroisse Saint-Martin de Chantenay avant de retrouver leur pays en 1785. Quatre cents Acadiens restèrent vivre à Chantenay. Au XIX^e et au début du XX^e siècle, la commune abrita des classes populaires parmi les plus pauvres de Nantes, dont une partie était issue d'une immigration venue de Basse-Bretagne. Chantenay est également la plus ancienne zone industrielle et commerciale de la région avec ses chantiers navals, fabricants d'huiles, pâtes à papiers, engrais, produits chimiques, ainsi que savonneries, brasseurs et raffineries.

Chantiers de Crucy (rue des)

Mathurin Crucy, architecte voyer de la ville de Nantes, dessina la fameuse « cale de Crucy » pour lui et ses deux frères Antoine et Louis, créateurs d'un chantier de construction navale à partir de 1793. Un autre frère, Jean Crucy, était également architecte, constructeur du Pont Rousseau et du Pont Maudit.

Chapeau-Rouge (rue du)

Une célèbre hôtellerie du Chapeau-Rouge était située entre un jeu de paume, l'auberge de *La Corne de Cerf* et le jardin des Calvariennes. Avant de prendre ce nom, elle se nommait la rue de la Paume. En 1840, à l'angle des rues Boileau et du Chapeau-Rouge, on installa l'hôtel de la Poste. C'est là que fut ensuite construite la galerie de peinture Mignon-Massart. Celle-ci sera anéantie le 16 septembre 1943. Sa propriétaire, Jeanne Massart, mariée à Albert Mignon, y trouva la mort à l'âge de 70 ans ainsi que le peintre Carcasse.

Chapelle (place de la)

Une chapelle devait être érigée à cet endroit en 1837. Si la construction n'eut jamais lieu, le nom de la place est resté.

Charbonnier (avenue du commandant)

Né le 18 mars 1887 à Pontchâteau, Henri Louis Marie Charbonnier était employé municipal nantais, officier pendant la Première Guerre mondiale. Chef de section dans l'armée secrète de la Résistance, il fut interpellé en janvier 1944 par les Allemands. Déporté au camp de Mathausen en Autriche, il y mourut le 6 mai 1945.

Charcot (allée du commandant)

Grand explorateur, ce savant français né en 1867 et disparu en mer en 1936 à bord du *Pourquoi Pas*, établit la carte des régions australes. Durant l'année 1916, il convainquit la Marine militaire française de construire à Nantes trois cargos pièges avec des équipages déguisés en marins de commerce pour la lutte anti-sous-marine. Lui-même commanda le premier de ces engins et navigua pendant deux ans le long des côtes bretonnes et normandes. L'allée Charcot longe la gare d'Orléans et le restaurant *Les 4 sens*, haut lieu de la vie nocturne, y est installé au n° 15.

Charly (rue)

Charly était le diminutif d'un Alsacien, Charles Schlasgenhaufen, mort à Haguenau en 1982 qui travailla comme interprète à la maison d'arrêt de Nantes. Il fit évader Joseph Moysse et sept autres résistants de la prison de Belfort en août 1944. L'historien Jacques Sigot a retrouvé la trace de cet Alsacien enrôlé de force dans l'armée allemande, dans un document signé de sa main le 7 novembre 1945 à Strasbourg. On y lit ceci : « Je soussigné, Charles Schlasgenhaufen, dit Charly, ancien interprète à la maison d'arrêt de Nantes ; certifie que M^{me} Georgette Auffray, M^{lle} Marie-Thérèse Auffray et M. Georges Auffray, demeurant à Châteaubriant, arrêtés pour espionnage par les autorités allemandes, et devant être internés dans un camp de concentration en Allemagne (Ravensbrück), ont été libérés par mes soins à Belfort lors du transfert de Nantes en Allemagne ». Joseph Moysse (1903-1986), déporté pour faits de

résistance, demandera que le nom de Charly ainsi que celui de Stuart, un groupe de résistants, soient donnés à des rues de Nantes.

Charrier (rue Georges)

Expert géomètre nantais né à Saint-Lumine-de-Coutais, Georges Charrier (1890-1959) s'installa à Nantes en 1919 après avoir débuté chez Renault à Boulogne-Billancourt. Outre la réalisation de très nombreux lotissements, il participa aux travaux d'implantation de la Cité radieuse du Corbusier à Rezé et traita de nombreux dossiers autour du quartier Bellevue-Bois-Hardy. C'est un des propriétaires d'une parcelle, Albert Coic, qui demanda au maire de nommer cette voie ainsi à la place du chemin du Moulin-Lambert puisqu'il existait une avenue du même nom. Sa demande, sous la municipalité d'André Morice, sera acceptée le 2 mai 1968.

Chartrin (rue Georges)

Secrétaire fondateur du groupement des journalistes nantais en 1906, Georges Chartrin (1887-1935) était journaliste au *Phare de la Loire*, place du Commerce.

Chassaignac (square)

Né à Nantes en 1804 et mort en 1879, le chirurgien Édouard-Pierre-Marie Chassaignac fut le premier interne à l'hôtel-Dieu de Nantes. Fils d'une Créole de Saint-Domingue et d'un Auvergnat, celui qui devint chirurgien des hôpitaux de Paris en 1840 travailla notamment sur les lésions traumatiques du crâne et le drainage des plaies.

Chassin (impasse Charles)

Historien français, Charles Chassin est né à Nantes en 1831 et mort en 1904. Il était condisciple au collège Royal (actuel lycée Clemenceau) de Jules Vallès. Ce dernier s'inspira de lui pour son personnage de Matoussaint dans son livre *Le Bachelier*. Républicain,



Rois carnaval de Nantes, sur fond de façade Renaissance de la cour intérieure du château.

Chenantais (rue du docteur)

C'est au docteur nantais Jules Chenantais (1854-1942), qui écrivait des poèmes sous le pseudonyme de Pol Kalig, que l'on doit la découverte de l'immense poète Tristan Corbière (lire ce nom). Jules Chenantais, son cousin et ami, l'hébergea deux ans à Nantes. Chirurgien oculiste, il fonda la *Gazette médicale de Nantes* et offrit une collection de pyrénomycètes (pour ceux qui l'ignorent : champignons ascomycète ayant pour organe sporifère un périthèce) au muséum de Nantes en 1929. Il existe un autre Chenantais, qui ne possède pas de rue mais méritait qu'on le cite, Joseph Chenantais (1809-1868), architecte et commandant des sapeurs-pompiers de Nantes. On lui doit l'ancien palais de justice, l'église Notre-Dame-de-Bon-Port et le Cirque Olympique, aujourd'hui disparu, à l'emplacement de l'actuelle place du Cirque. Son arrière-petit-fils, Jean-François Peigné, a fait rénover son buste, réalisé par Amédée Ménard et fondu par Voruz, au cimetière Miséricorde grâce au service patrimoine de la ville de Nantes en 2009.

Chénaye (avenue de la)

Marchand de draps à Nantes, Mathurin Babin était marié à dame de Rochersière et de Machecoul. Ils eurent un fils, Gabriel de Machecoul, et acquirent la seigneurie Chesnaie en 1623.

Chêne-d'Aron (rue du)

Un bel hommage à un vieux chêne qui donna le premier nom de « ruelle du dessous du chêne » dans un petit jardin qui appartenait évidemment à M. Daron.

Chéreau (rue Pierre)

Régisseur et metteur en scène lyrique du théâtre Graslin, Pierre Chéreau (1874-1948) termina sa carrière à l'opéra de Paris.

Chéreau (rond-point Gabriel)

Jeune avocat maritime, vice-président d'une coopérative privée de logement social « La Maison familiale », le Nantais Gabriel Chéreau s'inquiéta des projets de Roux-Spitz à qui il fut demandé de reconstruire la ville après la Seconde Guerre mondiale. Auteur d'une étude intitulée *Destins de Nantes* (1944), il contacta alors son ami Le Corbusier pour l'appuyer mais il n'y aura pas de Cité radieuse à Nantes. En revanche, trois ans plus tard, le projet, la Maison radieuse, se concrétisera à Rezé le 21 mars 1955. Gabriel Chéreau était président de la société des architectes.

Chevalier (rue Ursule)

Sur 2 814 noms de rues recensées à Nantes en 2009, 42 seulement se conjuguent au féminin, soit 1,3 % contre 42,5 % pour les hommes. Dix d'entre elles ont un ancrage local, dont Ursule Chevalier (1898-1979) qui fut adjointe au maire Henry Orrion (centre national des indépendants et paysans, CNI) pendant dix-huit ans. On croise la route de cette herboriste et infirmière, née à Concarneau, à partir des bombardements de 1943 où elle se dévoua corps et âme pour soigner les blessés. Elle fit partie de la délégation municipale provisoire de 1944-1945 en tant que 10^e adjoint, s'occupant de l'hygiène, l'office de l'enfance et l'état civil. Elle reprit les mêmes fonctions de 1947 à 1965 sous l'égide d'Henry Orrion.

Chézine (boulevard de la)

Ce nom provient de la seigneurie de « Chézines en Chantenay », vassale de la sénéchaussée de Nantes. La famille de Henleix au début du XVI^e siècle, les descendants de Pierre de Dreux et la maison des Montauban, en furent successivement les propriétaires. La Chézine prend sa source à Saint-Étienne-de-Montluc et traverse les communes de Sautron, Couëron, Saint-Herblain et Nantes. Ses deux derniers kilomètres, à partir de la rue de Gigant, sont souterrains. Sa course s'achève dans la Loire, quai de la Fosse, à hauteur de la rue Mathurin-Brissoneau.

Chiappe (rue Jean)

Préfet de police en 1927, Jean Chiappe réprima les manifestations communistes et ne cacha pas son amitié pour les milieux d'extrême droite tels que l'Action Française et l'hebdo nationaliste *Gringoire* dont Horace de Carbuccia, le directeur, était son gendre. En 1930, il censura *L'âge d'Or* du cinéaste Luis Buñuel.

Démis de ses fonctions en 1934 après l'affaire Stavisky qui entraîna les émeutes du 6 février 1934, il revint comme président du conseil municipal en 1935 et vota les pleins pouvoirs au maréchal Pétain le 10 juillet 1940. Il fut alors nommé haut commissaire de France au Levant. L'avion qui le menait en Syrie fut accidentellement abattu par l'aviation italienne ou la Royal Air force engagée dans une bataille aérienne. Il mourut aux côtés de son directeur de cabinet.

En 1941, une avenue portera son nom à Paris avant de devenir l'avenue Georges-Mandel, homme politique tué par des miliciens en 1945. À Nantes, Chiappe a survécu.

Cholet (rue Bâtonnier)

Christian Cholet (1871-1960), avoué puis bâtonnier nantais jusqu'en 1957, enseigna pendant quarante ans à l'école de droit et présida la commission administrative du sanatorium de Pen Bron, en face du Croisic.

Cinquante-Otages (cours des)

Le nom de ce cours, construit sur l'ancien lit de l'Erdre, rivière canalisée sous les cours Saint-Pierre et Saint-André, fut attribué à la Libération le 20 octobre 1944.

Il rend hommage aux otages fusillés par les nazis en représailles à l'assassinat du lieutenant-colonel Karl Hotz par des résistants, le 20 octobre 1941, rue du Roi-Albert.

FOCUS

Karl Hotz commandait la place de Nantes. Les troupes d'occupation fusillèrent 48 prisonniers à Nantes, Châteaubriant et Paris. Parmi les otages, il y eut Léon Jost, 57 ans, directeur de la fabrication et du personnel de l'usine LU de Nantes et président des Associations d'anciens combattants de la Loire-Inférieure, Alexandre Fourny, 43 ans, avocat nantais, conseiller général et ancien adjoint au maire de Nantes ainsi que Guy Môquet, 17 ans, étudiant parisien et militant communiste et encore le Nantais Michel Dabat, 20 ans, qui en compagnie de Christian de Mondragon fut arrêté pour avoir hissé un drapeau français au sommet d'une des tours de la cathédrale.



Cirque (place du)

Le premier cirque à Nantes fut aménagé rue du Chapeau-Rouge en 1784 et qualifié de « Théâtre des menus plaisirs ». En 1830, à l'emplacement de l'actuelle place du Cirque, une usine de gaz d'éclairage fut construite avant d'être remplacée par un cirque en dur, bâti par l'architecte Joseph Chenantais. Il avait pour nom Le Cirque Olympique et fut ouvert au public le 24 novembre 1833. Son propriétaire, le vétérinaire Paquer, était le même que celui de la rue du Chapeau-Rouge.

Clavurerie (rue de la)

Rue du Bourgmain jusqu'en 1818, la rue de la Clavurerie était occupée au Moyen Âge par des serruriers.

Clemenceau (rue et pont Georges)

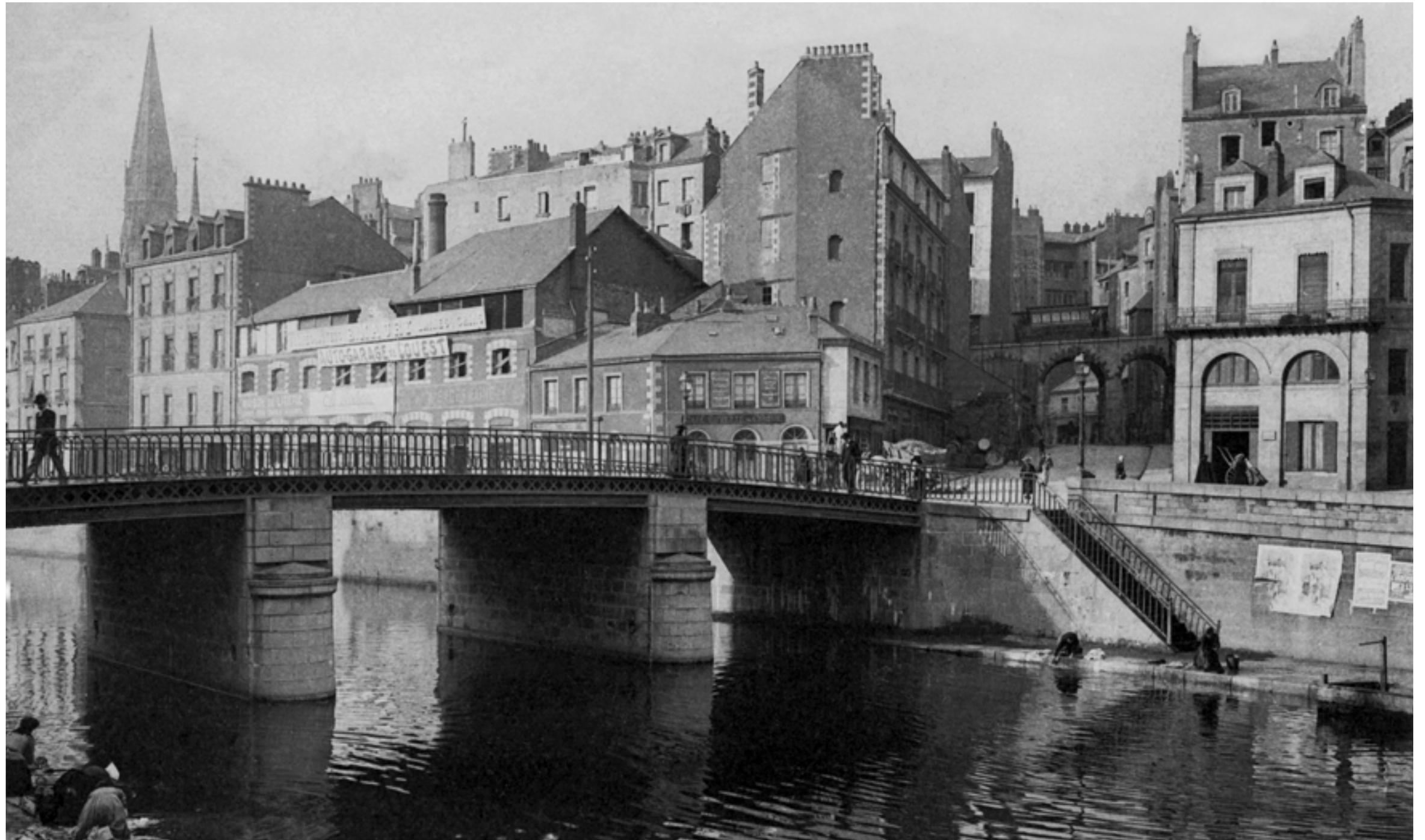
L'homme d'État Georges Clemenceau est né le 28 septembre 1841 à Mouilleron-en-Pareds en Vendée. Il est mort en 1929 à Paris. Entré en octobre 1852 au lycée nantais qui porte aujourd'hui son nom, il passa son bac en 1858. Il était le membre fondateur des deux associations d'anciens élèves, celle de Nantes et celle de Paris. Le 27 mai 1922, alors âgé de 81 ans, il vint inaugurer le monument aux morts du lycée : « J'ai passé par ce vieux lycée moi », dira-t-il, « j'ai eu la fierté de lire mon nom sur la façade de mon lycée ». Journaliste, docteur en médecine, enseignant de français et d'équitation, il entreprit une carrière politique à partir de 1869. Député de Paris en 1876, il s'imposa comme le chef incontesté des répu-

blicains radicaux et de l'opposition d'extrême gauche. Son surnom de « Tigre » lui vint pour sa férocité au combat et sa réputation de « tombeur » de ministères. Après plusieurs échecs politiques, il collabora au journal *L'Aurore* en 1898 aux côtés de Zola dans l'affaire Dreyfus, fonda son journal, *Le Bloc* (1901 à 1902), puis se relança en politique comme sénateur du Var. Ministre de l'Intérieur en 1906, il accéda à la présidence du conseil la même année et démissionna trois ans plus tard. De nouveau à la tête du gouvernement lors de la Première Guerre mondiale, il matait toute tentative de mutinerie ou de grève dans les usines et pourchassait les pacifistes. Le Tigre, également surnommé « Père la victoire » en 1918, échappa à un attentat en 1919 et garda à vie une balle dans l'omoplate. Jusqu'en 1920, il conserva son poste de président du conseil avant de se consacrer à l'écriture et aux voyages. Il est enterré à Mouchamps en Vendée, debout, selon la légende.

Clément (rue André)

Directeur commercial des établissements Amieux, l'une des marques emblématiques de la ville, André Clément fut adjoint spécial au maire de Chantenay et fit partie d'un réseau de résistants auprès d'Estienne d'Orves. Au mois de juillet 1940, dans la maison Ty Brao, au 1^{er} de la rue du Bois-Haligan, André Clément abrita un agent commercial de la maison Amieux, Maurice Barlier, organisateur du réseau de renseignements Nemrod en Bretagne. Il fut trahi et arrêté dans la nuit du 21 au 22 janvier 1941 avec l'ensemble des personnes présentes, dont le commandant Estienne

Le cours des Cinquante-Otages après guerre, au temps de la gare routière des cars Drouin.



Place du Cirque.
On voit les
blanchisseuses,
le clocher
de Saint-Nicolas,
l'Auto-garage de
l'Ouest et le pont
de l'Arche-Sèche.
Au premier plan,
le pont de
l'hôtel de ville.

Maires de Nantes depuis 1565

Geoffroy DROUET, sieur de Langle puis de Portric 1565
Yves ROCAS, sieur de la Chalonnaire 1566-1567
Mathieu ANDRÉ, sieur de Champeaux 1568
Pierre CORNULIER, sieur de la Tousche 1569-1570
Jean MORIN, sieur de la Marchandrie 1571
Guillaume HAROUYS, sieur de la Rivière et de la Seilleraye 1572
Michel LE LOU, sieur du Breil 1573
Jacques GRIGNON, sieur de la Grignonnais 1574
Jean BOUTIN, sieur de la Court et de Chamballan 1575
Robert POUILLAIN, sieur de Gesvres 1576
Michel LORIOT, sieur du Fief 1577
François MYRON, sieur de Villeneuve 1578-1579
Antoine de BRENEZAY, sieur de Carcouët 1580
Bonaventure de COMPLUDO, sieur de Livrnière 1581-1582
Claude BROSSARD, sieur de la Trocardière 1583
Antoine GRAVOIL, sieur de Saint-Michel 1584
Jacques de MARQUES, sieur de la Branchoire 1585
Jean FRUNEAU, sieur de la Noë 1586-1587
Charles (de) HAROUYS, sieur de Lespinay 1588-1589
Pierre ANDRÉ, sieur du Tertre 1590-1591
Jean LAUBIER, sieur de la Chaussée 1592-1594
Guillaume DUBOT, sieur de Launay 1595-1596
Jean FOURCHÉ, sieur de la Courosserie 1597-1598
Charles de HAROUYS, sieur de Lespinay et de la Rivière 1598-1599
Gabriel HUX, sieur de la Bouchetière 1599-1601
Julien LAURENS, sieur de Léraudière 1601-1603
Yves LE LOU, sieur du Breil 1603-1605
Claude CORNULIER, sieur de la Touche 1605-1607
Michel LORIOT, sieur de la Noë et du Fief 1607-1609
René CHARETTE, sieur de la Bretonnière 1609-1611
Jean BLANCHARD, sieur de Lessongère 1611-1613
Louis CHARRETTE, sieur de la Collinière 1613-1615
Pierre BERNARD, sieur de la Turmelière 1615-1617
André MORIN, sieur du Boys 1617-1619
Alexandre CHARETTE, sieur de la Noë et du Pellan 1619-1621
Jacques RAOUL, sieur de la Guibourgère 1621-1623
Louis de HAROUYS, sieur de la Rivière et de la Seilleraye 1623-1625
Jean de HAROUYS, sieur de Lépinay 1625-1627
René MENARDEAU, sieur du Perray 1627-1629
René de la TULLAYE, sieur de Belle-Isle 1629-1634
Guillaume BLANCHARD, sieur de la Chapelle 1631-1633
René BERNARD, sieur de la Turmelière 1633-1634
André DUBOT, sieur de la Grand-Haye 1634-1636

René CHARETTE, sieur de la Bretonnière 1636-1637
François BOURGOGNE, sieur de Viellecourt 1637-1639
Pierre POUILLAIN, sieur de la Vincendière et du Housseau 1639-1642
Christophe JUCHAULT, sieur du Blotereau 1642-1643
Yves de MONTI, sieur de la Chalonnaire 1644-1647
Jacques de BOURGUES, sieur de la Jaunais 1647-1648
Mathurin BOUX, sieur du Teil et de la Varenne 1648-1650
Jean CHARETTE, sieur de la Gascherie 1650-1652
Claude BIDE, sieur de Ranzay 1652-1654
Jean FOURNIER, sieur de la Pinsonnière 1654-1657
René de PONTUAL, sieur de Pontual 1657-1659
Jacques HUTEAU, sieur des Burons 1659-1661
Jean POUILLAIN, sieur de la Vincendière 1661-1662
Louis MACÉ, sieur de la Roche 1662-1664
Mathurin GIRAUD, sieur de la Bigeotière 1664-1666
François LORIDO, sieur du Mesnil et de la Gironnière 1666-1668
Jacques CHARETTE, sieur de Montbert 1668-1671
Gratien LIBAULT, sieur de la Templerie 1671-1673
Jean RÉGNIER, sieur de la Souchais 1673-1675
Louis CHARETTE, sieur de la Gascherie 1675-1676
Charles-César CHEVALIER, sieur du Bois-Chevalier 1676-1679
Jacques FRÉMON, sieur du Bouffay et des Croix 1679-1682
Louis MESNARD, sieur du Pavillon 1682-1684
Claude BIDÉ, sieur de la Botinière 1684-1685
Guillaume de l'ISLE, sieur de la Nicollière 1685-1688
Paul CASSARD, sieur du Broussay 1688-1690
Pierre NOBLET du VILLO, sieur de Lespau 1690-1693
Julien PROUST, sieur du Port-Lavigne 1693-1708
Joseph LE ROUX, sieur de la Ville 1708-1709
Julien PROUST, sieur du Port-Lavigne 1709-1716
André BOUSSINEAU, sieur de la Patissière 1716-1720
Gérard MELLIER 1720-1730
René LE RAY, sieur du Fumet 1730-1732
Jean-François VEDIER 1732-1735
René DARQUISTADE, sieur de la Maillardière 1735-1736
Claude PETIT, sieur de la Bauche 1736-1738
François MORICAUD, sieur de la Haye 1738-1740
René DARQUISTADE, sieur de la Maillardière 1740-1747
François-Pierre DUROCHER 1747-1748
Mathurin BELLABRE 1748-1754
Jean-Baptiste GELLÉE de PREMION 1754-1762
Léonard JOUBERT du COLLET 1762-1766
François LIBAULT, sieur de Beaulieu 1766-1770

Philippe-Vincent ROGER, sieur de la Mouchetière 1770-1772
Pierre de la VILLE de CHAMBARDET 1772-1776
Jean-Baptiste GELLÉE de PRÉMION 1776-1782
Jean-Jacques BERROUETTE 1782-1786
Georges GUÉRIN de BEAUMONT 1786-1787
Pierre RICHARD de la PERVANCHÈRE 1787-1789
Christophe-Claire DANYEL de KERVÉGAN 1789-1790
Christophe-Claire DANYEL de KERVÉGAN 1790-1791
Pierre-Guillaume-Henry GIRAUD du PLESSIS 1791-1792
René-Gaston BACO de la CHAPELLE 1792-1793
Jean-Louis RENARD 1793-1794
Pierre-Guillaume-Henry GIRAUD du PLESSIS 1795
Gilbert BEAUFRANCHET 1795-1797
Christophe-Claire DANYEL de KERVÉGAN 1797
Julien-François DOUILLARD 1797-1798
Julien-François DOUILLARD 1798
Louis-Marie SAGET 1798-1799
Louis-Marie SAGET 1799-1800
François-de-Salles-Godefroy FELLONNEAU 1800-1801
Claude-Silvain PARIS 1801-1803
Augustin-Louis de LOYNES 1803-1805
Jean-Baptiste-Charles BERTRAND-GESLIN 1805-1808
Jean-Baptiste-Charles BERTRAND-GESLIN 1808-1813
François-Marie-Bonaventure du FOU 1813-1815
Jean-Baptiste-Charles BERTRAND-GESLIN 1815
Maurice ÉTIENNEZ 1815
François-Marie-Bonaventure du FOU 1815-1816
Louis ROUSSEAU de SAINT-AIGNAN 1816-1819
Louis-Hyacinthe-Nicolas LEVESQUE 1819-1821
Louis-Hyacinthe-Nicolas LEVESQUE 1821-1825
Louis-Hyacinthe-Nicolas LEVESQUE 1825-1830
Maurice ÉTIENNEZ 1830
Philippe-René SOUBZMAIN 1830-1832
Ferdinand FAVRE 1832-1834
Ferdinand FAVRE 1834-1837
Ferdinand FAVRE 1837-1840
Ferdinand FAVRE 1840-1843
Ferdinand FAVRE 1843-1846
Ferdinand FAVRE 1846-1848
Évariste COLOMBEL 1848
Évariste COLOMBEL 1848-1852
Ferdinand FAVRE 1852
Ferdinand FAVRE 1852-1855
Ferdinand FAVRE 1855-1860
Ferdinand FAVRE 1860-1865
Antoine DUFOUR 1866-1870
René WALDECK-ROUSSEAU 1870-1871

René WALDECK-ROUSSEAU 1871
Arsène LELOUP 1871-1872
René WALDECK-ROUSSEAU 1872-1873
René WALDECK-ROUSSEAU 1873
Alphonse-Jean-Claude-René de CORNULIER-LUCINIÈRE 1874
Julien-Charles-Marie-Claudius LECHAT 1874-1878
Julien-Charles-Marie-Claudius LECHAT 1878-1881
Julien-Charles-Marie-Claudius LECHAT 1881
Mathurin BRISSONNEAU 1881
Georges-Évariste-Eugène COLOMBEL 1881-1882
Georges-Évariste-Eugène COLOMBEL 1882-1884
Georges-Évariste-Eugène COLOMBEL 1884-1885
Georges-Évariste-Eugène COLOMBEL 1885
Édouard NORMAND 1885-1888
Ernest-François-James GUIBOURD de LUZINAIS 1888-1892
Alfred-Joseph RIOM 1892-1896
Hippolyte-Étienne ETIENNEZ 1896-1899
Paul-Émile SARRADIN 1899-1900
Paul-Émile SARRADIN 1900-1904
Paul-Émile SARRADIN 1904-1908
Gabriel GUIST'HAU 1908-1910
Paul BELLAMY 1910-1912
Paul BELLAMY 1912-1919
Paul BELLAMY 1919-1925
Paul BELLAMY 1925-1928
Gaston VEIL 1928
Adolphe MOITIÉ 1928-1929
Léopold CASSEGRAIN 1929-1935
Auguste PAGEOT 1935-1940
Edmond PRIEUR 1940-1941
Gaétan RONDEAU 1941-1942
Henry ORRION 1942-1944
Clovis CONSTANT 1944-1945
Jean PHILIPPOT 1945-1947
Henry ORRION 1947-1953
Henry ORRION 1953-1959
Henry ORRION 1959-1965
André MORICE 1965-1971
André MORICE 1971-1977
Alain CHÉNARD 1977-1983
Michel CHAUTY 1983-1989
Jean-Marc AYRAULT 1989-1995
Jean-Marc AYRAULT 1995-2001
Jean-Marc AYRAULT 2001-2008
Jean-Marc AYRAULT 2008-2012
Patrick RIMBERT 2012-2014
Johanna ROLLAND 2014-

////////////////// Ouvrages et sites consultés

– *Notices sur les rues, ruelles, cours, impasses, quais, ponts, boulevards, places et promenades de la ville de Nantes*, Édouard Pied, Imprimerie A. Dugast, 1906.

– *Nos rues nantaises*, Auguste Pageot, SNEP, 1952.

– *Les Noms des rues de Nantes*, Jean-Pierre Rault et Jacques Sigot, CMD, 1996.

– *Rues de Nantes*, Daniel du Marcenet, 1996.

– *Histoire des quartiers nord de Nantes*, Livre II, 3, collectif, Association d'action socio-culturelle et éducative de La Boissière, 1995- 2002.

– *Nantes. Ensemble apprenons à connaître notre ville*, Michelle Flatres, 1990.

– *Rues de Nantes*, préface de Luce Courville, Groupe Commerce et qualité, 1963.

– *Disparus dans le ciel*, Germaine L'Herbier-Montagnon, éditions Fasquelle, 1943.

– *Nantais venus d'ailleurs*, dirigé par Alain Croix, association Nantes Histoire, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

– *Sur les pas de Jacques Prévert à Nantes et en Loire-Inférieure*, Éric Lhomeau et Karen Roberts, Le Veilleur de nuit, 2007.

– *Cimetière de Miséricorde* (tomes I et II) et *Cimetière de la Boutellerie*, Éric Lhomeau et Karen Roberts, Le Veilleur de nuit, 2010-2011.

– *Nantes de A à Z*, Jean-Yves Picoron, Éditions Sutton, 2010.

– *20 ans du lycée Carcouët*, 2003.

– *Les Lumières de la Ville*, Alain-Pierre Daguin et Yves Aumont, L'Atalante, 1995.

– *Nantes Flânante*, Alain-Pierre Daguin, Stanne Éditions, 1995.

– *En bernaudant dans les rues de Nantes*, Alain-Pierre Daguin, Vanden, 2002.

– *Nantes et les 50 Otages*, Dominique Bloyet et Étienne Gasche, CMD, 1999.

– *La Résistance*, Nantes, Dominique Bloyet, CMD, 1997.

– *L'étrange ascension d'un maire de Nantes. André Morice, la collaboration et la résistance*, Frank Liaigre, Éditions de l'Atelier, 2002.

– *L'Enfer du Décor*, la gazette des archives municipales de Nantes.

– *Le Petit Bois... Je lis !* d'avril 1995.

– *Le Roman de Sophie Trébuchet*, Geneviève Dormann, Le Livre de poche, 2002.

– *L'Homme au masque d'or*, Marcel Schwob, Le Promeneur, 2006.

– *Doulon : de l'indépendance à l'annexion. Cent ans de vie municipale*, Noël Guillet, Association Doulon-Histoire, 2000.

– *Les maraîchers du pays nantais*, Association Doulon-Histoire, 2009.

– *La Duchesse de Berry*, Jean-Joël Brégeon, Tallandier, 2009.

– *Les Ponts de Nantes*, André Péron, Éditions Ressac, 1995.

– *La Presse à Nantes*, trilogie de Jean-Charles Cozic et Daniel Garnier, L'Atalante, 2008.

– *Nantes secret et insolite*, Catherine Olart (texte) et Laurent Allenou (photographies), Les Beaux Jours, 2009.

– *Résistance et conscience bretonne (1940-1945)*, Jean-Jacques Monnier, préface de Mona Ouzouf, Yorann Embanner, 2007.

– *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, David Karel, Presses de l'Université Laval, 1992.

– *La France littéraire ou dictionnaire bibliographique des savants*, Joseph Marie Quérards, Firmin Didot, 1827-1839.

– *La ville de Nantes de la Monarchie de Juillet à nos jours*, E. Ravilly et J.-Y. de Sallier Dupin, Reflets du passé, 1985.

– *Le Livre de l'Holocauste (1914-1916)*, Sylvain Royé, Garnier, 1937.

– *Les Coqs et les Vautours*, Albert-Paul Granier, Éditions des Équateurs, 2008.

– *Le Magdeleine*, magazine d'informations locales, Quartier Madeleine, Champ de Mars.

– *Les Personnages illustres de la Loire-Atlantique*, Éditions du Bastion, 1993

– Article de *l'Express*, « Les secrets des noms de rues à Nantes », 2009.

– *L'indépendance confisquée d'une ville ouvrière*, Daniel Pinson, Éditions ACL, 1982.

– *Chantenay : Histoires illustrées d'une ville devenue quartier*, Christophe Patillon et Jean-Luc Souchet, Éditions du Centre d'Histoire du Travail, 1993.

– *Émile Boissier, anthologie poétique*, choix des textes, préfaces, notes et bibliographie de Jean-Pierre Fleury, avant-propos d'Olivier Mathieu, Éditions des Petits Bonheurs, 2009.

– Les collections d'*Ouest-France*.

– Les collections des *Annales de Nantes et du pays nantais*.

– Les collections de *Place Publique*.

– Les collections de *Nantes Passion*.

– Les collections de *Neptuna*.

– La collection des *Liens d'archives*, journal d'information des archives départementales, articles de Jean-François Caraës.

– Les lecteurs et les collections de *Presse Océan*.

<http://www.assemblee-nationale.fr>
<http://gw1.geneanet.org>
<http://kropot.free.fr/Pelloutier-Bourses.htm>
<http://www.pierre-abelard.com/table-patria-pdf>
<http://famillesvendeeennes.info/bacqua.html>
<http://www.archives.nantes.fr>
<http://www.livet-histoire.fr>
<http://ftp.procesdes42.pagesperso-orange.fr>
http://www.infobretagne.com/eveche_de_nantes.htm
<http://alpacnantes.net/journal/j50-0505.pdf>
<http://www.musimem.com/prix-rome-1890-1899.htm>
<http://mapage.noos.fr/shv/jeangorin.pdf>
<http://www.musimem.com/moreau.htm>
<http://maitres-du-vent.blogspot.com/2009/09/les-beaux-navires-du-port-de-nantes.html>
<http://orguedebeer.free.f>
<http://www.nantes.fr>

////////////////// Iconographie

Tous les documents reproduits proviennent de la collection de l'auteur, à l'exception de : p. 4, photo Arnaud Jaffré ; p. 100, photo Jean-Noël Thoinnet ; p. 128, archives du château des ducs de Bretagne – Nantes ; p. 141, collection Jean-Claude et Annick Lemoine ; p. 217, collection Maryvonne Gripon, cartophile du pays nantais. Tous droits réservés. L'auteur et l'éditeur déclinent toute responsabilité pour d'éventuels oublis, erreurs ou interprétations que certains pourraient ne pas partager, l'histoire n'étant pas une science exacte mais une science humaine.

////////////////// Remerciements

À Valentin, sa maman et toute ma famille ainsi qu'à mes amis qui m'ont tous assisté dans ce travail long et difficile.

À Xavier Armange, moteur de cet ouvrage, sans qui toute cette histoire n'existerait pas.

À mon éditeur Cyril Armange et à Thérèse Morant.

À Jean-Claude et Annick Lemoine, fidèles supporters.

À Xavier Trochu, des archives municipales de Nantes.

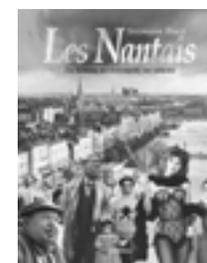
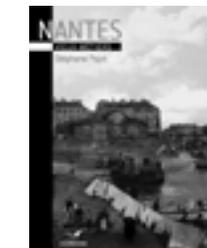
À Laurent de *La Perle*, Jean-Yves Picoron, Michel Sourget.

À Jean-Marcel Gautier, correcteur.

Aux Cartophiles du pays nantais.

«Agis dans ton lieu, pense avec le monde.»
ÉDOUARD GLISSANT

Du même auteur chez le même éditeur





Achévé d'imprimer par l'intermédiaire de Pulsio Print Paris en septembre 2018.
Retrouvez tous nos titres et nos auteurs sur www.dorbestier.com



NANTES

HISTOIRES DE RUES

STÉPHANE PAJOT

Les rues ont une histoire qui raconte la ville. Les villes ont des rues qui racontent l'Histoire. Stéphane Pajot a retrouvé les origines des noms des principales rues, avenues et places de Nantes et a su les faire parler. Il nous offre mille anecdotes, nous présente mille personnages et mille événements, heureux ou tragiques, qui restent attachés à ces lieux si connus des Nantais. Histoire et mémoire, en images souvent exceptionnelles, se conjuguent pour stimuler nos souvenirs et transmettre un prestigieux patrimoine.



19,90 €

EDITIONS
D'ORBESTIER